



La Maison À Mi-Route

Ellery Queen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ELLERY QUEEN

la maison à mi-route



la maison à mi-route



LE MYSTÈRE DU THÉÂTRE ROMAIN
LE MYSTÈRE DE L'ÉLÉPHANT
LE MYSTÈRE DU SOULIER BLANC
DEUX MORTS DANS UN CERCUEIL
LE MYSTÈRE ÉGYPTIEN
LA MORT À CHEVAL
LE MYSTÈRE DES FRÈRES SIAMOIS
LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR X
LE MYSTÈRE ESPAGNOL
LA MAISON A MI-ROUTE
LE MYSTÈRE DU GRENIER
LE MYSTÈRE DE LA RAPIÈRE
LE QUATRE DE CŒUR
LES DENTS DU DRAGON
LA VILLE MAUDITE
IL ÉTAIT UNE VIEILLE FEMME
LE RENARD ET LA DIGITALE
LA DÉCADE PRODIGIEUSE
GRIFFES DE VELOURS
COUP DOUBLE
L'ARCHE DE NOÉ
LE ROI EST MORT
LETTRES SANS RÉPONSE
LE VILLAGE DE VERRE
LE CAS DE L'INSPECTEUR QUEEN
LE MOT DE LA FIN
L'ADVERSAIRE
ET LE HUITIÈME JOUR...
SHERLOCK HOLMES CONTRE JACK L'ÉVENTREUR
FACE A FACE

Recueils

LES AVENTURES D'ELLERY QUEEN
LE DRAGON CREUX
CALENDRIER DU CRIME
BUREAU DE RECHERCHES

Romans sous le nom de Barnaby Ross

LA TRAGÉDIE DE X
LA TRAGÉDIE DE Y
LA TRAGÉDIE DE Z
LA DERNIÈRE AFFAIRE DU DRURY LANE

ELLERY QUEEN

**la maison
à mi-route**

traduit de l'anglais par Jean Mactar

Éditions J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :

HALFWAY HOUSE

© Ellery Queen, 1936

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 1951

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Ceux de New York

Jasper Borden.
Grosvenor Finch.
Simon Frueh, sénateur.
Andrea Gimball.
Jessica Borden Gimball.
Joseph Kent Gimball.
Burke Jones.

Ceux de Philadelphie

William Angell.
Joseph Wilson.
Lucy Wilson.

Ceux de Trenton

Ella Amity, journaliste.
De Jong, chef de la police.
Paul Pollinger, procureur général.

La scène se passe aux Etats-Unis.

PREMIÈRE PARTIE

LA TRAGÉDIE

Le drame s'appelle : « L'Homme »,
Avec la « Larve Conquérante » pour
héros.

— Trenton est la capitale de l'Etat du New Jersey : 123 356 habitants d'après le dernier recensement. A l'origine, notre ville s'appelait Trent's Town en l'honneur de William Trent, le magistrat royal (le saviez-vous, Mr Kloppenheimer ?), et elle est arrosée par la Delaware, le plus beau fleuve des Etats-Unis.

L'homme, petit et sec, se contenta d'incliner la tête. Son interlocuteur, grand et gros à souhait, enchaîna, le nez dans son bock de bière :

— Trenton ! Mais c'est ici même que George Washington massacra les Anglais, le jour de Noël 1776. Ses hommes franchirent la Delaware en barques ; ils surprirent l'ennemi et l'armée du vieux George se retrouva au complet, le soir de la victoire. Le fait est historique, Mr Kloppenheimer !

L'enthousiaste compagnon de Mr Kloppenheimer posa son bock sur la table avant de poursuivre :

— ...Bien mieux : Trenton a failli devenir le siège du Capitole national ! Au cours d'une réunion qui s'est tenue ici en 1784 (et Trenton n'était alors qu'une vieille bourgade), le Congrès décida de bâtir une ville fédérale, traversée par notre magnifique fleuve !

Ici, Mr Kloppenheimer éleva une timide objection :

— Mais l'honneur de devenir la résidence présidentielle revint à Washington, en fin de compte.

— Question de politique, Mr Kloppenheimer ! Réfléchissez aux avantages...

Assis à la table voisine, un jeune homme mince et portant un pince-nez partageait son attention entre un succulent pied de porc et l'éloge de Trenton qui se poursuivait, sur le même ton, depuis un

certain temps. Nul besoin d'être grand clerc pour deviner que le gros individu avait entrepris de vendre quelque chose à son timide vis-à-vis. Quoi donc ? La ville de Trenton ? Non, sans doute. Mais le brouillard se dissipa brusquement, quand les mots « houblon » et « orge » furent prononcés, avec toute la révérence voulue : « Mr Kloppenheimer » était évidemment dans les affaires de brasserie et l'autre représentait la Chambre de Commerce locale.

— Une brasserie située à Trenton, mais c'est une mine d'or ! lança enfin le gros individu. A votre place, Mr Kloppenheimer...

Notre dîneur solitaire cessa d'écouter. Sans parler du contenu de son assiette auquel il faisait honneur, les mystères grands ou petits constituaient sa nourriture quotidienne et l'énigme, maintenant éclaircie, avait occupé son esprit pendant une demi-heure. Et c'était tant mieux, car il se sentait dépaycé dans ce milieu de commerçants ou d'hommes de loi ! On parlait ici une langue inconnue... Avec un soupir, il appela le maître d'hôtel, auquel il commanda une tarte aux pommes et du café ; après quoi il consulta sa montre. 20h42. Le temps passait, malgré tout. Bientôt...

— Ellery Queen ! Par exemple !

Stupéfait, l'intéressé leva les yeux. Un homme, grand et élancé comme lui, s'était arrêté devant sa table et il lui souriait, la main tendue.

— Bill Angell ! s'écria Ellery, visiblement enchanté. Bill, en chair et en os, si mes mauvais yeux ne m'abusent ! Asseyez-vous, mon vieux. D'où sortez-vous ? Maître d'hôtel ! Un second couvert, je vous prie. Maintenant, Bill, comment diable...

Le nouvel arrivant s'assit et interrompit en riant ce flot de paroles :

— Toujours vif comme la poudre ! Quand apprendrez-vous à poser les questions une à une, Ellery ? Je suis entré dans ce restaurant avec l'espoir d'y rencontrer quelqu'un et il m'a fallu une bonne minute pour vous reconnaître, vieux lâcheur. Comment vous êtes-vous comporté, pendant tout ce temps ?

— Honorablement. Et vous ? Je vous croyais installé à Philadelphie.

— Vous étiez dans le vrai, mais une affaire personnelle m'a amené ici. Parlons un peu de vous maintenant. Toujours limier ?

— « Le renard change de fourrure, mais non d'habitudes. » Préférez-vous la citation en latin ? Mon étalage de connaissances classiques vous agaçait, jadis.

— Toujours le même, Ellery Queen ! Sans indiscrétion, que faites-vous à Trenton ?

— Une enquête m'avait entraîné du côté de Baltimore et je rentre à New York. Voilà toute l'histoire. Bill Angell ! Si je m'attendais à

cette rencontre, après tant d'années !

— Onze, pour être précis. Mais vous, vous n'avez pas beaucoup changé. Que pensez-vous de moi ?

Les yeux noirs d'Angell ne trahissaient qu'un plaisir sincère ; mais sous leur éclat, Ellery crut deviner une inquiétude plus profonde.

— Voyons, dit-il après un examen sévère. Pattes d'oie et mâchoire affermie. Tempes très légèrement dégarnies. Poche gonflée de crayons bien taillés... bon signe, dénotant le goût du travail. Tenue générale toujours aussi négligée, malgré l'excellente coupe du costume. Air d'assurance que je ne vous connaissais pas encore, mêlé à un je ne sais quoi... On dirait que vous êtes sur le qui-vive, Bill. Et vous avez certainement vieilli.

— Bravo pour la déduction !

— Mais je vous retrouve tel que je vous ai connu : un petit garçon rendu ombrageux par les injustices de ce monde. Et pourtant, Dame Nature s'est montrée généreuse envers vous ; l'écho de vos succès est parvenu à mes oreilles.

Angell rougit.

— Bah ! fit-il en attaquant son pied de porc. Cette affaire du testament Curry fut un coup de chance, sans plus.

— J'ai suivi l'affaire d'assez près pour avoir mon opinion personnelle sur la question, et Sampson – le procureur du district de New York – estime que c'est un tour de force en matière de recherche juridique. Il vous prédit le plus brillant avenir, je le tiens de sa bouche.

Le jeune avocat but posément plusieurs gorgées de bière avant de formuler sa pensée :

— Dans ce monde pourri, un type comme moi a toutes les chances de ne jamais percer. Parlons-en, de l'avenir !

— Toujours sur la défensive, alors ? Bill Angell, bien connu jadis pour son maudit complexe d'infériorité !

— Celui qui est né pauvre n'a pas... (Un sourire découvrit les dents blanches d'Angell qui reprit, avec bonne humeur :) Vous aurez beau me provoquer, je ne marcherai plus. Donnez-moi des nouvelles de l'inspecteur pour lequel j'ai une réelle affection.

— Mon père va très bien, merci. Vous êtes marié, Bill ?

— Non, Dieu merci. Toutes les filles sans fortune de mon milieu me considèrent comme un piqué et vous connaissez mon opinion sur les autres.

— J'ai rencontré des femmes à la fois riches et agréables, soupira Ellery. Comment va votre charmante sœur ?

— Lucy a épousé Joe Wilson, un représentant de commerce. Il n'est ni joueur ni buveur ; il ne bat pas sa femme et lui assure une bonne petite aisance. Joe vous serait sûrement sympathique. Quant à

Lucy, vous n'en conservez qu'un lointain souvenir, n'est-ce pas ?

— Je sens encore la brûlure que mon pauvre cœur d'adolescent ressentit pour elle ! Votre sœur aurait tourné la tête à Botticelli, mon cher.

— Lucy est encore belle comme le jour. Joe l'a installée à Philadelphie dans une modeste villa, du côté de Fairmount Park ; il a bien réussi, dans le sens bourgeois du terme.

— Quelle est sa partie ?

— Il place des bijoux en toc, de la pacotille. Ceci dit sans nier le mérite d'un garçon sans famille qui s'est élevé par ses propres moyens. Mais j'avais toujours envisagé un plus brillant mariage pour ma sœur.

Sous l'amertume non déguisée de son ami, Ellery sentit une réticence.

— Snob ! s'écria-t-il. Que peut-on reprocher à un homme qui gagne sa vie en voyageant pour vendre de l'honnête marchandise ?

— Mettons que je ne sois qu'un imbécile. Joe et Lucy s'adorent et ma sœur n'a jamais manqué de rien, c'est un fait. Tant pis pour moi et pour mon esprit compliqué !

— Ah ! fit Ellery. Quelque chose de ce côté-là, je m'en doutais.

— Quelle idée ! Je n'ai pas la conscience tranquille vis-à-vis de Lucy, voilà tout. Avec son mari toujours sur les routes, elle doit souffrir en diable de la solitude et aurait besoin d'être un peu entourée ; or, j'habite le centre de Philadelphie et ne trouve jamais le temps d'aller jusqu'à Fairmount Park. C'est honteux.

— Hum ! Vous soupçonnez donc une histoire de femme ?

Bill Angell baissa les yeux pour répondre :

— Je constate qu'il est toujours enfantin de chercher à vous cacher la vérité, mon vieux. Rien n'échappe à votre perspicacité. Oui, Joe est trop souvent absent. Il passe quatre ou cinq jours par semaine en dehors de chez lui, et cela depuis dix ans, autrement dit depuis son mariage avec Lucy. Il circule en voiture, naturellement, et rien – sauf ma nature soupçonneuse – ne laisse supposer qu'il consacre son temps à autre chose qu'à ses affaires.

Ici, le jeune homme consulta pour la seconde fois sa montre. Puis il reprit :

— Il faut que je vous quitte, Ellery. J'ai rendez-vous avec mon beau-frère à 21 heures, près d'ici ; or, il est moins dix. Quand reprenez-vous la route de New York ?

— Dès que le garagiste aura ranimé ma fidèle Duesenberg.

— Comment ! Ce vieux clou existe toujours ? Je le croyais depuis longtemps à la ferraille ! Accepteriez-vous un compagnon pour la fin du voyage ?

— Avec joie !

— Pouvez-vous m'attendre une heure environ ?

— Toute la nuit, s'il le faut.

Bill se leva en disant :

— Je n'en aurai vraisemblablement pas pour longtemps avec Joe et je comptais de toute façon partir ce soir pour New York où j'ai un client que je ne peux voir que le dimanche. Puisque l'occasion se présente, je laisserai ma voiture ici. Où vous retrouverai-je ?

— Dans le hall de l'hôtel. Vous passerez la nuit sous le toit paternel.

— Hurrah ! A tout à l'heure, Ellery.

Mr Ellery Queen suivit des yeux son ami jusqu'à la porte. Vieil et incorrigible Bill ! Quand cesserait-il de prendre sur ses larges épaules les fardeaux d'autrui ? Qu'y avait-il, au juste, derrière ce rendez-vous avec son beau-frère ? « Bah ! Chacun ses affaires », songea notre limier en haussant les épaules. Puis il commanda une seconde tasse de café et se réjouit à la pensée d'avoir un tel compagnon de route ; avec Bill, le trajet de quatre-vingt-dix minutes passerait comme l'éclair.

Ainsi songeait Mr Ellery Queen. Mais le sort avait décidé que ni lui ni Mr William Angell, jeune avocat de Philadelphie, ne quitteraient Trenton par cette agréable soirée du samedi 1^{er} juin.

La Pontiac essoufflée de Bill Angell suivait l'étroite route de Lamberton, parallèle au cours de la Delaware. La pluie orageuse de l'après-midi avait cessé vers 19 heures, mais les terrains vagues et les champs, à main gauche, étaient encore boueux et des flaques d'eau, sur le macadam inégal, reflétaient l'éclat des phares en code. A l'ouest, quelques lumières indiquaient l'emplacement de Moon Island ; à l'est, tout se confondait dans une morne grisaille.

Bill ralentit aussitôt après avoir dépassé les entrepôts maritimes, un groupe de bâtiments alignés en bordure du fleuve. D'après les instructions de Joe, il approchait du but. Autour des entrepôts, on ne voyait que des terrains d'épandage, car l'usine de récupération, installée à proximité, avait arrêté l'expansion de la ville, à l'est. Bien qu'il eût souvent parcouru Lamberton Road en se rendant de Philadelphie à Trenton, Bill ne connaissait aucune habitation dans les parages ; cependant les indications de Joe étaient formelles : « quelques centaines de yards après les entrepôts maritimes, en venant de Trenton ».

Le jeune homme freina brusquement. Un bungalow aux fenêtres faiblement éclairées se distinguait à droite, sur l'étroite bande de rivage séparant la route du fleuve couleur de plomb, en cette fin de crépuscule.

Sitôt la Pontiac arrêtée, Bill constata que le bungalow était une vulgaire cabane, délabrée par les intempéries et surmontée d'une cheminée branlante. Par une sorte d'ironie, cette mesure était desservie par une « allée privée » qui formait un demi-cercle devant la

porte et rejoignait, plus loin, Lamberton Road. Vu ainsi, à la nuit tombante, l'endroit présentait un aspect assez sinistre.

Un somptueux cabriolet vide stationnait tout contre la porte de la cabane. Tel un animal inquiet, Bill fouilla des yeux l'obscurité croissante. Cette voiture, ce monstre silencieux dont le capot était tourné vers lui... Depuis son mariage, Lucy possédait une petite voiture personnelle – une attention de son mari qui cherchait sans doute à adoucir l'ennui de ses longues journées de solitude –, et Joe circulait dans une Packard démodée mais en bon état de marche. A qui appartenait cette magnifique Cadillac seize cylindres, crème autant que l'on pouvait en juger, et dont la carrosserie apparemment « hors série » semblait correspondre aux goûts d'une riche sportive ?

Au même instant, Bill aperçut la Packard de Joe, arrêtée contre le mur latéral de la cabane, de son côté. Tiens ! Outre la fameuse « allée » semi-circulaire, un mauvais chemin boueux reliait le bungalow à Lamberton Road. Ce chemin aboutissait à une porte latérale, devant laquelle était stationnée la Packard. Deux moyens d'accès indépendants, deux portes, deux voitures...

Le bruit assourdi d'un canot automobile, le chant des grillons et le ronronnement de la Pontiac troublaient seuls le silence nocturne. Depuis la sortie des faubourgs de Trenton, Bill n'avait rencontré aucune habitation hormis les entrepôts maritimes et la petite maison de gardien qui leur faisait vis-à-vis ; au-delà de la cabane, il ne semblait y avoir qu'une étendue de terrain vague. Tel était le lieu du rendez-vous choisi par Joe.

Un bruit affreux retentit comme une explosion dans le silence. Bill n'avait pas eu le temps d'en définir la nature que son cœur s'était déjà contracté, en guise d'avertissement.

Un cri unique, la brusque détente de cordes vocales jusque-là paralysées par l'épouvante... Ce fut tout. Mais Bill, les mains glacées sur le volant de la Pontiac, eut l'impression d'entendre une femme crier pour la première fois. Etonné de l'écho que cet appel éveillait au tréfonds de son être, le jeune homme consulta machinalement la montre de son tableau de bord : 21h08.

Bill leva vivement les yeux. Devant lui, l'éclairage venait de changer : la porte avait été ouverte si brusquement que le battant claqua contre le mur de la cabane et le cabriolet se trouva éclairé par la lumière intérieure. Puis une forme humaine sortant de la mesure projeta une ombre sur la Cadillac.

Bill se dressa à demi sur son siège, pour mieux voir.

Les deux mains pressées contre son visage, comme si elle cherchait à fuir un spectacle affreux, une femme se tint un instant dans son champ visuel ; mais elle se découpait en ombre chinoise sur le seuil éclairé et il ne put distinguer qu'une silhouette dont la

minceur n'indiquait aucun âge déterminé. Impossible d'entrevoir un seul détail de sa toilette. Mais, fait certain, l'inconnue qui avait crié fuyait maintenant une vision épouvantable.

Quand elle vit la voiture de Bill, elle bondit vers le cabriolet, sauta dedans, démarra et fonça sur la Pontiac qui se trouvait sur le chemin menant à la grand-route. Retrouvant, à la dernière seconde, les réflexes voulus, Bill embraya et donna un brusque coup de volant à droite pour se garer dans le chemin boueux qui longeait le côté du bungalow.

La collision fut évitée de justesse ; mais les ailes des deux voitures se frôlèrent et Bill entrevit le regard de la conductrice. Un mouchoir tenu de la main droite – une main gantée – dissimulait tout le bas du visage, jusqu'aux yeux hagards. La vision dura le temps d'un éclair car la Cadillac, redressée sur deux roues, s'élançait déjà sur Lamberton Road, en direction de Trenton.

Toute tentative de poursuite eût été pure folie. Les mains moites, Bill rangea sa Pontiac dans le chemin boueux, à côté de la vieille Packard de Joe. Le contact coupé, il sauta directement du marchepied sur l'étroite plate-forme de planches qui précédait la porte latérale de la cabane. Cette porte était entrouverte. S'attendant au pire, le jeune homme acheva de l'ouvrir.

La lumière l'aveugla et il ne vit tout d'abord que l'ensemble de la pièce : plafond bas, murs dont l'enduit décoloré tombait par endroits, vieille cheminée noircie... Bill remarqua ensuite un portemanteau démodé, chargé de vêtements masculins, un évier de fer galvanisé installé dans un coin, une table centrale ronde, portant la lampe électrique qui constituait le seul éclairage. Ni lit ni autres pièces de mobilier, sauf quelques chaises boiteuses et un fauteuil aux ressorts effondrés. Ah !

Un homme gisait sur le plancher, derrière la table. Et la façon dont ses jambes étaient en partie repliées n'était décidément pas naturelle.

Bill Angell resta figé sur le seuil de la porte latérale. Lentement, dans le grand silence de la cabane, il prit conscience de sa complète solitude, devant un événement aussi tragique. Le monde normal, celui où l'on respire à l'aise, où l'on rit même, existe-t-il réellement ? La brise agita les rideaux de la fenêtre. Soudain, une des jambes remua faiblement.

Bill n'éprouva d'abord qu'un sentiment de surprise, puis il avança machinalement et fit le tour de la table.

L'homme gisait sur le dos. Ses yeux vitreux fixaient le plafond et ses doigts couleur de cendre grattaient le tapis en un mouvement rythmé qui évoquait l'image d'un rapace cherchant à assouplir ses

serres. Son veston de sport était ouvert sur une chemise blanche, marquée, au-dessus du cœur, par une tache rouge vif.

Le jeune avocat tomba à genoux. Sans toucher le corps de son beau-frère, il s'entendit dire, d'une voix dont le timbre le surprit :

— Joe ! Grands dieux ! Joe !

Le regard vitreux de Joe quitta le plafond pour se poser sur le nouvel arrivant.

— Bill !

— Boire ?

Le grattement des doigts sur le tapis s'accéléra.

— Non. Trop... Bill, je meurs.

— Qui ? Qui ?

— Une femme...

La voix expira, mais les lèvres et la langue continuèrent de remuer. Puis l'effort du moribond fut couronné de succès.

— Une femme voilée.

— Qui, Joe ? Pour l'amour du ciel, qui ?

— Epaisse voilette, sur la figure. Pas vue. Poignardé ! Bill... Bill !

— Oui, Joe ?

— Lucy ! Toujours aimée. Bill, prenez soin de Lu...

— Joe !

Les lèvres et la langue se détendirent. Les yeux qui ne voyaient plus continuèrent de fixer Bill avec la même expression de stupeur et de souffrance. Le sinistre grattement d'ongles, sur le tapis, avait cessé.

Bill se leva et quitta la cabane.

Allongé sous un palmier dans le hall du Stacy-Trent Hôtel, les paupières baissées, la pipe à la bouche, Mr Ellery Queen goûtait la douceur de vivre quand il entendit crier son nom avec l'accent propre à la race noire. Il ouvrit les yeux et appela le jeune groom à la voix claironnante :

— Ici !

Ellery se sentit aussitôt dévisagé par autant d'yeux qu'en montre un paon lorsqu'il fait la roue ; or, il avait horreur d'être un objet de curiosité publique.

— Mr Queen ? répéta, plus bas cette fois, le groom. On vous demande au téléphone, monsieur.

Après avoir lancé une pièce au gamin, Ellery se dirigea vers le bureau de la réception. A cette heure, le hall était plein d'oisifs à l'affût d'une quelconque distraction ; parmi ceux-ci, une jeune femme rousse, vêtue d'un costume de tweed marron, se leva prestement et emboîta le pas au héros de ce petit incident. Ses longues jambes et la souplesse de sa démarche lui permettaient de suivre quelqu'un sans bruit, même sur un dallage de marbre.

Ellery porta le récepteur à son oreille. La jeune femme se planta à quelques pas de là, puis elle tourna le dos à l'évident objet de son intérêt, ouvrit son sac, prit son bâton de rouge et se mit en devoir de raviver a teinte déjà éclatante de ses lèvres.

— Bill ?

— Dieu soit loué !

— Bill ! Qu'y a-t-il ?

— Ellery, je ne puis vous accompagner à New York ce soir. Je... Pourriez-vous...

— Bill ! Que s'est-il passé ?

A l'autre bout du fil, le jeune avocat toussota trois fois avant de reprendre :

— C'est un cauchemar, Ellery ! Mon beau-frère... Il a été... il est mort.

— Grands dieux !

— Assassiné. Poignardé en pleine poitrine. Saigné comme un porc.

— Assassiné !

Derrière Ellery, la jolie rousse sursauta comme sous l'effet d'une décharge électrique. Puis elle se détourna davantage et mania son bâton de rouge avec une ardeur renouvelée. Ellery continua :

— Où êtes-vous, Bill ? Quand cela s'est-il passé ?

— Il n'y a pas longtemps. Joe vivait encore quand je suis arrivé. Il m'a dit... Puis, il a rendu le dernier soupir. De telles horreurs ne se produisent pas dans votre propre famille, Ellery. Comment vais-je annoncer cela à Lucy ?

— Ressaisissez-vous et écoutez bien, Bill, dit Ellery d'une voix pressante. Avez-vous prévenu la police ?

— Non... non.

— Où êtes-vous ?

— Dans la loge de gardien, en face des entrepôts maritimes. Vous nous aiderez, Ellery ?

— Naturellement. A quelle distance du Stacy-Trent vous trouvez-vous ?

— A trois milles. Vous venez, Ellery ? Vous venez, n'est-ce pas ?

— Indiquez-moi le plus court chemin.

L'inspiration de Bill rappela celle d'un nouveau-né emplissant ses poumons d'air pour la première fois.

— Le plus court chemin, oui. Où est votre voiture ?

— Dans un garage de Front Street, si je ne me trompe. En tout cas, ce garage est situé derrière l'hôtel.

— Bien. Suivez South Street jusqu'à Center Street. Prenez à droite, dépassez le palais de justice et tournez encore à droite dans Ferry Street. Au bout de celle-ci, vous arrivez à Lamberton Road. Là, tournez

à gauche et filez tout droit jusqu'aux entrepôts maritimes. Vous ne risquez pas de les manquer. La cabane est à deux cents yards de là.

— Bien. Tourner deux fois à droite, puis à gauche à la fourche de Lamberton Road. J'en ai pour un quart d'heure. Attendez-moi dans la loge de gardien. Ne retournez pas là-bas, Bill. C'est compris ?

— Je vous attends ici.

— Alerte la police de Trenton. A tout de suite.

Ellery raccrocha ; puis il enfonça son chapeau sur sa tête et s'élança au dehors comme un pompier répondant à l'appel de la sirène d'incendie.

La jolie rousse le suivit d'un regard presque triomphant, et s'accorda ensuite le temps de faire claquer le fermoir de son sac.

Il était exactement 21h40 quand Ellery s'arrêta devant les entrepôts maritimes, à la hauteur d'un groupe de curieux. Assis sur le marchepied de sa Pontiac, la tête entre les mains, Bill Angell fixait d'un œil morne la route encore humide.

— C'est horrible, horrible ! lança-t-il d'une voix étranglée quand Ellery s'avança vers lui.

— Oui, Bill, je comprends. Avez-vous appelé la police, mon vieux ?

— Oui. Je... j'ai également essayé de téléphoner à Lucy, mais personne ne m'a répondu.

— Où est Lucy ?

— Au cinéma, certainement. J'avais oublié : quand elle est seule, Lucy va toujours au cinéma le samedi soir. Je lui ai télégraphié de venir ici, en lui disant que Joe avait été victime d'un... d'un accident. Elle trouvera le télégramme à son retour. Nous... Il faut savoir regarder les choses en face, n'est-ce pas ?

— Assurément, mon vieux.

Bill leva les yeux vers le ciel. Le croissant de la nouvelle lune ne se montrait pas encore ; mais les étoiles, rafraîchies par la pluie de la journée, scintillaient dans la nuit.

— Allons-y, dit-il d'une voix sombre.

Les deux amis montèrent dans la Pontiac et Bill manœuvra sur la route pour revenir à la cabane. Au bout d'un instant, Ellery rompit le silence par ces mots :

— Doucement. Dites-moi tout ce que vous savez, Bill.

Bill obéit. Quand il parla de la femme aperçue dans la Cadillac, son expression se durcit encore.

— Une femme voilée, murmura Ellery. Il est heureux que le pauvre Wilson ait vécu assez longtemps pour désigner sa meurtrière. La conductrice du cabriolet était-elle voilée ?

— Pas quand nous nous sommes croisés. Mais elle avait pu rejeter sa voilette par-dessus son chapeau. Je... je l'ai à peine entrevue. Plus

tard, après la mort de Joe, j'ai sauté dans ma voiture, arrêtée devant la porte latérale, dans le mauvais chemin. Après avoir reculé dans celui-ci, jusqu'à la grand-route, j'eus vite fait d'atteindre les entrepôts maritimes. Vous savez le reste.

La cabane était en vue. Bill tournait déjà son volant, quand Ellery s'écria :

— Non ! Arrêtez-vous ici. Avez-vous une torche électrique ?

— Vous en trouverez une dans la poche de votre portière.

Armé de la puissante lampe électrique, Ellery mit pied à terre. Quelques secondes lui suffirent pour graver définitivement le décor dans son esprit : la cabane silencieuse, le chemin plein d'ornières qui aboutissait à la porte latérale, l'allée décrivant un demi-cercle devant l'entrée principale, les bords herbeux de ces moyens d'accès. Notre limier s'accroupit pour mieux éclairer le chemin ; à première vue, seules des empreintes de pneus – formant plusieurs séries – étaient imprimées dans la boue. Aucune marque de soulier n'était visible. Ellery revint à la Pontiac.

— Descendez, Bill, dit-il. Nous irons à pied jusqu'à la cabane.

— Bien.

— Non. Garez votre voiture de manière à bloquer l'entrée du chemin. Je n'ai relevé aucune trace de pas dans la boue, ce qui peut être très important, et il faut se garder de brouiller les empreintes de pneus. La pluie de cet après-midi fut un élément providentiel. Bill ! M'écoutez-vous ?

— Oui, certes.

— Dans ce cas, suivez mes instructions, dit doucement Ellery.

Il courut jusqu'à l'entrée de l'allée semi-circulaire. Là, il s'arrêta pour examiner une fois de plus le sol à l'aide de sa lampe électrique ; puis il revint sur ses pas et déclara à Bill :

— J'avais raison, il n'y a que des marques de pneus dans l'allée. Vous feriez mieux de monter la garde ici afin d'interdire à quiconque l'accès du chemin et de l'allée. Recommandez aux représentants de la police de marcher sur les bords herbeux pour atteindre la cabane. Bill !

— Je vous suis, Ellery, murmura le jeune avocat qui frissonnait et déchiquetait une cigarette sans s'en rendre compte. Ne craignez rien.

Appuyé contre sa voiture, au milieu de la grand-route, Bill Angell avait une expression qu'Ellery ne put soutenir. Il se détourna, puis revint sur ses pas et tapota amicalement les larges épaules de Bill.

Celui-ci grimaça un pauvre sourire et Ellery s'éloigna, la lampe électrique à la main. Une fois dans le chemin bourbeux, il eut soin de ne marcher que sur le bord herbeux ; mais il s'arrêta avant d'avoir atteint la cabane, car quinze pieds environ de sol nu le séparaient de la porte latérale. N'accordant qu'un simple regard à la Packard arrêtée

devant celle-ci, Ellery concentra son attention sur le sol et il constata avec une certaine satisfaction que nul pied humain n'avait foulé le terrain éclairé par sa lampe électrique. Cette certitude acquise, il fit un premier pas dans la boue, en direction de la plate-forme de planches disjointes qui servait de palier à la porte latérale.

Au lieu d'entrer, Ellery poursuivit sa reconnaissance du terrain. Tiens ! Un étroit sentier, partant de la plateforme, descendait jusqu'à la Delaware, un sentier boueux sur lequel on distinguait nettement une double série d'empreintes de souliers masculins, l'une en direction du fleuve, l'autre remontant vers la cabane. Nul besoin d'un examen approfondi pour constater que les empreintes étaient identiques et que la seconde série se trouvait partout superposée à la première.

Ellery éclaira le sentier. Il conduisait à une petite construction plus délabrée encore que la cabane, et élevée sur la rive même de la Delaware à une distance de quarante pieds environ. « Un garage ou un hangar à bateau », songea Ellery avant d'éteindre sa lampe électrique. Puis il entra vivement dans la cabane, car l'on entendait de plus en plus distinctement le moteur d'une puissante voiture venant de Trenton.

Mr Ellery Queen dut se contenter d'un rapide examen de la pièce ; mais il possédait le don de noter instantanément le moindre détail, la plus légère anomalie. Il s'étonna donc de trouver, au sein d'une telle médiocrité, une splendide moquette beige, usagée mais soyeuse encore, et repliée le long des murs car elle avait été destinée à couvrir une surface très supérieure. « Grandeur et décadence, songea Ellery. Je vois ce tapis dans la chambre moderne d'une jolie femme. Comment diable a-t-il échoué ici ? »

Puis, constatant que la moquette était immaculée, il gratta ses souliers boueux sur le seuil de la porte latérale (précaution qu'un autre avait prise avant lui, évidemment) et il s'avança vers le cadavre.

Les yeux de Joseph Wilson, ouverts et tournés de côté, ressemblaient à des boules de verre et regardaient fixement le nouvel arrivant. Mais celui-ci concentra toute son attention sur la chemise ensanglantée autour d'une mince entaille à la hauteur du cœur. La blessure mortelle n'avait pu être infligée que par un instrument tranchant, à lame effilée.

Quelques secondes encore et la voiture allait s'arrêter sur la route, à la hauteur de la cabane.

Ellery jeta un coup d'œil sur la table éclairée par une lampe de pacotille. La lumière tombait sur une soucoupe ébréchée, remplie de petites allumettes jaunes usagées ; plus loin, on voyait un coupe-papier à manche de bronze. La pointe de la longue lame, entièrement noircie par du sang séché, était fichée dans un petit cône trop calciné

pour qu'il fût possible d'en déterminer à première vue la substance. Hormis ces trois objets, il n'y avait rien sur la table. Ellery revint au cadavre.

Une étude plus approfondie de ce visage surpris par la mort violente ne fit qu'augmenter l'impression étrange qu'Ellery avait éprouvée de prime abord. Wilson n'avait probablement pas atteint la quarantaine ; c'était un beau garçon dont les cheveux châtons, un peu clairsemés sur les tempes, encadraient un front dégagé. Nez court, bouche d'une douceur presque féminine, menton légèrement fendu au milieu. Mais ce qui dérouta notre observateur fut surtout la distinction de l'ensemble, la marque indélébile d'une intelligence raffinée que l'on tient de race et qui ne s'acquiert pas.

— Qui diable êtes-vous ? demanda une voix basse et bien timbrée.

— Ah ! fit Ellery. Les représentants de la police ! Avant d'entrer, veuillez essuyer vos pieds, messieurs.

Ce disant, Mr Ellery Queen jeta négligemment un petit objet sur la table.

Plusieurs hommes attendaient sur le seuil de la porte latérale. Ellery et l'homme bien découpé qui l'avait interpellé se dévisagèrent ; puis ce dernier dit à ses compagnons, en donnant l'exemple :

— Essayez vos pieds, mes amis.

Après cet ordre si courtoisement donné, il s'avança vers la table et prit la carte de visite qu'Ellery y avait si négligemment lancée.

— Oh ! fit-il en la rendant à son propriétaire. Enchanté de vous trouver ici, Mr Queen. Le jeune homme posté sur la route, un certain Angell, ne vous avait pas nommé, mais j'ai rencontré une ou deux fois votre père. A mon tour de me présenter : De Jong, chef de la police de Trenton.

— Enchanté, Mr De Jong, dit Ellery. Je jetais un coup d'œil sur le théâtre du crime et j'espère que vos subordonnés n'ont pas piétiné les moyens d'accès à cette cabane.

— Rassurez-vous. Angell nous a répété vos instructions. Excellente idée que la vôtre. Mes hommes établissent actuellement un barrage de corde autour du chemin et de l'allée semi-circulaire. Occupons-nous maintenant de ce pauvre diable.

La pièce devint bientôt trop étroite pour contenir tout ce monde. Comme De Jong s'agenouillait devant la dépouille, il fut repoussé par un homme âgé, à l'air paternel et portant une trousse noire. Quant à Bill Angell, insensible à l'éclat du magnésium, tel un aveugle aux yeux de verre, il se tenait immobile dans un coin.

— Donnez-moi vite tous les détails sur ce qui s'est passé, Mr Queen, demanda une voix féminine derrière Ellery.

S'étant retourné, Mr Queen se trouva en face d'une charmante rousse aux lèvres éclatantes et qui lui souriait, la pointe de son crayon

déjà posée sur un calepin. Son chapeau rejeté en arrière lui servait d'auréole et une boucle ardente retombait sur un œil pétillant d'impatience.

— Pourquoi vous donnerais-je satisfaction ? demanda Ellery.

— Parce que je représente la voix et la conscience du peuple souverain, et que je forme l'opinion des lecteurs du *Trenton Times*, riposta la jeune femme. Allons, un bon mouvement, Mr Queen !

Ellery alluma sa pipe, en ayant soin d'empocher l'allumette brûlée.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà aperçue quelque part, dit-il.

— Et pour cause ! J'étais assise à quelques pas de vous, dans le hall du Stacy-Trent, quand votre ami vous a téléphoné. Bravo, Sherlock ! Votre réputation est méritée. Qui est ce beau garçon trépassé ?

— Nous n'avons pas encore été officiellement présentés l'un à l'autre, remarqua Ellery, faisant preuve d'une patience méritoire.

— La belle affaire ! Je suis Ella Amity, reporter attaché au grand journal local. Sur ce, je vous écoute, Mr Queen.

— Je suis au regret... Adressez-vous à De Jong.

— Zut ! lança miss Amity avec une grimace. Pour une fois, je tombe sur un bec !

Etant parvenue à se faufiler entre le chef de la police et le médecin, elle se mit à griffonner fiévreusement sur son calepin. De Jong envoya simultanément un clin d'œil à Ellery et une tape sur le postérieur bien rebondi de la jolie rousse. Celle-ci rit avec bonne humeur, se précipita sur Bill Angell, posa d'autres questions, nota les réponses, remercia le jeune avocat d'un baiser lancé du bout des doigts et sortit en coup de vent.

— Où diable est le téléphone le plus proche ? cria-t-elle, une fois dehors.

La question provoqua un avertissement bourru :

— Eh, madame ! Marchez sur l'herbe !

Peu après, Ellery entendit une voiture s'éloigner en direction des entrepôts maritimes.

— Angell ! appela doucement De Jong.

Les hommes s'écartèrent pour laisser passer Bill. Ellery vint grossir le groupe formé autour du cadavre.

— Dites-nous tout ce que vous savez, Angell, reprit le chef de la police. Notez, Murphy. Vous m'avez confié dehors que la victime était votre beau-frère. Son nom ?

— Joseph Wilson.

Les yeux de Bill Angell avaient perdu leur expression égarée. L'adresse des Wilson, à Philadelphie, fut donnée d'une voix plus

assurée.

— Que faisait-il ici ?

— Je n'en sais rien.

— Comment nous avez-vous devancés, Mr Queen ?

Ellery résuma les faits, à partir de sa rencontre avec le jeune avocat dans un restaurant de Trenton ; puis il répéta ce que Bill lui avait raconté au sujet de sa première visite à la cabane.

— « Une femme voilée », a dit Wilson, murmura De Jong. Croyez-vous pouvoir reconnaître la dame qui s'est enfuie dans la Cadillac, Angell ?

— Je n'ai vu que ses yeux égarés par la peur ; mais je reconnaîtrais sûrement la voiture.

Quand Bill eut donné le signalement précis de la Cadillac, le chef de la police posa une autre question :

— A qui appartient cette cabane ?

— Aucune idée. C'est la première fois que je viens ici.

— Ah ! fit De Jong. La mémoire me revient. Les précédents occupants, des squatters, furent expulsés voici plusieurs années, car la bicoque est bâtie sur un terrain communal. J'ignorais qu'elle était encore habitée. Où est votre sœur, Angell ?

Bill se raidit. Ellery répondit à sa place :

— Angell a essayé de téléphoner à Mrs Wilson, mais elle était sortie. Il lui a télégraphié.

— Merci, dit sèchement De Jong, avant de s'éloigner.

Quand il revint, ce fut pour poser de nouvelles questions sur Wilson, la nature de ses occupations et ainsi de suite. Bill donna les renseignements demandés et le chef de la police conclut :

— Sale histoire, apparemment. Votre examen est terminé, docteur ?

— Oui, répondit le vieux médecin en se relevant.

Voici mes conclusions, De Jong : un coup de poignard, donné de main de maître, en plein cœur. C'est miracle que ce malheureux ait survécu quelques instants ; la mort aurait dû être instantanée.

— D'autant plus que le poignard fut retiré de la blessure après l'agression, remarqua Ellery.

Le chef de la police le dévisagea ; puis son regard tomba sur le coupe-papier à la lame ensanglantée, posé sur la table.

— Curieux ! dit-il. Et il y a même un protège-pointe ! En quoi ce tampon peut-il bien être ?

— Je croirais volontiers que c'est du bouchon.

— Du bouchon !

— Oui. Les coupe-papier neufs sont souvent vendus avec un petit bouchon comme protège-pointe.

— Hum ! J'ose avancer que le cœur de ce pauvre diable ne fut pas

transpercé à l'aide d'une lame encapuchonnée. Oui, ce doit être un bouchon et celui ou celle qui le mit au bout du coupe-papier, après le meurtre, brûla bon nombre d'allumettes pour le calciner ! Pourquoi ?

— Question pertinente s'il en fut, murmura Ellery en tirant sur sa pipe. A propos, je crois qu'il serait bon de ne pas jeter d'allumettes dans cette pièce. Le principe de laisser intacts les lieux d'un crime est excellent.

— Personne ne fume, sauf vous, remarqua sèchement De Jong. Quant aux fameux « principes »... Revenons-en aux questions importantes. Vous aviez un rendez-vous avec votre beau-frère, Angell ? Racontez.

Après une seconde d'hésitation, Bill tira de sa poche une feuille jaune, toute froissée.

— Autant dire le peu que je sais, commença-t-il. Joe, rentré mercredi dernier de voyage, était reparti ce matin...

— Comment le savez-vous ? interrompit le chef de la police.

— Hier après-midi, au cours d'une visite à mon bureau, il m'avait annoncé son intention de reprendre la route ce matin. Et ce n'est pas tout : aujourd'hui, vers midi, j'ai reçu ce télégramme à mon bureau également. Lisez-le et vous en saurez autant que moi.

Ellery lut la dépêche par-dessus la large épaule de De Jong :

IMPORTANT VOUS VOIR SANS FAUTE CE SOIR STOP PRIÈRE GARDER SECRET ABSOLU
ENVERS TOUS STOP QUESTION PERSONNELLE ET SÉRIEUSE STOP SERAI DANS CABANE
BORD DELAWARE SUR ROUTE LAMBERTON TROIS MILLES AU SUD DE TRENTON
QUELQUES CENTAINES YARDS AU-DELÀ ENTREPÔTS MARITIMES STOP NE POUVEZ LA
MANQUER STOP SEULE HABITATION AUX ALENTOURS AVEC ALLÉE SEMI-CIRCULAIRE
DEVANT ET HANGAR A BATEAU DERRIÈRE STOP VOUS ATTENDRAI A 21 HEURES
PRÉCISES STOP TRÈS URGENT STOP SUIS DANS GRAND EMBARRAS ET AI BESOIN DE
VOTRE CONSEIL STOP COMPTE ABSOLUMENT SUR VOUS

JOE

— C'est effectivement singulier, grogna De Jong. Le télégramme est parti d'un bureau de poste de Manhattan. Votre beau-frère était-il appelé à New York par ses affaires, Angell ?

— Je n'en sais rien, répondit Bill, les yeux fixés sur le cadavre.

— De quoi voulait-il vous entretenir ?

— Je n'en sais rien, vous dis-je ! Mais ce télégramme fut suivi d'un coup de téléphone à mon bureau. Joe m'a appelé de New York, à 14h30.

— Pour vous dire ?

— Rien de précis. On le sentait terriblement déprimé et très désireux de me voir. Il confirma sa dépêche et insista sur l'importance du rendez-vous. Je promis naturellement de venir et lui demandai quelques explications sur cette cabane isolée. Elle faisait, me répondit-il, partie de son secret ; nul, à sa connaissance, n'en soupçonnait

l'existence et c'était le meilleur lieu de rencontre, pour des raisons qu'il ne pouvait divulguer. Comme il s'énervait au point de devenir presque incohérent, je raccrochai, sans insister. Voilà.

— Personne ne connaissait l'existence de la cabane, murmura Ellery. Pas même Lucy, Bill ?

— Pas même Lucy, d'après Joe.

De Jong déclara :

— Le sujet dont il voulait vous entretenir était certainement important, puisque quelqu'un le réduisit au silence, sans lui accorder le temps de vous mettre dans la confidence. Incidemment, Joseph Wilson a menti, en toute bonne foi sans doute. Quelqu'un d'autre connaissait l'existence de la cabane.

— Moi, par exemple, à partir du moment où j'ai reçu le télégramme de Joe, articula Bill. C'est bien ce que vous cherchez à insinuer ?

— Allons, mon vieux, intervint Ellery. Vous n'êtes pas dans votre assiette, cela se comprend. A propos, Wilson est venu vous voir hier après-midi, dans votre bureau de Philadelphie, avez-vous déclaré. L'objet de cette visite était-il important ?

— Peut-être. Joe m'a confié une volumineuse enveloppe.

— Que contient-elle ?

— Je l'ignore, Mr De Jong. Elle est cachetée et mon beau-frère ne m'a pas dit ce qu'il y avait dedans. Il m'a simplement prié de la conserver, jusqu'à nouvel ordre.

— Où est-elle actuellement ?

— Dans mon coffre-fort et elle n'en sortira pas.

— J'oubliais que j'avais affaire à un avocat, grogna De Jong. Nous reparlerons de tout cela, Angell. Pouvez-vous déterminer l'heure à laquelle cet homme fut poignardé, docteur ? Nous savons qu'il rendit le dernier soupir à 21h10 ; mais quand la blessure fatale fut-elle infligée ?

— Hum ! fit le vieux coroner. Pour survivre, ne fût-ce que pendant quelques minutes, à ce coup-là, il fallait avoir l'âme chevillée au corps. Trente ou quarante minutes doivent constituer un maximum. Mettez 20h30, mais ne vous basez pas sur ce chiffre lancé un peu au hasard. Faut-il demander l'ambulance ?

— Oui. Non, je la demanderai en temps voulu. Mieux vaut garder le corps ici, pour l'instant. Allez vous coucher, docteur. Ah ! Un dernier mot : vous êtes certain que le décès est dû à un coup de poignard ?

— Certain. Mais si je fais des constatations secondaires, au cours de l'autopsie que je pratiquerai demain matin, vous en serez immédiatement avisé.

— Avez-vous relevé des traces de brûlures, sur les mains

principalement, docteur ? demanda Ellery.

— Comment ? Des traces de brûlures ? Non, assurément !

— Soyez attentif à d'éventuelles brûlures, aux mains surtout, quand vous pratiquerez l'autopsie, voulez-vous, docteur ?

— Quelle idée saugrenue ! Bien, bien ! Je note la recommandation. Bonsoir.

Le vieux coroner sortit, d'assez méchante humeur. De Jong ouvrait déjà la bouche pour poser une question, quand un gros détective au menton balafré vint l'entretenir à voix basse. Durant l'aparté, Bill erra de droite et de gauche comme une âme en peine, tandis qu'Ellery vaquait à ses propres occupations.

— D'après l'expert, il y a des empreintes digitales en masse, grogna De Jong, quand le gros détective se fut écarté. Presque toutes appartiennent apparemment à Wilson, de sorte... Par exemple ! Que faites-vous à quatre pattes, Mr Queen ?

Ellery se releva. Il avait employé ces quelques minutes à examiner le tapis comme si sa vie en dépendait. Les yeux singulièrement brillants, Bill s'était immobilisé devant la porte principale.

— Oh ! fit notre limier avec un sourire. Je ne crains pas d'imiter parfois nos frères les animaux ; c'est un excellent exercice d'assouplissement. Cette belle moquette est d'une propreté remarquable. De Jong. Je n'ai rien trouvé sur toute sa surface, pas même une trace de boue.

Le chef de la police resta perplexe. La pipe à la bouche et observant Angell du coin de l'œil, Ellery s'avança vers le portemanteau fixé au mur.

Bill regarda soudain ses pieds ; il fit une grimace et se baissa pour renouer, sembla-t-il, le lacet de son soulier gauche. L'opération demanda un certain temps. Quand il se redressa enfin, le jeune avocat était congestionné et sa main droite avait disparu dans une poche. Ellery soupira. Un coup d'œil circulaire le convainquit qu'aucun des policemen présents n'avait vu Bill Angell ramasser un petit objet, au seul endroit qui avait échappé à son examen personnel du tapis.

De Jong sortit, non sans avoir lancé un clin d'œil significatif à Murphy, le sténographe de la police. Les autres l'entendirent crier des ordres au dehors.

Bill s'affala sur une chaise. Accoudé sur un genou, le menton dans sa main, il posa sur le mort un regard chargé d'une amère et pressante interrogation.

— Votre singulier beau-frère m'intéresse de plus en plus, déclara soudain Ellery, debout devant le portemanteau.

— Hein ?

— Ces costumes, par exemple... Où Wilson s'habillait-il ?

— Dans une quelconque maison de confection de Philadelphie. Joe achetait volontiers des soldes chez Wanamaker, si cela peut vous intéresser.

— Hum !

Ellery décrocha un des vestons et montra la griffe cousue à la doublure.

— ...Vous m'étonnez, reprit-il. A en juger par cette étiquette, Wilson s'habillait chez le meilleur tailleur de Fifth Avenue, à New York ! A noter que le tissu, la coupe et l'allure générale font honneur à ce maître de l'art vestimentaire. Voyons... Oui, les quatre costumes que je vois ici sortent tous de la même maison.

— C'est incroyable ! s'écria Bill.

— A moins que la cabane et son contenu n'appartiennent pas à votre beau-frère...

— Vous y êtes ! interrompit vivement le jeune avocat. C'est la seule explication possible ! Un tailleur de Fifth Avenue... Allons donc ! Joe n'a jamais payé un costume plus de trente-cinq dollars !

Ellery examina l'intérieur des deux paires de souliers posées sur l'étagère inférieure ; puis il accorda la même attention à l'unique chapeau accroché au portemanteau.

— Les souliers ont été achetés chez Abercrombie & Fitch et ce feutre n'a pas coûté moins de vingt dollars, ou je n'y connais goutte en matière d'élégance masculine !

— Rien de tout cela n'appartenait à Joe !

Bill se leva d'un bond ; il repoussa un détective abasourdi, alla s'agenouiller près du corps et montra triomphalement à Ellery l'étiquette cousue à l'intérieur du veston porté par le défunt.

— Wanamaker ! s'écria-t-il. Avais-je raison, oui ou non ?

Ellery raccrocha le chapeau à sa place.

— Bien, bien, dit-il doucement. Calmez-vous, mon vieux. Tout s'expliquera, en temps voulu.

— Oui, sans doute.

Angell retourna s'asseoir et ferma les yeux.

Ellery continua son inspection générale, ne touchant à rien, mais enregistrant tout dans sa mémoire. Chaque regard lancé vers son ami semblait ranimer son ardeur. Décidément, sa première impression était juste : la cabane ne formait qu'une seule pièce et, dans cette pièce, il n'y avait ni recoin ni placard pouvant servir de cachette à un être humain.

La cheminée ? Notre limier eut vite fait de se convaincre qu'elle était beaucoup trop étroite pour constituer une cachette possible.

De Jong revint au bout d'un moment et il se mit en devoir de fouiller la victime. Bill s'était appuyé sur la table, les yeux rivés à la puissante encolure du chef, de la police. Puis des éclats de voix leur

parvinrent du dehors : sitôt de retour, Ella Amity plaisantait avec les policemen affairés.

— Avez-vous une idée à suggérer, Mr Queen ? demanda enfin De Jong, toujours agenouillé près du mort.

— « Aucune pour laquelle je sois prêt à combattre », dirait le Surhomme de Shaw.

— Pas possible ? Moi qui avais toujours entendu vanter votre promptitude d'esprit !

Ellery accueillit la boutade avec bonne humeur. Puis il prit sur la cheminée un paquet ouvert et demanda :

— Vous avez déjà examiné ceci, naturellement ?

Bill releva vivement la tête. De Jong répondit :

— Certes. Qu'en pensez-vous, Mr Queen ?

Bill dévora des yeux la trouvaille qu'Ellery venait de poser sur la table. C'était une garniture de bureau composée de trois objets : un sous-main marron, en cuir repoussé, un porte-plume pour deux stylos en bronze, et un tampon buvard, en bronze également. Une carte blanche dépassait d'une des poches du sous-main ; elle ne portait que ces mots, tracés d'une belle écriture masculine : « *Avec l'affection de Lucy et de Joe pour Bill.* »

— Quand tombe votre anniversaire. Angell ? demanda De Jong, les yeux fixés sur un papier tiré d'une poche de la victime.

— Demain.

— Parlez-moi d'un beau-frère attentionné ! C'est bel et bien l'écriture de Wilson. Voici de quoi vous en convaincre, Mr Queen...

Le chef de la police jeta sur la table un papier sans importance, sinon celle d'avoir été trouvé dans la poche du défunt.

— Oh, je vous crois sur parole, répondit Ellery dont toute l'attention restait concentrée sur la garniture de bureau.

— Ce cadeau d'anniversaire a l'air de beaucoup vous intéresser, Mr Queen, constata De Jong en alignant sur la table plusieurs menus objets. Pourquoi ? Dieu seul le sait. Mais je ne demande qu'à profiter de votre célèbre expérience. Une indication, plus ou moins précieuse, m'aurait-elle échappé ?

— Le plaisir de vous voir à l'œuvre m'est accordé pour la première fois, aussi puis-je difficilement évaluer vos dons d'observation, De Jong, murmura Ellery. Sans parler « d'indication », j'ai relevé des *minutiae* présentant au moins un intérêt hypothétique.

— Vraiment ? fit De Jong, amusé.

Ellery lui présenta le papier d'emballage.

— Primo, commença-t-il, cette garniture de bureau vient des Grands Magasins Wanamaker à Philadelphie. Je vous donne le fait pour ce qu'il vaut, autrement dit pour pas grand-chose.

— Comment êtes-vous si bien renseigné ? demanda le chef de la

police, tendant à Ellery une étiquette froissée qui figurait sur la table, parmi les objets contenus dans les poches de Wilson. Voici la confirmation de vos dires, Mr Queen. La garniture de bureau fut achetée hier, au comptant, chez Wanamaker.

— Chez qui j'ai choisi cet après-midi un petit présent pour mon père, en traversant Philadelphie, expliqua Ellery avec un sourire. J'ai reconnu le papier de la maison, voilà tout. A propos, qui a défait ce paquet ?

— Bien que l'intérêt de la question m'échappe, je marche, déclara De Jong. Qui donc a défait ce paquet ?

— N'importe qui, sauf le pauvre Wilson, répondrai-je. Avez-vous touché à quelque chose avant mon arrivée ici, Bill ?

— Non,

— Aucun de vos hommes n'a déballé cette garniture de bureau, De Jong ?

— Elle fut trouvée ; dans son état actuel, sur la cheminée.

— Selon toute probabilité, le paquet fut donc ouvert par la meurtrière, la « femme voilée » dont Wilson parla à Bill avant d'expirer. Mais l'intervention d'un visiteur de la cabane encore inconnu peut également être envisagée. Fait certain, le paquet ne fut pas ouvert par Wilson.

— Pourquoi ?

— La garniture de bureau fut achetée dans le but bien défini d'être offert à Bill. Témoins : la carte et l'absence de l'étiquette portant le prix, laquelle fut trouvée dans la poche du défunt et non dans le colis. En admettant même que Wilson eût chargé quelqu'un de cette commission – ce qui paraît improbable –, l'idée venait de lui. Dans ces conditions, ledit Wilson n'avait aucune raison d'ouvrir ce paquet ici.

— Permettez, intervint le chef de la police. Voici, me semble-t-il, une « raison valable », Mr Queen : Wilson n'avait pas écrit la carte dans le magasin et il répara cette omission ici ; à l'aide d'un des deux stylos inclus dans la garniture de bureau.

— Ils sont vides, je m'en suis assuré, et Wilson ne pouvait l'ignorer. Admettons, pour la beauté du raisonnement, qu'il ait eu un autre motif de déballer ici son cadeau ; mais il n'avait certainement aucune raison de mettre le papier d'emballage en un si piteux état. Regardez-le ! poursuivit Ellery en montrant le papier déchiré. Ce papier est inutilisable pour envelopper un présent et il n'y en a pas d'autre sur place. Je répète donc : ce paquet fut ouvert par tout autre que Wilson, qui eût pris soin de ménager le papier, en vue d'offrir un cadeau présentable. La meurtrière, par contre, n'avait pas lieu de s'inquiéter de tels détails.

— Alors ?

— Quelle sotte question, mon cher De Jong ! s'écria Ellery. Dans

l'immédiat, je me contente de rechercher ce que la meurtrière a pu faire sur le lieu du crime. Remettons à plus tard l'étude de ses raisons, significatives ou non, et passons à l'arme du crime : le coupe-papier compris dans la garniture de bureau, assurément.

— Et voici ma réponse ! s'exclama De Jong. La meurtrière ouvrit le paquet, afin de prendre le coupe-papier qui devait lui servir de poignard. Ma conviction personnelle est faite depuis longtemps, Mr Queen : ce colis fut ouvert par l'assassin et par nul autre.

— Hum ! La raison est discutable, déclara Ellery. Comment la meurtrière savait-elle qu'une garniture de bureau, achetée hier, comprenait un coupe-papier assez effilé pour servir de poignard ? Non, De Jong, l'utilisation du coupe-papier comme arme du crime fut certainement fortuite. J'imagine que la meurtrière se trouva seule ici, avant le crime, et qu'elle ouvrit le paquet, soit par simple curiosité, soit pour tromper une nervosité bien compréhensible. Ayant par hasard mis la main sur un coupe-papier bien tranchant, elle dut naturellement le préférer à l'arme apportée en prévision de son crime, s'il s'agit d'un acte prémédité, comme tout permet de le supposer. N'oublions pas que, depuis un temps immémorial, les poignards sont l'arme préférée des femmes en proie à des pensées homicides.

L'air ennuyé, De Jong se gratta le nez. Bill pensa tout haut, avec une certaine incohérence :

— Mais si l'inconnue a pris et ouvert le paquet... il faut qu'elle ait été seule ici pendant un certain temps. Dans ce cas, où était Joe ? Le coroner a dit...

— Laissez, Bill, interrompit doucement Ellery. Trop de faits nous manquent encore. Vous ne saviez rien de ce cadeau qui vous était destiné ?

— Rien ! Pour tout dire, je tombe des nues. Je ne me suis jamais beaucoup occupé des anniversaires et Joe...

Laissant sa phrase inachevée, Bill détourna la tête.

— Un drame de famille est un fâcheux cadeau d'anniversaire, Angell, remarqua De Jong avec un haussement d'épaules. Quelles autres indications avez-vous relevées, Mr Queen ?

— C'est un exposé complet que vous voulez ? demanda tranquillement Ellery. Soit. Voyez-vous, De Jong, les policemen ont parfois intérêt à se départir de leur mépris exagéré pour les détectives amateurs. Ceci dit, Murphy, vous feriez bien de noter la suite ; elle pourrait servir, un jour, à votre procureur général.

Le sténographe de la police parut embarrassé ; mais De Jong trancha ses hésitations d'un signe de tête, accompagné d'un sombre sourire.

Ellery tira plusieurs bouffées de sa pipe, puis il commença :

— L'examen de la cabane et de son contenu conduit à une

singulière conclusion. Comme vous l'avez certainement remarqué, le mobilier de l'unique pièce ne comporte ni lit, ni divan, ni literie d'aucune sorte. Il y a bien une cheminée, mais elle n'a visiblement pas servi depuis des mois, voire des années. Le vieux poêle à charbon, rongé par la rouille, date de l'époque des squatters et je n'hésite pas à le déclarer inutilisable pour tout usage domestique, chauffage et cuisine. A noter également l'absence de tout moyen d'éclairage – appareil au gaz, bougie, lampe, allumettes – hormis cette lampe électrique, posée sur la table.

— C'est exact, admit De Jong. Il n'y a pas même une boîte d'allumettes. Votre beau-frère ne fumait pas, Angell ?

— Non.

— Enfin, reprit Ellery, nous trouvons bien quelques ustensiles de ménage ébréchés ; mais il n'y a aucune trace d'aliments, pas le moindre produit d'épicerie, pas même la petite pharmacie d'urgence que les pauvres parmi les pauvres conservent chez eux.

— Tout est noté, Murphy ? demanda De Jong, épanoui. Bravo, Mr Queen ! Je n'aurais pas mieux résumé la situation. Quelle conclusion faut-il tirer maintenant de tout cela ?

— La conclusion ? répéta Ellery. Son importance vous échappe sans doute encore. Peut-on appeler « habitation » cette cabane qui ne servait à aucun usage de la vie courante ? Non. Considérons la plutôt comme un abri de passage, une simple halte au bord de la route.

« D'autres indices jettent-ils une lueur sur la personnalité du dernier occupant ? Oui. La moquette – achetée d'occasion, sans doute, mais payée le prix qu'elle vaut encore – ainsi que les beaux rideaux de la fenêtre ne datent assurément pas de l'époque des squatters. Ils répondent au besoin de satisfaire, même dans ce cadre sordide, un goût impérieux de confort et de luxe. Les vêtements masculins accrochés au portemanteau sont de la même classe et il règne ici une propreté qui ferait honneur à la meilleure des maîtresses de maison. A quel genre d'homme ces notes de raffinement correspondent-elles ? »

— Pas au genre de Joe Wilson, répondit péniblement Bill qui n'avait cessé jusque-là de regarder par la fenêtre.

— Non, certes, approuva Ellery.

Rembruni, De Jong s'écria :

— Mais cela ne « colle » pas du tout avec ce que Wilson a dit aujourd'hui à Angell, par téléphone, à savoir que nul en dehors de lui ne connaissait l'existence de la cabane !

— Je crois néanmoins qu'un homme totalement différent est mêlé à cette affaire, déclara Ellery d'une voix étrange.

Des éclats de voix pénétrèrent dans la mesure, venant de l'extérieur.

— Diable ! soupira De Jong. Il ne nous manquait plus que d'avoir les reporters sur le dos !

Il sortit. Bill s'était retourné vers la fenêtre et Ellery murmura :

— Voyons maintenant ce que l'ami De Jong a trouvé dans les poches du pauvre Wilson.

Les menus objets exposés sur la table n'offraient aucun intérêt particulier. Il y avait là un trousseau de clefs, un portefeuille usagé contenant deux cent trente-six dollars en coupures, divers morceaux de papier dont des reçus de lettres recommandées, un permis de conduire au nom de Joseph Wilson, deux photographies d'amateur représentant la même jolie femme devant une villa sans prétention (Lucy, la sœur de Bill, plus forte qu'au temps où Ellery l'avait connue, mais toujours resplendissante), un acquit de la compagnie du gaz de Philadelphie, un stylo, quelques vieilles enveloppes adressées à Wilson et sur le verso desquelles on lisait des chiffres griffonnés, un carnet de banque, émis par une grande banque de Philadelphie. L'ayant ouvert, Ellery constata que le dernier relevé indiquait un avoir légèrement supérieur à quatre mille dollars.

— Wilson avait le goût de l'épargne, remarqua Ellery, s'adressant au dos rigide de son ami. Il n'a pas effectué un seul retrait, depuis des années ; par contre, les versements sont modestes, mais réguliers.

— Oui, dit Bill sans se retourner. Joe était un garçon économe. Si je ne me trompe, il possédait également un livret de Caisse d'Epargne. Malgré son modeste mariage, je dois reconnaître que Lucy n'a jamais manqué de rien.

— Votre beau-frère avait-il en outre un portefeuille de titres ?

— Et puis quoi encore ? Vous oubliez, mon cher, que nous appartenons à la petite classe moyenne et que nous en sommes à la cinquième année d'une crise peu ordinaire !

— Excusez-moi, dit Ellery. Possédait-il un compte courant en banque sur lequel il tirait des chèques ? Il n'avait pas de carnet de chèques sur lui.

— Un compte ? Non. Joe disait toujours qu'il n'en avait nul besoin dans ses affaires.

— Tiens ! J'aurais cru...

Laissant sa phrase inachevée, Ellery prit le stylo. Il dévissa le capuchon et essaya d'écrire sur un morceau de papier.

— Vide, constata-t-il. Hum ! Wilson n'avait pas de crayon sur lui, son stylo était à sec et je me suis assuré qu'il n'y a ici ni crayon, ni plume ordinaire, ni encre. La carte qui accompagnait le cadeau destiné à Bill ne fut donc pas écrite ici. On dirait...

Ellery fit le tour de la table pour aller s'agenouiller auprès du mort, cloué, semblait-il, au tapis. Il retourna une à une les poches vides et accorda une attention vraiment extraordinaire à la poussière

contenue dans les coutures intérieures. Les poches vides des quatre costumes accrochés au portemanteau subirent à leur tour un examen tout aussi minutieux et un hochement de tête, exprimant une satisfaction nuancée de perplexité, mit fin à cette inspection insolite.

Revenu auprès de la dépouille, notre limier examina les doigts raidis ; puis, avec un effort accompagné d'une grimace, il parvint à écarter les lèvres pour découvrir les deux rangées de dents, soudées l'une à l'autre par la mort.

Puis Ellery se releva et hocha de nouveau la tête.

L'entrée de De Jong, escorté de plusieurs détectives, ramena de l'animation dans la cabane.

— Vous avez bien employé votre temps, Mr Queen ? demanda le chef de la police. J'ai pensé que nos récentes découvertes vous intéresseraient.

— C'est très aimable à vous, merci.

Bill se retourna pour interrompre cet échange de politesses :

— Vous n'ignorez pas, je pense, que la conductrice de la Cadillac a eu tout le temps de prendre le large pendant que vous pirouettiez ici. De Jong ?

L'intéressé riposta, avec un clin d'œil à l'adresse d'Ellery :

— Cela m'apprendra à n'être qu'un policeman de petite ville ! Maintenant, Angell, sachez pour votre gouverne que j'ai alerté la police métropolitaine cinq minutes après mon arrivée sur les lieux. Aucun rapport ne m'est encore parvenu, mais la surveillance des routes est placée sous le commandement du colonel Merry en personne.

— La fugitive a déjà dû atteindre New York, dit sèchement Ellery. Il se fait tard. De Jong. Alors ? Qu'avez-vous appris ?

— Un instant. Permettez-moi d'abord de vous présenter le sergent Hannigan, qui s'est spécialisé dans l'étude des marques de pneus. Allez-y, Hannigan.

Le détective salua, puis il dit à Ellery :

— Voici, monsieur. J'ai d'abord examiné l'allée principale qui a un double débouché sur Lamberton Road et décrit un demi-cercle devant la cabane. J'ai relevé trois séries de marques de pneus sur la boue de cette allée.

— Trois ? s'écria Bill. Je n'ai vu que la Cadillac dans cette allée et je suis passé par l'autre chemin. Trois marques de voitures, dites-vous ?

— Non. Trois séries d'empreintes de pneus, provenant de deux voitures différentes, rectifia Hannigan. Deux séries pour la grosse Cadillac, la troisième imprimée dans la boue par des pneus Firestone, montés vraisemblablement sur une Ford 1931 ou 32, vu leur état d'usure. Mais il ne s'agit là que d'un calcul des probabilités et je ne

puis vous garantir que la seconde voiture soit une Ford.

— Bien, dit Ellery. Maintenant, sergent, comment savez-vous que les marques provenant de la Cadillac aperçue par Mr Angell dans l'allée constituent « deux séries » et non une seule ?

— C'est clair comme le jour, répondit Hannigan. Les marques sont imprimées dans l'ordre suivant : 1° celles de la Cadillac ; 2° celles des Firestone et, superposées aux précédentes, à nouveau celles de la Cadillac. L'interprétation de ces traces est facile : la Cadillac vint et repartit ; puis ce fut le tour de la Ford de venir et de repartir ; enfin la Cadillac revint et démarra sous les yeux de Mr Angell. Voilà.

— Je comprends et je vous félicite, dit Ellery. Mais comment savez-vous que la première et la troisième série proviennent de la même voiture ? La dernière a été faite par la Cadillac aperçue par Mr Angell, soit. Mais la première ne peut-elle provenir d'une autre grosse voiture montée sur des pneus de même marque ?

— Non, monsieur. Ces pneus ont laissé leurs empreintes digitales... (Le sergent toussota pour renforcer son expression imagée ; puis il reprit :) ... La même coupure superficielle d'un des pneus apparaît dans les deux séries. Il s'agit bien de la même voiture, j'en réponds.

— Avez-vous pu recueillir une indication sur les directions respectives ?

— Voilà la question que j'attendais de vous, Mr Queen. A son premier voyage, la Cadillac, venant de Trenton, s'arrêta devant le petit perron de la porte principale ; elle repartit ultérieurement, en suivant l'allée semi-circulaire et, une fois dans Trenton Road, prit la direction de Camden. La Ford venait du côté de Camden. Elle s'arrêta devant le perron, puis suivit l'allée semi-circulaire et, une fois dans Trenton Road, elle décrivit un brusque tournant pour reprendre la direction d'où elle était venue, c'est-à-dire celle de Camden. Enfin, à son second voyage, la Cadillac venait de Camden. Mr Angell la vit arrêtée devant le petit perron et elle prit sous ses yeux la direction de Trenton.

Ellery ôta son pince-nez. Il le tapota contre son menton et dit :

— Bravo, sergent ! Votre explication vaut un graphique. L'examen du chemin boueux conduisant à la porte latérale ne vous a rien appris d'intéressant ?

— Non. La vieille Packard appartenant à Wilson – selon Mr Angell – emprunta ce chemin, venant de Trenton. Les marques sont imprimées dans la boue, ce qui semble indiquer qu'il pleuvait déjà à l'arrivée de Wilson.

— Hum ! fit Ellery. A mon sens, la pluie avait cessé, sergent. Autrement, les impressions de pneus auraient été effacées.

— C'est parfaitement exact, monsieur. De même pour les traces laissées par la Cadillac et la Ford. Voyons : oui, la pluie cessa un peu

avant 19 heures. Conclusion : le va-et-vient d'automobiles commença aux alentours de 19 heures. Les seules marques relevées dans le mauvais chemin aboutissant à la porte latérale proviennent de la Pontiac de Mr Angell. Le retour, en marche arrière, est superposé à l'aller... Voilà toute l'histoire, monsieur.

— Elle est fort instructive, sergent. Passons maintenant aux empreintes de pas. En a-t-on relevé, aux alentours de la cabane ?

— Pas une seule, en dehors des vôtres, sur une quinzaine de pieds avant d'arriver à la porte latérale, répondit De Jong. Cet espace a naturellement été recouvert de planches avant que je ne le franchisse à mon tour, avec mes hommes. Merci, Hannigan. Il me faut un moulage de ces marques de pneus. Occupez-vous-en.

Le sergent salua avant de se retirer. De Jong reprit :

— Non, Mr Queen, aucune personne venant de Lamberton Road ne s'était approchée avant vous à pied de la cabane. L'allée circulaire et le chemin conduisent l'une à l'entrée principale, l'autre à la porte latérale, et ces deux entrées sont précédées par une marche. Les divers visiteurs de la soirée sautèrent vraisemblablement de leur siège sur cette marche, sans poser le pied par terre.

— Et que savez-vous des empreintes de pas dans le sentier menant au hangar à bateau ?

Le chef de la police se tourna vers un détective, accroupi aux pieds du défunt, derrière la table.

— Alors, Johnny ? demanda-t-il.

— C'est bien ce que nous pensions, chef, répondit le détective, lâchant le pied qu'il tenait à la main. Cet homme s'était essuyé les pieds sur la marche de la porte latérale avant de rentrer, mais les empreintes de pas correspondent à ces souliers-ci.

— Ah ! fit Ellery. Wilson descendit donc vers le fleuve et il regagna la cabane où la mort l'attendait. La petite construction au bord de la Delaware est bien un hangar à bateau, De Jong ?

— Oui, répondit celui-ci, perplexe. Et tout semble vous donner raison, Mr Queen. Oui, l'on dirait vraiment qu'un autre homme fréquentait cette cabane. Dans le hangar, il y a un petit canot à voile, avec moteur auxiliaire, un joujou de grand luxe, apparemment. Le moteur est encore tiède et un employé des entrepôts maritimes nous a apporté spontanément un témoignage intéressant : ce commis a vu vers 19h15 un homme répondant au signalement de Wilson s'éloigner de la rive, à la voile.

— Joe ? murmura Bill. Joe, se livrant aux plaisirs du yachting ?

— Parfaitement. Le même témoin assista au retour de Wilson, vers 20h30. Mais la brise était tombée vers 19h30 et Wilson avait eu recours au moteur.

— C'est curieux, dit Ellery. Wilson était seul ?

— Le témoin l'affirme et il ne risque guère de se tromper, puisqu'il s'agit d'un petit bateau de plaisance, sans cabine.

— Un tour à la voile ! Hum ! fit Ellery, regardant le mort étendu à ses pieds. Il doit rencontrer son beau-frère à 21 heures, au sujet d'une affaire extrêmement grave, il a deux heures à employer avant le rendez-vous, et il saute dans un bateau. Nervosité, besoin d'exercice physique, de recueillement, de solitude... Rien d'étonnant à cela. Naturellement, De Jong, cette sortie ne prouve pas que le voilier ait appartenu à Wilson, ajouta Ellery sans regarder Bill.

— Non, bien sûr. Mais le même témoin déclare avoir souvent vu Wilson, dans le même bateau et toujours seul. J'ai comme l'impression que votre beau-frère n'était nullement un étranger dans ce coin, Angell.

— Joe était déjà venu ici ?

— Régulièrement, depuis des années.

Un éclat de rire, venant de l'extérieur, précéda l'exclamation de Bill :

— Je n'en crois rien. C'est impossible ! Il y a une monstrueuse confusion, quelque part ! Joe...

— Et ce n'est pas tout, interrompit De Jong avec la même expression triomphante. Dans le garage, il y a une autre voiture, un cabriolet Lincoln dernier modèle. La clef est sur le contact, mais le moteur est froid et la bagnole est recouverte d'une magnifique bâche. Pas de plaque au nom du propriétaire à l'intérieur ; mais nous avons le numéro d'immatriculation et le reste sera un jeu d'enfant, messieurs. La Lincoln appartient au propriétaire du beau tapis et de la somptueuse garde-robe, vous pensez bien ! Cette fois, nous sommes sur une piste sérieuse. Et je n'ai pas fini... Pinetti !

— Grands dieux ! murmura Bill d'une voix étranglée. Quoi encore ?

Un détective se détacha du groupe silencieux qui se tenait à l'écart. Il s'avança et tendit une valise plate à son supérieur. Quand celui-ci l'eut ouverte, Ellery et Angell virent qu'elle était pleine de cartons auxquels étaient fixés des bijoux de pacotille : colliers, bagues, bracelets, boutons de manchettes et ainsi de suite.

— Ce sont les échantillons de Joe, dit Bill en humectant ses lèvres.

— Cette valise se trouvait dans la vieille Packard, grogna De Jong. Je parlais d'autre chose. Pinetti, passez-moi l'objet, je vous prie.

Le détective obéit et De Jong brandit ostensiblement un objet métallique qu'il retourna en tous sens, avec une perplexité feinte. Enfin, il dévisagea Bill, mit l'objet dans sa main et demanda brusquement :

— Avez-vous déjà vu cela, Angell ?

La question agit sur Bill comme l'huile dans une serrure récalcitrante. Son attitude s'adoucit, le froncement de sourcils disparut, laissant le front parfaitement lisse, au-dessus des yeux plus durs et plus inexpressifs que des billes de verre.

— Naturellement, sur des centaines de voitures ! répondit-il avec un sourire en examinant l'objet sur toutes ses faces.

C'était la partie décorative d'un bouchon de radiateur : la statuette d'une femme nue dont les cheveux et les bras métalliques flottaient en arrière sous l'effet d'une course imaginaire. La figurine mouchetée de rouille était brisée à la hauteur des chevilles et deux aspérités rouillées remplaçaient les petits pieds qui étaient restés fixés au capuchon proprement dit.

De Jong arracha sa trouvaille des mains de Bill.

— C'est un indice ou je ne m'y connais pas, messieurs, annonça-t-il. Hannigan l'a ramassé dans l'allée principale, juste devant la cabane, comme il examinait les traces de pneus. D'après mon expert, la Ford était passée sur cette statuette qui se trouvait à demi enterrée dans la boue. Je ne repousse pas la possibilité d'un séjour prolongé dans le sol, notez-le. C'est une possibilité ; mais il y en a une autre.

— Vous avez signalé le point faible de cette trouvaille, présentée comme pièce à conviction, De Jong, dit froidement Bill. Même si vous retrouvez la voiture à laquelle ce bouchon de radiateur appartenait, je souhaite du plaisir à votre procureur général, lorsqu'il s'agira de prouver que la statuette fut cassée le 1^{er} juin au soir !

— Je connais les avocats, allez !

Les yeux d'Ellery avaient quitté la petite femme nue pour se poser sur Bill. Puis notre limier se pencha sur le corps dont les doigts, immobilisés alors qu'ils grattaient le tapis, ressemblaient à des griffes. Pas de bagues. Tant mieux.

Toujours incliné, Ellery dévisagea une fois de plus la victime et un bon observateur aurait reconnu sur ses traits la même expression de perplexité mêlée d'agacement.

De Jong continuait d'un accent triomphant :

— Nous ne mettrons pas longtemps à retrouver la voiture à laquelle ce bouchon de radiateur appartenait. Et alors...

Ellery se releva lentement. Il regarda son ami et fut sur le point de céder à une impulsion ridicule. Puis ses yeux revinrent vers le mort et, durant cette contemplation, l'incertitude et l'agacement s'effacèrent sur ses traits mobiles, ne laissant qu'une conviction nuancée de surprise et voilée de pitié.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix blanche. On étouffe ici. Je vais respirer un peu dehors.

Il répondit par un pâle sourire au regard scrutateur de De Jong et s'enfuit de la cabane dont l'atmosphère lui était devenue intolérable.

Dans le ciel noir, et luisant comme du jais, les étoiles dansaient leur éternelle polka. Des détectives s'écartèrent pour laisser passer Ellery qui offrit ses joues moites à la fraîcheur nocturne tout en franchissant à longues enjambées les planches protectrices, posées sur le chemin boueux. Une pensée hantait son esprit : c'était dur, horriblement dur ! Mais la vérité serait découverte, inévitablement. Si la tournure des événements ne dépendait que de lui...

Comme il débouchait dans Lamberton Road, il subit le violent assaut des journalistes qui fumaient devant la file de voitures arrêtées sur l'accotement.

— Je ne puis rien dire pour l'instant, mes amis. Patientez encore un peu...

Au plus fort de l'assaut, Ellery crut reconnaître Ella Amity, assise sur les genoux d'un homme dans une des voitures arrêtées. Il lui sembla même que la belle rousse lui avait souri. Puis il parvint à se dégager et marcha jusqu'à la loge de gardien, située en face des entrepôts maritimes.

Quelques mots, accompagnés d'une pièce, décidèrent le vieux gardien à le laisser utiliser le téléphone ; puis, sous l'œil intrigué du bonhomme, il demanda le service des renseignements à New York, donna un nom à l'employé et attendit avec une impatience non déguisée. Sa montre marquait 23h10.

La même montre marquait minuit quinze quand Ellery revint à la cabane dans la vieille Duesenberg qu'il avait laissée devant les entrepôts maritimes. A en juger par l'effervescence des journalistes, difficilement tenus en respect par des policemen énervés, un fait nouveau avait dû se produire durant son absence. Comme il franchissait le cordon de police, miss Amity s'accrocha à son bras d'un geste implorant, mais il l'écarta et pressa le pas.

Seuls les personnages de la scène avaient changé. De Jong – montrant une froide satisfaction – s'entretenait à voix basse avec un petit individu au visage basané. Bill était toujours là et il y avait une nouvelle venue : Lucy Wilson, née Angell.

Après onze ans, Ellery la reconnut instantanément. Elle se tenait près de la table, une main appuyée sur l'épaule de Bill, pétrifiée d'horreur, les yeux rivés au sol. Sa modeste robe noir et blanc était froissée, ses souliers portaient des traces de boue et dans sa hâte elle avait abandonné son manteau sur le vieux fauteuil.

Lucy Angell ! Une grande et vigoureuse créature qui avait le menton décidé et les yeux noirs de son frère. Mr Ellery Queen n'était certes pas d'un naturel sentimental mais, aujourd'hui comme jadis, il sentait le sex-appeal de cette femme créée pour attirer les hommes et pour les retenir, même en se dérobant. Il n'y avait rien d'affecté, rien

de mièvre en elle ; son charme était naturel, sa grâce plantureuse et saine. Telle était encore Lucy Angell-Wilson, un peu épaissie aux alentours de la trentaine et dont la poitrine ferme palpitait d'horreur à la vue de son mari mort, étendu à ses pieds.

— Lucy Angell, dit Ellery d'une voix étouffée.

Elle tourna lentement la tête. Ses yeux ne reflétèrent d'abord que l'affreuse vision dont ils étaient emplis, puis le voile se déchira et une étincelle amicale jaillit.

— Ellery Queen ! Que je suis contente de vous revoir !

Elle tendit sa main libre. Ellery s'avança et la prit dans la sienne.

— Lucy, les mots me manquent pour...

— C'est le ciel qui vous envoie. Tout ceci est tellement affreux, tellement inattendu... Mon Joe mort dans cette mesure inconnue ! Ellery, est-ce possible ?

— Hélas, oui ! Il faut avoir le courage de regarder la réalité en face.

— Bill m'a dit qu'il vous avait retrouvé par hasard. Restez, Ellery.

L'ombre d'un sourire répondit à la pression de main qui était une acceptation ; puis la jeune femme se détourna et elle ne vit plus que son mari.

Bill lança froidement :

— De Jong a usé d'un procédé inqualifiable. Il savait que j'avais télégraphié à Lucy. Néanmoins, il a envoyé ce détective à Philadelphie, dans une voiture de la police, afin que ma sœur fût cueillie devant sa porte, à son retour du cinéma, et amenée ici comme une... comme une...

— Bill ! interrompit doucement Lucy.

Ellery sentait sur sa paume le contact du simple anneau d'or que la jeune femme portait à l'annulaire gauche. La main posée sur l'épaule de Bill était exsangue et nue.

— Je connais mon métier, Angell, riposta De Jong sans rancune. Si je comprends bien, vous êtes de vieux amis, Mrs Wilson et vous, Mr Queen ? Vous désirez sans doute connaître ses déclarations ?

Bill poussa un grognement. Lucy intervint d'une voix calme, sans se retourner :

— Veuillez répéter à Mr Queen tout ce que je vous ai dit. Je ne sais rien, Ellery, je n'ai aucune explication à fournir. J'ai répondu à toutes les questions de cet homme. Peut-être réussirez-vous à le convaincre que je suis digne de foi.

— Je fais mon métier de policeman, sans aucune mauvaise intention personnelle, déclara De Jong, piqué au vif. Merci, Sellers. Ne vous éloignez pas.

Le chef de la police et le petit détective brun échangèrent un regard d'intelligence, puis ce dernier salua et gagna la porte. De Jong

reprit :

— Voici, Mr Queen. D'après Mrs Wilson, son mari la quitta ce matin dans sa Packard pour effectuer une de ses tournées d'affaires habituelles. Depuis son départ, elle n'avait rien su de lui. Wilson était dans son état normal, un peu distrait peut-être. Mais Mrs Wilson le crut absorbé par une quelconque affaire en cours et elle n'y pensa plus.

« J'en arrive à ce soir : Mrs Wilson dîna seule, chez elle. Vers 19 heures, alors que la pluie venait de cesser, elle se rendit au Fox en autobus, assista au film et regagna son domicile toujours en autobus. Sur mes instructions, le détective Sellers l'attendait devant sa porte et la conduisit jusqu'ici. »

— Permettez, intervint Bill d'une voix menaçante. Vous oubliez de dire que ma sœur avait l'habitude de passer la soirée du samedi au cinéma chaque fois que son mari était absent.

— C'est juste. L'omission est réparée, n'est-ce pas, Mr Queen ? Voici maintenant pour le crime.

De Jong compta sur ses doigts les déclarations recueillies :

— Mrs Wilson ignorait complètement l'existence de cette cabane. Elle n'y était jamais venue et son mari ne lui en avait jamais soufflé mot. Si son époux avait de graves soucis, elle ne s'en doutait pas. Wilson était un excellent mari, attentionné et fidèle...

— Oh ! soupira Lucy. Je devine ce que vous pensez tous, vu les circonstances de cette mort. Mais Joe m'était fidèle, je le sais. Il m'aimait. Il m'aimait, vous m'entendez ?

De Jong reprit :

— Mrs Wilson connaissait mal les affaires de son époux pour la double raison suivante : il se montrait peu enclin à en parler et quant à elle, elle ne voulait pas l'ennuyer. Elle a trente et un ans, le défunt en avait trente-huit. Mariés depuis dix ans et trois mois. Pas d'enfants.

— Pas d'enfants, répéta tout bas Ellery dont les yeux brillaient sous l'effet d'une satisfaction extraordinaire.

De Jong poursuivit :

— Elle ignorait qu'il sût manœuvrer un bateau, mais elle le savait adroit mécanicien. Elle ne lui connaissait pas de relations fortunées ; leurs rares amis appartiennent comme eux à la classe laborieuse. Wilson, selon elle, n'était ni joueur ni fumeur, il menait une vie rangée et ne s'adonnait pas aux stupéfiants. Le dimanche, quand Wilson était chez lui, les époux allaient pique-niquer à Willow Grove ou ils restaient à la maison, comme de vrais amoureux. C'est bien cela, Mrs Wilson ?

— Sale... commença Bill.

Ellery lui saisit le bras et il demanda :

— Où voulez-vous en venir. De Jong ? Ce genre d'insinuations ne

mène à rien.

Lucy n'avait pas bougé. Sous l'éclat des larmes, ses yeux avaient une expression étrangement lointaine.

Le chef de la police haussa les épaules. Puis il ouvrit la porte et cria :

— Je suis prêt à recevoir ces maudits journalistes !

La suite ressembla à un cauchemar rempli d'éclats de voix, de rires, de fumée provenant d'innombrables cigarettes. A chaque instant, un photographe retirait le journal étendu par De Jong sur le visage de la victime et un éclair de magnésium jaillissait au sein du tapage infernal. Telle une harpie rousse, Ella Amity voltigeait de groupe en groupe, mais elle revenait toujours à l'autre femme présente, assise avec une dignité de reine dans le vieux fauteuil capitonné. Lucy était devenue sa propriété et elle le prouvait de diverses façons : quelques mots murmurés à l'oreille, serrement de main, tendre caresse sur les cheveux. Bill observait tout cela en rongant son frein.

La cabane se vida enfin. Comme on entendait la dernière voiture s'éloigner, De Jong déclara :

— C'est fini pour cette nuit. Tenez-vous à notre disposition, Mrs Wilson, mais allez vous coucher. Je vais faire transporter le corps de votre mari à la morgue et...

— Attendez, De Jong, lança Ellery de son coin.

— Pourquoi ?

— C'est d'une importance capitale. Attendez.

Ella Amity, attardée près de la porte, devint attentive comme un cobra.

— Une voix me soufflait de rester, dit-elle. Vous nous ménagez une surprise, Mr Queen ? J'en étais sûre !

Dans le complet silence qui suivit, le bruissement du fleuve, étouffé depuis des heures, monta de nouveau jusqu'à la cabane.

— Bien, dit De Jong avec une irritation mal contenue.

Il sortit. Lucy soupira, Bill pinça les lèvres.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Puis De Jong revint, accompagné de deux hommes en blouse blanche portant une civière qu'ils posèrent près du corps.

— Non, insista Ellery. Pas encore.

— Attendez dehors, ordonna rageusement le chef de la police, avec un regard hostile à l'adresse d'Ellery.

Mâchonnant toujours son cigare, il finit par s'asseoir.

L'inaction et la lassitude agirent sur tous. Aucune parole, nulle protestation ne vinrent marquer la fuite du temps.

Puis, à 2 heures du matin, le roulement d'une voiture dans Lamberton Road mit brusquement Ellery sur pied.

— Venez, De Jong, dit-il en gagnant la porte.

L'autre obéit avec une moue significative. Les doigts aux ongles carminés d'Ella Amity firent une pichenette de triomphe. Bill Angell hésita, il regarda sa sœur et prit le parti de suivre les autres dehors.

Trois personnes descendirent d'une longue limousine conduite par un chauffeur : un homme et deux femmes de belle stature, en tenue de soirée, et qui s'avancèrent avec la même répugnance sur les planches recouvrant l'allée principale. L'homme avait passé la quarantaine ; il tenait à la main un chapeau de soie et ses traits durcis exprimaient une sourde colère. Sa contemporaine – selon toute apparence – portait un manteau de zibeline sur une robe pailletée blanche ; la plus jeune de ses compagnes avait jeté une petite cape d'hermine sur une robe feu dont la traîne balayait le sol. Les deux femmes avaient pleuré.

— Mrs Gimball ? demanda Ellery en s'avançant à leur rencontre.

La femme d'âge mûr leva sur lui des yeux d'un bleu métallique et abîmés par des poches plombées.

— Oui, répondit-elle. Et vous êtes, je pense, le monsieur qui a téléphoné à mon père. Ma fille Andrea et Mr Grosvenor Finch, un excellent ami, m'accompagnent. Où... ?

— Permettez, dit une voix masculine. De Jong, chef de la police de Trenton.

S'écartant du seuil éclairé, Bill chercha le refuge de l'obscurité. La main gauche de la jeune inconnue dont il pouvait presque toucher la cape d'hermine – une ravissante main aux doigts fuselés – attirait ses yeux comme un aimant. Ses oreilles ne percevaient qu'indistinctement les voix proches : le ton soupçonneux de De Jong, le timbre distingué de l'homme au chapeau de soie, les trémolos fatigués de l'autre femme. Il hésita, dans l'ombre, partagé entre des sentiments contradictoires.

Andrea Gimball ! Fraîche, naturelle, si différente des jeunes femmes qu'il connaissait, si différente surtout des mondaines dont la photographie s'étale dans les journaux élégants ! Andrea Gimball possédait une physionomie harmonieuse, douce et attrayante. Bill resta sourd à l'avertissement de la raison, il céda à son désir de lui parler et de toucher son bras nu.

La jeune fille tourna lentement la tête de son côté et il vit ses yeux bleus aux pupilles dilatées par la peur. La peau fine du bras qu'il tenait se glaça sous ses doigts et il sentit le mouvement de recul qu'Andrea Gimball ne put réprimer. Mais rien de tout cela ne l'empêcha d'attirer dans l'ombre la jeune inconnue qui se contenta de balbutier :

— De quel droit...

Elle s'arrêta, cherchant à deviner ses traits. L'examen dut la rassurer, car le sang se remit à circuler normalement sous les doigts de

Bill, rendant au bras sa douce chaleur.

— Miss Gimball, murmura le jeune homme, desserrant son étreinte comme un écolier fautif. Les secondes sont comptées. Ecoutez-moi...

— Qui êtes-vous ?

— Bill Angell, mais peu importe. Miss Gimball, ma première idée a été de vous dénoncer. Je croyais... Mais maintenant, je ne sais plus.

— Me dénoncer ? Je ne comprends pas.

Il se rapprocha d'elle au point de sentir son parfum pourtant discret. Puis il saisit brusquement sa main gauche et dit :

— Regardez votre bague.

Son sursaut, la façon dont elle porta la main à la hauteur de ses yeux prouvèrent à Bill qu'il était tombé juste. Que ne s'était-il trompé ? Andrea Gimball était si différente de la femme qu'il avait imaginée !

— Ma bague, balbutia-t-elle. Le... la pierre n'y est plus !

Autour de l'annulaire gauche, il ne restait qu'un mince jonc de platine, avec un trou entouré de quatre griffes dont deux étaient légèrement faussées.

— J'ai trouvé le diamant là-dedans, murmura Bill. Vite. Dites-moi la vérité. Vous êtes venue ici au début de la soirée, dans une Cadillac. Vous portiez une toilette foncée et je vous ai vue quitter la cabane. J'aurais déjà pu vous dénoncer. Mais je veux la vérité maintenant. Que faisiez-vous ici, miss Gimball ?

Elle s'était pressée contre lui et gardait le silence. Son parfum montait à la tête de Bill qui entendit à peine ses paroles hachées.

— Oh, Bill Angell, j'ai tellement peur ! Je... je ne sais plus où j'en suis. Comment pouvais-je me douter... Si je pouvais me fier à vous...

« Voilà où conduit la faiblesse envers une femme, songea amèrement le jeune avocat. Est-ce une excellente comédie ou l'appel au secours d'une innocente ? » Il répondit à voix basse :

— En règle générale, je me méfie des femmes. Mais cette fois...

Il la sentait trembler contre lui. On eût dit qu'elle sortait d'un bain glacé et qu'elle ne pourrait achever sa supplication.

— Je n'ai aucun droit, Bill Angell. Je ne suis qu'une inconnue, mais vous ne direz rien, n'est-ce pas ? Vous me protégerez ? Ce serait si facile pour... pour eux de se tromper !

— Va pour le silence, assura enfin Bill. Je me tairai.

Un petit cri de joie précéda quelques secondes de griserie. Dans l'ombre propice, deux bras nus se nouèrent autour du cou de Bill, des lèvres d'abord hésitantes, puis expertes, cherchèrent sa bouche et la trouvèrent. Quand Andrea Gimball se fut écartée, le jeune homme éprouva une telle impression de solitude qu'il frissonna à son tour avant de rentrer dans la repoussante réalité de la cabane.

La voix calme d'Ellery lui parvint de l'extérieur :

— Je crois, De Jong, que tout cela pourrait attendre.

L'absence d'Andrea Gimball avait passé inaperçue.

Les trois nouveaux venus. De Jong et Ellery suivirent Bill dans la cabane.

Blême et immobile dans son fauteuil, Lucy Wilson était l'image même de la douleur. Bill se tenait dans un coin, les yeux rivés au sol, luttant contre le désir fou de contempler, en pleine lumière, celle dont le baiser brûlait encore ses lèvres. Elle devait être jolie... Non, belle. Qu'avait-il fait ?

— Où est... ? commença Mrs Gimball, clouée sur le seuil.

Ses yeux de vieille femme allèrent de l'un à l'autre, puis ils se fixèrent avec une horreur croissante sur les jambes raides que l'on apercevait sous la table.

— Maman ! murmura Andrea Gimball. Maman, je vous en prie...

Bill la regarda et il fut ébloui. Grâce, jeunesse, beauté, distinction native, fortune, raffinement que donne l'oisiveté : Andrea Gimball incarnait une classe, un genre de vie qu'ils avaient toujours combattus, Lucy et lui. Une jeune fille du monde ! Ce qu'il éprouvait était enfantin, déplacé, monstrueux même, car ce n'était pas seulement envers la loi qu'il manquait à ses devoirs. Bill regarda sa sœur, figée dans une immobilité impressionnante. Lucy elle aussi était belle. Mais il existe plusieurs genres de beauté et, d'ailleurs, Lucy était sa sœur. Comment pouvait-on nourrir de telles pensées, et en un tel moment ? Le jeune homme ressentait maintenant une double brûlure : aux lèvres et à ses doigts, crispés dans sa poche autour du diamant qu'il avait ramassé sur le tapis.

La voix calme d'Ellery s'éleva de nouveau :

— Mrs Gimball ? Voulez-vous identifier cet homme, je vous prie.

La pâleur mortelle de Lucy Wilson ramena brusquement Bill sur terre.

— Où diable voulez-vous en venir, Mr Queen ? demanda De Jong, perplexe.

Grande, élancée, portant la tête haute et marchant avec une raideur qui rappelait celle des somnambules, Mrs Gimball s'avança vers la table. La jeune fille resta clouée sur place et l'homme au chapeau de soie lui posa une main sur l'épaule.

De Jong s'élança. Les narines palpitantes, il arracha le journal posé sur le visage de Joseph Wilson.

— C'est... c'est...

La voix de Mrs Gimball s'étrangla. Sa main droite, chargée de bijoux, chercha à tâtons l'appui de la table.

— Vous en êtes sûre ? Il n'y a pas d'erreur possible ? demanda

Ellery de son coin, près de la porte.

— Il n'y a pas d'erreur possible. Je vois distinctement la cicatrice, au-dessus du sourcil gauche, suite à un accident d'automobile survenu il y a quinze ans.

Lucy Wilson se leva d'un bond, avec un cri inarticulé. Elle passa sans transition de l'abattement à une fureur telle que les témoins de la scène s'attendirent à la voir sauter à la gorge de l'autre femme.

— Comment êtes-vous au courant ? cria-t-elle. De quel droit êtes-vous ici ? Et, d'abord, qui êtes-vous ?

La nouvelle venue tourna lentement la tête. Une étincelle jaillit entre des yeux noirs, flamboyants de colère, et des yeux bleus, ternis par l'âge.

— Et vous, qui êtes-vous ? riposta l'autre femme avec une hauteur renforcée par sa façon de resserrer son manteau de zibeline autour d'elle.

— Qui suis-je ? cria Lucy, hors d'elle-même. Je suis Lucy Wilson. Et cet homme, mon mari, était Joe Wilson, de Philadelphie !

La femme en robe de bal resta bouche bée ; puis ses yeux cherchèrent Ellery debout près de la porte, et elle dit froidement :

— Quelle absurdité ! S'agit-il d'une comédie, Mr Queen ? Dans l'affirmative, elle est déplacée.

— Maman ! murmura Andrea Gimball d'une voix angoissée. Maman, je vous en prie...

— Mrs Gimball, veuillez dire à Mrs Wilson qui est l'homme étendu, sans vie, sur le tapis, interrompit Ellery, toujours immobile.

La réponse fut immédiate :

— C'est Joseph Kent Gimball, de Park Avenue, New York. Mon mari. Mon mari !

— Bonté divine !

Le cri venait d'Ella Amity qui, telle une panthère, s'élança dehors.

DEUXIÈME PARTIE

LA PISTE

...La trace venimeuse du serpent
brouille toutes les pistes.

— C'est plus fort que tout ! s'écria De Jong. Ah ! Nom d'un chien !
Il arracha le cigare de sa bouche, le jeta par terre et s'élança sur les pas de miss Amity.

Lucy Wilson tenait sa gorge à pleine main, comme si elle craignait de la voir éclater. Ses yeux égarés allaient de Mrs Gimball à l'homme étendu sur le tapis. Frissonnante, Andrea Gimball se mordait les lèvres.

— *Gimball*, dit Bill d'une voix étranglée. Grands dieux, Mrs Gimball, mesurez-vous la portée de vos paroles ?

Un geste impérieux mit en valeur une main délicate et fit scintiller les bijoux dont elle était chargée. Le geste s'accompagna de ces mots :

— Nous sommes en pleine insanité. Qui sont ces gens, Mr Queen ? Et pourquoi dois-je subir cette scène ridicule, alors que mon mari est... est étendu, mort, devant moi ?

Les narines de Lucy se gonflèrent comme les voiles d'un navire, sous la tempête. Un cri jaillit de sa poitrine :

— Votre mari ! C'est Joe Wilson, mon mari ! Le vôtre peut ressembler à mon Joe, mais... Par pitié, allez-vous-en !

— Je refuse de parler avec vous de mes affaires privées, déclara dédaigneusement la dame au manteau de zibeline. Qui représente l'autorité ici ? De tous les affronts que l'on peut infliger à une femme...

— Jessica, interrompit doucement son compagnon et ami, vous feriez mieux de vous asseoir et de vous en remettre à Mr Queen et à moi pour éclaircir cette déplorable situation. Il s'agit certainement d'une horrible méprise, mais une nervosité bien compréhensible et des scènes ne feront qu'envenimer les choses. Vous m'entendez, Jessica ?

Les lèvres réduites à l'épaisseur de deux traits amers, Mrs Gimball s'assit. L'homme au chapeau de soie s'était adressé à elle du même ton apaisant avec lequel on s'adresse à un enfant ; maintenant, tourné vers Lucy, il continua avec une parfaite courtoisie :

— Si j'ai bien compris, vous êtes Mrs Lucy Wilson, de Fairmount Park, Philadelphie ?

— Oui !

Il la fixa d'un regard inquisiteur, comme s'il cherchait à distinguer le vrai du faux.

— Bien. Bien, répéta-t-il, et le pli soucieux, un instant effacé, reparut entre ses sourcils.

— Votre nom m'a échappé... intervint Bill d'un ton las. Monsieur ?

— Grosvenor Finch. Un ami intime des familles Borden et Gimball depuis... Oh ! depuis toujours. La raison de ma présence ici ce soir est que Mr Jasper Borden, le père de Mrs Gimball, est infirme, et il m'a prié de le remplacer auprès de sa fille.

Finch posa soigneusement son chapeau de soie sur la table, puis il reprit, de la même voix calme :

— Je suis venu ici en tant qu'ami de Mrs Gimball, sans plus. Maintenant, j'ai l'impression que cette affaire me conférera une autre autorité.

— Laquelle ? demanda doucement Bill.

— Puis-je savoir ce qui vous autorise à me poser cette question, jeune homme ?

— Je suis le frère de Mrs Wilson. Bill Angell, avocat auprès du barreau de Philadelphie.

— Le frère de Mrs Wilson. Ah ! Parfaitement...

Ellery, qui n'avait pas bougé de la porte, répondit par quelques mots à la muette interrogation de Finch ; puis ce dernier alla se pencher sur le mort, derrière la table.

Au bout d'un certain temps, Finch se redressa en disant :

— Ma chère Andrea, auriez-vous le courage de venir...

La jeune fille était sur le point de défaillir. Mais elle s'avança vaillamment et, appuyée contre l'épaule du vivant, elle s'obligea à regarder le mort.

— Oui, murmura-t-elle. Oui, c'est bien Joe, Ducky.

Le visage couleur de cendre, Andrea alla reprendre sa place, derrière la chaise de sa mère.

— Mrs Wilson, poursuivit le parfait gentleman, vous devez comprendre que vous avez commis une douloureuse erreur.

— Non !

— Une erreur, dis-je. Et Dieu veuille que ce soit seulement une méprise, commise de bonne foi. Je puis vous affirmer solennellement

que cet homme était Joseph Kent Gimball, l'époux légitime de Jessica Borden, ici présente. Derrière Mrs Gimball, vous voyez sa fille Andrea, née de son premier mariage avec Richard Paine Monstelle, prématurément décédé.

« Faut-il ajouter, pour vous convaincre, que j'ai connu Joe Gimball lorsqu'il était à l'université de Princeton, voici plus de vingt ans, et qu'avant, je connaissais ses parents : Roger Gimball, décédé pendant la guerre, et Mrs Roger Gimball, née Providence Kent, décédée depuis six ans ? Sachez encore que les Gimball appartiennent à une de nos plus anciennes familles. Maintenant, Mrs Wilson, comprenez-vous que cet homme ne pouvait être votre mari ? »

Le soupir de Lucy Wilson ressembla à l'exhalaison d'un dernier espoir.

— Nous ne sommes que de modestes travailleurs. Joe de même. Joe ne pouvait être...

— Lucy, ma chérie, dit doucement Bill. (Puis, se tournant vers les autres, il ajouta :) Le plus curieux de l'affaire est que les deux parties opposées possèdent des preuves d'identité. « C'est Joseph Kent Gimball », dites-vous. Nous disons, nous : « C'est Joe Wilson, commis voyageur qui gagnait sa vie en vendant des bijoux de pacotille aux petites bourgeoises. » A l'appui de cette affirmation, nous avons sa voiture arrêtée devant la porte, ses échantillons de bijouterie, le contenu de ses poches, des papiers écrits de sa main, que sais-je encore ! Ces preuves sont indéniables, Mr Finch. Le défunt était bien Wilson, représentant de commerce demeurant à Philadelphie, et non Gimball, le clubman new-yorkais !

Finch soutint le regard du jeune avocat, mais l'expression de sa physionomie volontaire trahissait un mélange de colère et d'incertitude.

— Un commis voyageur ? s'écria Jessica Gimball d'une voix chargée de mépris.

Andrea attachait sur Bill des yeux emplis d'une indicible horreur depuis qu'elle avait franchi le seuil de la cabane.

Ellery déclara, sans quitter la porte :

— La réponse est claire. Vous l'avez certainement devinée, Bill ? Cet homme était à la fois Joe Wilson, de Philadelphie, et Joseph Kent Gimball, de New York.

De Jong, triomphant, fit irruption dans la cabane. Il observa en silence la compagnie et dit enfin :

— Les présentations sont faites, d'après ce que je vois. Allons, tant mieux ! Tant mieux ! Je suis pour la bonne harmonie, surtout dans une circonstance aussi tragique que celle-ci.

Malgré la « circonstance tragique », le chef de la police continuait

de se frotter les mains. Sur la route, on entendait démarrer de nombreuses voitures.

Ellery s'avança lentement.

— Nous venons d'arriver à une grave conclusion, De Jong, commença-t-il. Cette affaire sort des chemins battus : jumeaux qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau et autres. Il s'agit cette fois d'un cas moins exceptionnel qu'on ne le pense habituellement : celui d'une double identité volontaire. Les preuves fournies par les deux parties intéressées sont irréfutables et les faits connus concordent à merveille.

— Vraiment ? fit De Jong, bon enfant.

— Oui. Nous savons que, sous l'identité de Joseph Wilson, cet homme ne passait jamais plus de deux ou trois jours par semaine à Philadelphie, auprès de Lucy Wilson. Soit dit entre parenthèses, cette singularité dans le *modus vivendi* de son beau-frère n'était pas sans tracasser Bill Angell, je le tiens de la bouche même de celui-ci. D'autre part, Mrs Gimball vous dira certainement que son mari passait plusieurs jours par semaine en dehors de son foyer new-yorkais.

Les yeux injectés de Mrs Gimball flambaient de fureur dans son visage anguleux. Sa réponse, donnée d'une voix étranglée, confirma les prévisions d'Ellery :

— Depuis des années ! Joe s'absentait... Oh, comment pouvait-il m'outrager ainsi ? Il prétendait que quelques jours de solitude par semaine étaient indispensables à son équilibre mental, à sa raison. Il... Le misérable ! Le misérable !

— Maman...

Andrea posa deux mains fines sur les épaules agitées de soubresauts de sa mère, puis elle déclara :

— Joe racontait que sa retraite favorite se trouvait à quelque distance de New York. Il avait toujours refusé d'en révéler l'emplacement, à ma mère comme aux autres, en déclarant que la liberté individuelle est un bien sacré de l'homme. Joe détestait le monde et nous pensions...

— Et ce besoin de solitude n'était qu'un prétexte pour aller retrouver cette... cette femme !

L'injure non déguisée fit tressaillir Lucy comme l'aurait fait une gifle. Grosvenor Finch eut beau adresser à son amie un signe de tête qui contenait une réprobation et un avertissement, Mrs Gimball continua, sur le même ton :

— Et dire que je n'ai rien soupçonné ! Imbécile ! Quelle bassesse ! M'entraîner, moi, dans cette boue !

— Souvenez-vous que ma sœur est mêlée à ce que vous qualifiez de boue, Mrs Gimball, lança froidement Bill. Elle vous vaut tous les...

— Bill, intervint Ellery. Ces récriminations enfantines ne nous

mèneront à rien de bon ; or, la situation demande à être clarifiée, n'est-ce pas ? Tâchons de le faire, ensemble.

« Cette cabane confirme la théorie d'une double personnalité, c'est une sorte de « terrain neutre » où les deux personnalités se trouvent étroitement mêlées. Ayant ici les vêtements de Wilson et ceux de Gimball, la voiture de Wilson et celle de Gimball, nous pouvons reconstituer les habitudes du défunt. Après avoir quitté New York sous l'identité de Gimball, il s'arrêtait ici pour troquer ses vêtements élégants contre ceux de Wilson, et sa somptueuse Lincoln contre la vieille Packard de Wilson. Et il s'arrêtait également ici, en sens inverse, pour redevenir Gimball avant de regagner New York. Inutile d'ajouter qu'il ne vendit jamais à personne un seul article de pacotille ; il se contentait de le faire croire à Mrs Wilson, voilà tout. A propos, Mrs Gimball, comment savez-vous que votre... que cet homme avait une liaison avec Mrs Wilson ?

— Qu'est-ce qu'un homme tel que Joe Gimball pouvait demander à une femme de son espèce ? Oh ! Elle est attrayante, dans le genre vulgaire...

Lucy rougit jusqu'à la naissance de la gorge. Mrs Gimball poursuivit :

— Mais Joe était d'une autre classe. Il ne pouvait s'agir que d'une passade. Son mari, dit-elle ! La belle invention. Elle veut me faire chanter, voilà tout !

Ses yeux ternis, attachés sur la jeune et belle rivale, avaient un pouvoir corrosif ; ils dissolvaient les vêtements, laissant la victime nue. Lucy sentit la morsure de l'acide, mais ses yeux lancèrent des éclairs. Quelques mots murmurés par Bill évitèrent le pire.

— Mrs Gimball ! commença Ellery d'un ton glacé.

— Non ! Faites le nécessaire avec ces gens, Ducky. Vous voyez bien à qui nous avons affaire ! Cette femme veut de l'argent, c'est clair. Eh bien, remettez-lui un chèque et qu'on n'entende plus parler d'elle.

— Jessica ! lança durement Finch. Jessica, je vous en prie...

— Je crains que vous ne puissiez vous en tirer à si bon compte, Mrs Gimball, intervint Ellery. Lucy... Lucy !

Des yeux étincelants de colère contenue se plantèrent dans ceux d'Ellery.

— Oui ?

— Aviez-vous rempli les formalités du mariage avec celui que vous connaissiez sous le nom de Joseph Wilson ?

— Oui ! Oui. Je ne suis pas une... Nous étions mariés !

— C'est facile à dire ! lança l'autre femme.

— Où vous étiez-vous mariés ? demanda tranquillement Ellery.

— Nos licences furent délivrées par la municipalité de

Philadelphie et nous reçûmes la...la bénédiction nuptiale dans une église du centre.

— Vous avez votre acte de mariage ?

— Oui. Oui, certes !

— Combien de temps devrai-je subir cette scène intolérable ? demanda Mrs Gimball, d'une voix hautaine et excédée. C'est du chantage, Ducky ! Faites le nécessaire, vous dis-je !

Andrea murmura :

— Tâchez de comprendre, maman, que vous prenez à tort Mrs Wilson pour... pour ce qu'elle n'est pas. Soyez raisonnable ! La situation est beaucoup plus grave que vous ne semblez le croire.

— Quand avez-vous épousé Joseph Gimball, madame ? demanda Bill d'une voix sourde.

Un haussement d'épaules dédaigneux fut la seule réponse qu'il obtint de l'épouse outragée ; mais Grosvenor Finch donna d'un ton soucieux le renseignement demandé :

— Le 10 juin 1927, en la cathédrale Saint-Andrew's, à New York.

Lucy poussa un tel cri de triomphe que l'autre femme sursauta. Elles s'affrontaient, à cinq pieds de distance, séparées par une barrière infranchissable : les jambes raidies du mort.

— Dimanche ! Fifth Avenue, la cathédrale. Hauts-de-forme, limousines, bijoux, demoiselles d'honneur, reporters mondains, Monseigneur en personne... Ah ! Ah ! Quel déshonneur, n'est-ce pas, lorsque Joe me courtisa à Philadelphie, caché sous le nom de Wilson parce qu'il craignait, je pense, de compromettre le sien ? Quel déshonneur, n'est-ce pas, lorsqu'il s'éprit sincèrement de moi et m'épousa ?

Lucy était debout et sa voix retentissait dans un silence impressionnant.

— Eh bien, sachez que, pendant huit ans, tout le déshonneur a été sur vous et sur lui ! Sachez que, pendant huit ans, vous avez vécu avec cet homme en dehors de toutes les lois sociales et morales... comme une fille des rues.

— Qu'entendez-vous par là, Mrs Wilson ? balbutia Andrea.

Bill dit simplement :

— En tant que Joseph Wilson, le même homme avait épousé ma sœur le 24 février 1925, plus de deux ans avant son mariage avec votre mère, miss Gimball.

Jessica Gimball poussa un cri strident, puis tout retomba dans le silence.

— 1925 ? murmura enfin Mrs Gimball. Vous l'accusez de bigamie et moi de... de... Autant de mensonges !

— Etes-vous sûr de votre fait, Bill Angell ? demanda Andrea

Gimball d'une voix blanche.

— Oui, avec preuves à l'appui, miss Gimball. Et, à moins que vous ne puissiez produire un acte de mariage antérieur au 24 février 1925, votre mère se trouve en fâcheuse posture. Des gens de notre espèce n'ont que la justice pour eux, et chacun doit se défendre.

— C'est monstrueux ! s'écria Mrs Gimball. Il y a sûrement une erreur quelconque. Sûrement !

— Un peu de calme, je vous prie, intervint Grosvenor Finch. Excusez Mrs Gimball, Mr Angell. Elle est naturellement bouleversée et elle regrette, j'en suis certain, ses paroles blessantes à l'égard de votre sœur. Quant à la situation, ne pourrait-elle se régler à l'amiable ? Non, Jessica ! Votre avis, Mr Queen ? En usant de certaines influences...

— Trop tard, répondit Ellery. La jeune femme rousse qui s'est enfuie d'ici, sous vos yeux, est une journaliste. L'histoire est déjà tombée dans le domaine public, Finch.

— Mais il n'avait pas encore été question de bigamie quand cette journaliste a eu le bon esprit de partir. Je suis convaincu...

— Rien au monde n'empêchera ces fouinards professionnels de vérifier les dates de mariage, interrompit Bill, marchant de long en large. Autant regarder les choses en face. Nous sommes tous deux dans le même pétrin ; à chacun de s'en tirer selon les moyens dont il dispose.

— Soit, articula Finch. Si les hostilités sont déclarées, j'ai une certaine carte à jouer.

Oublié dans son coin depuis un bon moment, le chef de la police jugea bon d'effectuer sa rentrée en scène. Il s'avança en disant :

— Je vous ai laissé tout le temps de régler vos petits comptes personnels. Maintenant, à moi la parole. Vous avez tout noté, Murphy ?

Le sténographe de la police acquiesça d'un signe de tête et De Jong acheva :

— A vous l'honneur, Mr Queen. Vos faits et gestes pendant cette soirée demandent quelques explications, il me semble.

Ellery haussa les épaules, puis il empocha sa pipe et commença :

— La vue du défunt me causa pendant un certain temps une singulière irritation dont je découvris enfin la cause. C'était une ressemblance extraordinaire. Joe Wilson, le mari de Lucy, ressemblait comme deux gouttes d'eau à un New-Yorkais que j'avais rencontré il y a quelques mois, à un banquet officiel. Ce convive se trouvait assis en face de moi et il m'avait été présenté sous le nom de Joseph Kent Gimball. Il s'agissait, je le répète, d'une ressemblance physique vraiment extraordinaire et Joe Wilson passait en dehors de Philadelphie la bonne moitié de chaque semaine. Voilà comment j'en arrivai à envisager la tragique possibilité que Wilson et Gimball ne

fussent qu'une seule et même personne. Encore fallait-il en avoir le cœur net ; je me rendis donc aux entrepôts maritimes d'où je téléphonai aux Gimball, à New York.

— Nous n'aurions pas tardé à découvrir le pot aux roses, déclara De Jong, renfrogné. Et ensuite ?

— Tout le monde était sorti, sauf Jasper Borden, le père de Mrs Gimball, qui voulut bien répondre à mes questions. Quand j'appris que Gimball était absent de chez lui depuis le milieu de la semaine dernière, je sus que j'étais sur la bonne voie et je mis Mr Borden au courant de ce qui s'était passé ici. Il promit d'envoyer les siens dès qu'il aurait réussi à les joindre.

— Borden, le roi du rail ! murmura De Jong. Pourquoi votre père ne vous a-t-il pas accompagnée, Mrs Gimball ?

— Grand-père est paralysé du côté gauche à la suite d'une attaque, expliqua Andrea. Sa dernière sortie remonte à plusieurs années.

— Comment Mr Borden a-t-il pu vous atteindre ? Bref, où passiez-vous la soirée ?

— Au bal de bienfaisance du Waldorf. Nous formions toute une bande : maman et moi, Mr Finch, Mr Burke Jones – mon fiancé –, Mrs...

— Hum ! fit De Jong. Une petite bande d'amis, dans un grand bal.. Parfait.

Pour une raison mal définie, Bill Angell se sentit rougir. Ce n'était cependant pas difficile à deviner ! Son regard effleura le visage, puis la main gauche d'Andrea Gimball : la jeune fille avait retiré la monture de sa bague de fiançailles.

— Parfaitement, lança Finch d'un ton glacé. Chacun d'entre nous aurait pu quitter le Waldorf sans être remarqué, sauter en voiture, poignarder Joe Gimball dans cette cabane et retourner au bal ensuite. Voilà pour votre insinuation, monsieur. Et si l'on peut enfin parler sérieusement, j'aurai un mot à dire sur...

— Un bon alibi ne nuit à personne, au contraire, interrompit De Jong. Où est votre fiancé, miss Gimball ?

— Je... je n'ai rien dit à Burke. Quand grand-père a téléphoné à maman, au Waldorf, nous avons d'abord refusé de croire qu'il s'agissait de Joe. Puis, à force d'insister, grand-père nous a réellement alarmées et j'ai voulu éviter de mêler Burke à un., à un...

— Compris, déclara De Jong. Certains hommes fuient le scandale, et une rupture possible de fiançailles n'est jamais une perspective agréable. Et maintenant, Mr Finch, puisque vous trépignez pour placer votre mot, allez-y !

— La révélation que j'ai à vous faire me coûterait, en toute autre circonstance, commença Finch d'un ton sec. Mais je n'ai pas le choix,

et même si je me taisais actuellement... Bref, je vous parle en tant que vice-président de la *National Life Insurance Company*. A mon échelon on ne s'occupe naturellement plus – sauf à titre amical – de la rédaction des polices. Mais Gimball était mon ami et, en 1930, il vint me demander de l'assurer sur la vie pour un million de dollars.

— Un million de dollars ! s'écria De Jong, abasourdi.

— Oui. Ce n'est pas, et de loin, la plus forte assurance que j'aie vu contracter ; seule la jeunesse de l'assuré était tout à fait exceptionnelle. Gimball n'ayant que trente-trois ans à l'époque, le montant de sa prime annuelle ne dépassait pas vingt-sept mille dollars et la difficulté venait précisément de là. Mais, vu son parfait état de santé joint aux autres considérations, le contrat fut signé et entra en vigueur dès 1930.

— La *National Life Insurance Company* traita l'affaire seule ? demanda Ellery. Je croyais qu'une certaine loi limitait le risque à courir par les compagnies ?

— Parfaitement. Le plafond légal est de trois cent mille dollars, Queen. Quand le contrat porte sur une somme supérieure, l'excédent est souscrit par d'autres compagnies et tout est dit. Dans le cas actuel, la *National* prit trois cent mille dollars à son compte et sept autres compagnies entrèrent dans l'opération pour cent mille dollars chacune. La forme collective fut adoptée pour le contrat et la *National* encaissait le montant global des primes au nom des huit compagnies intéressées.

De Jong fixait le mort avec un respect horrifié. Ellery posa une nouvelle question :

— Quel rapport voyez-vous entre cette énorme assurance et le meurtre, Mr Finch ?

— Vous connaissez sans doute une autre loi qui prévoit le décès suspect d'une personne assurée sur la vie et autorise l'assureur à approfondir les causes de ce décès, répondit sèchement Finch. Or, nous sommes en présence d'un meurtre et la victime avait une assurance d'un million de dollars ! Enfin, aux termes de la loi, un contrat d'assurance se trouve automatiquement annulé chaque fois que les jours de l'assuré sont abrégés par l'intervention du bénéficiaire.

Il y eut un silence, rompu par l'exclamation de Mrs Gimball :

— Mais, Ducky...

— Ducky ! s'écria Andrea. Avez-vous perdu la tête ?

— Mon premier devoir appartient naturellement à la compagnie, répondit Finch avec un sourire. L'enjeu est assez considérable pour exiger que les circonstances du meurtre soient tirées au clair. S'il est prouvé que Gimball mourut de la main de son bénéficiaire, les huit compagnies intéressées ne sont redevables que des sommes versées

pendant cinq ans, augmentées de leurs intérêts composés ; au total, une somme négligeable, compte tenu de la dévaluation subie par notre monnaie.

— Sans blague ! s'écria De Jong. La fameuse *National Life* serait-elle gênée pour cracher trois cent mille dollars ?

— Une telle absurdité ne doit même pas être relevée, déclara Finch. Il s'agit d'une question de principe, voilà tout. Les compagnies d'assurances défendent l'intérêt des assurés en même temps que les leurs, voyons ! Le jour où elles renonceraient à approfondir les circonstances d'une mort suspecte, tous les bénéficiaires déséquilibrés se sentiraient invités au meurtre, ni plus ni moins.

— Qui est le bénéficiaire de Gimball ? demanda Ellery.

Les deux employés de la morgue que De Jong avait renvoyés plusieurs heures auparavant firent une nouvelle apparition. Ils s'avancèrent pesamment et posèrent la civière près du corps.

Au même instant, Mrs Gimball éclata en sanglots et l'expression stupéfaite de ses familiers permit aux autres de supposer que les larmes de Jessica Gimball et la pluie au Sahara étaient deux circonstances tout aussi exceptionnelles.

— Jessica ! s'écria Finch. Voyons, Jessica, vous ne pouvez croire...

— Non, ne me touchez pas ! protesta son amie entre deux sanglots. Judas ! Oser m'accuser de... de...

— Mrs Gimball est la bénéficiaire de l'assurance ? demanda Ellery d'un ton dégagé.

— Jessica, je vous en conjure ! Entendons-nous bien, Queen, il va de soi que Jessica Gimball est au-dessus de tout soupçon. L'accuser de ce meurtre serait... (Ne trouvant pas de mot capable d'exprimer l'absurdité de cette pensée, Finch continua :) J'allais d'ailleurs remettre les choses au point : Jessica Gimball n'est plus la bénéficiaire de Joe Gimball.

— Comment ? s'écria Andrea qui se redressa, les yeux brillants d'indignation. Vous ne parlez pas sérieusement, Ducky ! Nous savons tous que maman est la bénéficiaire de Joe. C'est grand-père, avec ses idées arriérées sur les « responsabilités » d'un mari, qui l'avait poussé à contracter, bien inutilement, cette assurance en faveur de maman. A quoi ces mensonges riment-ils ?

— Ce ne sont pas des mensonges. Seuls le secret professionnel et ma parole donnée à Joe m'ont empêché jusqu'ici d'avertir Jessica des nouvelles dispositions prises par son mari à l'égard de son assurance. Je...

— Permettez, interrompit De Jong. Hep, mes lascars ! Faites votre boulot au lieu de lambiner pour surprendre nos petits secrets !

Les deux employés de la morgue s'empressèrent d'emporter la

pesante civière recouverte d'un drap.

— Joe ! balbutia Lucy, les yeux fixés sur la porte refermée.

Mrs Gimball regardait la même porte, avec l'expression d'une femme qui jamais ne pardonnerait.

— Et maintenant, racontez-nous toute l'affaire, en commençant par le commencement, reprit le chef de la police.

Finch s'exécuta :

— Il y a environ trois semaines – le 10 mai exactement – miss Zachary, ma secrétaire, me présenta dans le courrier une lettre dans laquelle Joe Gimball demandait un formulaire délivré par la compagnie en vue d'un changement de bénéficiaire. Les papiers nécessaires furent expédiés par retour du courrier et je téléphonai à Joe afin de lui demander confirmation d'une décision apparemment incompréhensible.

« Joe ne prit pas en mauvaise part mon intrusion dans ses affaires privées. Au lieu de m'envoyer tout bonnement promener, il se montra nerveux, parla de la fortune personnelle de Jessica qui suffisait à lui assurer une large aisance, éluda de son mieux mes questions et, finalement, me pria de garder son intention secrète jusqu'au jour où il pourrait me parler à cœur ouvert.

— L'a-t-il fait ? murmura Ellery.

— Non, malheureusement. J'eus même l'impression qu'il évitait de me rencontrer depuis ce fameux coup de téléphone. Pour en revenir à la police, Joe nous retourna les papiers nécessaires dûment remplis. Le nom du nouveau bénéficiaire ne me dit naturellement rien et l'affaire me sortit de l'esprit. Je n'y aurais même jamais attaché d'importance si je n'avais d'abord redouté des dissensions graves au sein d'un ménage ami.

— Que se passa-t-il après ce coup de téléphone ? demanda De Jong.

— Joe remplit les formulaires et il me les renvoya avec les polices quelques jours après. Les formalités avec les autres compagnies intéressées prirent encore une quinzaine ; puis, mercredi dernier, les huit polices modifiées et parfaitement en règle lui furent retournées. Depuis lors, je n'entendis plus parler de Joe. Et, ce soir, je le trouve ici, assassiné.

— « Tous les chemins mènent à Rome », remarqua Ellery. Nous arrivons apparemment au point crucial. Veuillez enfin...

Finch promena un regard embarrassé à la ronde.

— Comprenez que je parle en toute objectivité, commença-t-il. Mon opinion n'est pas encore assurée et je ne voudrais pas prêter à de fausses interprétations. Le sens de ce changement de bénéficiaire m'a échappé jusqu'au moment où j'ai découvert...

Finch marqua un temps d'arrêt, puis il annonça :

— ...Selon la volonté de Gimball et ses instructions écrites, le nom de Jessica Gimball, la première bénéficiaire, a été remplacé par celui de Mrs Lucy Wilson, demeurant à Fairmount Park, Philadelphie.

— Moi ? murmura Lucy. Moi ? Un million de dollars ?

De Jong se pencha en avant pour demander :

— Vous êtes certain de ce que vous avancez, Mr Finch ? Il ne s'agit pas d'une stupide invention, pour me faire marcher ?

— J'aurai tout entendu et tout supporté ce soir, déclara Finch avec hauteur. J'affirme solennellement que je ne nourris aucun grief personnel contre Mrs Wilson que je rencontre ce soir pour la première fois et qui, j'en suis sûr, est la victime d'un tragique « double jeu ». D'autre part, si je voulais relever le gant, j'approuverais le terme de « stupide invention » employé par le chef de la police. La *National Life* ne traite que des affaires régulières, messieurs. Elle possède les dossiers de tous ses assurés et ni moi, ni Mr Hathaway – notre président –, ni personne ne pourrait falsifier ces documents. Vous trouverez dans nos archives de quoi vous convaincre et, dans un coffre-fort appartenant à Joseph Kent Gimball, les huit polices désignant Mrs Wilson comme bénéficiaire de son assurance sur la vie.

Transpercée par le regard de De Jong, Lucy retomba contre le dossier de sa chaise.

— Faire de cette créature sa femme, sa bénéficiaire ! Misérable ! gronda Mrs Gimball. Non, c'est impossible ! L'argent, je m'en moque ! Mais m'infliger un tel affront, après...

— Les crises de nerfs n'ont jamais rien arrangé, chère madame, lança Ellery. (Puis il se tut pour frotter les verres de son pince-nez avec une énergie distraite. A la fin, il posa une nouvelle question :) Vous n'avez soufflé mot à personne de ce changement de bénéficiaire, Mr Finch ?

— Non, naturellement. Je n'ai pas l'habitude de galvauder ma parole d'honneur, Mr Queen !

— Gimball avait tout aussi naturellement gardé le même silence, murmura Ellery. Il se trouvait à un tournant de son existence. Sa décision et ses dispositions étaient prises et il cherchait le moyen de sauter le pas définitif. Tout concorde à merveille. Hier matin, Bill reçut un télégramme de Wilson (pour continuer à marquer la différence entre les personnalités) le priant instamment de se trouver ici même, à 21 heures, en vue d'un entretien confidentiel et urgent. Ce télégramme peut être interprété comme un S.O.S. de Wilson à son beau-frère ; il comptait certainement faire une confession générale à Bill, lui confier ses difficultés et solliciter son avis. Le fait d'avoir déjà désigné Lucy comme sa bénéficiaire ne laisse aucun doute sur ses intentions ; restait à savoir comment Lucy réagirait en apprenant sa

véritable personnalité, après plusieurs années de mariage. Certes, son inquiétude se comprend. Qu'en pensez-vous, Bill ?

— Je ne suis plus en état de penser, soupira le jeune avocat. Mais vous devez être dans le vrai.

— Et la volumineuse enveloppe que Wilson vous confia vendredi dernier ? Ne croyez-vous pas, maintenant, qu'elle contient les huit polices d'assurance ?

— Si.

— Regardez-moi, Mrs Wilson, ordonna brutalement De Jong.

Lucy obéit machinalement. La douleur et le saisissement donnaient à son beau visage une expression poignante.

— Votre ton me déplaît, De Jong, gronda Bill.

— Tant pis. Saviez-vous que Gimball était assuré sur la vie, Mrs Wilson ?

— Comment ? Non. Joe n'était pas assuré. Un jour, je lui avais même demandé pourquoi il ne l'était pas et j'entends encore sa réponse : « Bah ! Les assurances sont des attrape-nigauds ! »

— Joe Wilson ne pouvait s'assurer sans se soumettre à un examen médical, signer des pièces et ainsi de suite, murmura Ellery. Or, un homme vivant dans la crainte perpétuelle de trahir le secret d'une vie double évite autant que possible de signer de son faux nom. Voilà pourquoi il ignorait le système de paiements par chèques, non pas que le risque à courir fût considérable, mais parce qu'il souffrait d'une nervosité à la fois malade et bien compréhensible.

Foudroyant Ellery des yeux, De Jong articula :

— Non contente de connaître l'existence de cette assurance, Mrs Wilson, vous avez sans doute persuadé Wilson de vous désigner comme bénéficiaire, à la place de Mrs Gimball !

— De Jong, gronda Bill. Je...

— Silence !

Le vent de menace qui balayait brusquement la pauvre cabane glaça les trois New-Yorkais. Lucy murmura :

— Pourquoi refusez-vous de me croire ? Je vous ai dit la vérité. Pour moi, Joe n'était que Joe Wilson, mon mari. Comment pouvais-je soupçonner l'existence de cette dame ?

Cramoisi, les narines frémissantes d'ironie. De Jong alla ouvrir la porte latérale et fit un signe d'appel. Le petit détective qui avait amené Lucy entra, clignant des yeux à cause de la lumière.

— Sellers, dit De Jong, veuillez me répéter mot pour mot ce que vous avez fait hier soir à Philadelphie en attendant le retour de Mrs Wilson.

— La villa était plongée dans l'obscurité, commença le détective d'un ton las. Personne n'ayant répondu à mon coup de sonnette, je décidai de faire un petit tour de reconnaissance, pour tuer le temps.

L'entrée principale, la porte de service et celle de la cave étaient fermées à double tour, mais il me suffit de soulever une barre de fer rouillée pour jeter un coup d'œil dans le garage destiné à deux voitures. Il était vide. J'éteignis l'électricité, je refermai la double porte au moyen de la barre rouillée et je me postai devant l'entrée principale pour attendre Mrs Wilson. Quand...

— Merci, Sellers.

Le petit détective se retira et De Jong poursuivit :

— Je tiens de votre bouche que vous avez pris l'autobus et non votre voiture pour aller au cinéma, Mrs Wilson. Puis-je savoir où est votre voiture personnelle ?

— Ma voiture ? Cet homme a dû se tromper de garage ! Il pleuvait quand je suis revenue d'une courte promenade, hier après-midi... J'ai rentré ma voiture dans le garage et je suis certaine d'avoir refermé la porte. J'ai laissé ma voiture dans le garage, vous dis-je ! Elle y est sûrement encore.

— Non, autrement Sellers l'aurait vue. Vous n'avez aucune idée de ce qu'elle a pu devenir, n'est-ce pas, Mrs Wilson ?

— Je viens de vous expliquer...

— La marque et la série, je vous prie ?

— Plus un mot, Lu, ordonna tranquillement Bill.

Il s'avança jusqu'au moment où sa poitrine frôla celle du grand policeman. Un silence s'installa pendant lequel les deux hommes s'affrontèrent, puis Bill reprit :

— Les sales insinuations contenues dans vos questions me déplaisent, De Jong. J'interdis à ma sœur de prononcer une parole de plus. C'est compris ?

— Là, là, ne nous emballons pas, jeune homme, répondit le chef de la police avec un sourire crispé. Je n'accuse personne ; je me contente d'établir les faits.

— Je m'incline devant votre zèle.

Bill se tourna vers sa sœur avant d'ajouter :

— Venez, Lu. Nous partons. Excusez-moi, Ellery, cet homme est impossible. A demain, si vous acceptez de rester auprès de nous.

— Je reste à Trenton, dit Ellery.

Bill aida Lucy à mettre son manteau, puis il la conduisit, comme un enfant, vers la porte.

— Attendez ! s'écria Andrea Gimball.

Bill s'arrêta. Lucy regarda la propriétaire de la cape d'hermine avec une curiosité effarouchée comme si elle la voyait pour la première fois.

Andrea s'était avancée. Elle prit entre les siennes une des belles mains fermes et dit, en évitant le regard de Bill :

— Je tiens à vous exprimer toute ma sympathie, Mrs Wilson.

Nous ne sommes pas des monstres, croyez-le. Pardonnez-nous, madame, si nous vous avons blessée. Vous êtes très vaillante et très malheureuse.

— Merci, merci ! murmura Lucy, aveuglée par les larmes.

Elle s'enfuit, poursuivie par l'exclamation indignée de Mrs Gimball :

— Andrea, comment osez-vous... ?

— Miss Gimball, commença Bill. (Leurs regards se croisèrent et le jeune homme acheva, au bout d'un silence :) ... Je n'oublierai pas votre geste.

La porte claqua sur ses talons. Blême et la main tremblante de rage, De Jong alluma un cigare ; Ellery murmura :

— *Ave atque vale*. Le fait de vous déplaire n'empêche pas Bill Angell d'être un garçon fort estimable, De Jong. Tous les représentants du sexe mâle montrent les dents quand ils sentent leurs femelles menacées, c'est dans l'ordre naturel. Je vous remercie, au nom de l'amitié, miss Gimball. Et maintenant, voulez-vous me permettre d'examiner vos mains ?

— Mes mains ?

De Jong étouffa un juron et il tourna ostensiblement le dos.

Ellery s'empara des mains d'Andrea.

— Tout homme possède un talon d'Achille, dit-on, soupira-t-il. S'il en est ainsi, et par un singulier paradoxe, le mien consiste en une faiblesse marquée pour les belles mains féminines. Les vôtres expriment la perfection, miss Gimball. En toute autre circonstance, ce serait un plaisir délectable... Vous êtes fiancée, si j'ai bien compris ?

— Oui.

Ellery sentit, sous ses doigts, la moiteur soudaine des paumes nacrées. Il poursuivit impitoyablement :

— Excusez mon indiscrétion, mais je suis curieux de savoir si les futures épouses de votre monde se sont affranchies de l'ancienne coutume qui consistait à porter l'emblème des premiers serments ?

Silence. Andrea était devenue si pâle qu'Ellery crut qu'elle allait s'évanouir. Sans insister il se tourna vers la mère de sa victime.

— A propos de mains, Mrs Gimball, commença-t-il, je n'ai remarqué aucune trace de nicotine sur celles de... de votre mari. Ses dents ne sont pas jaunies, il n'y a pas une parcelle de tabac dans la couture de ses poches et je ne vois aucun cendrier dans cette pièce. Puis-je en conclure que Mr Gimball ne fumait jamais ?

— Joseph ne fumait pas, si cela peut vous intéresser ! lança la dame au manteau de zibeline. De toutes les questions ineptes qu'il m'a fallu entendre ce soir... (Elle se leva, prit le bras de Finch, et s'adressant à De Jong qui s'était rapproché sur ces entrefaites :) Sommes-nous enfin autorisés à nous retirer ?

— Oui. Je vous attendrai demain matin à Trenton, dans mon bureau. Certaines formalités restent à remplir et je viens d'apprendre que Pollinger – notre procureur – désire vous voir.

— Nous reviendrons, dit Andrea à voix basse.

Frissonnante, elle regarda Ellery à la dérobée et détourna aussitôt les yeux.

— N'y a-t-il réellement aucun moyen d'étouffer une partie du scandale ? insista Finch. L'histoire de ce mariage antérieur, veux-tu dire... La situation est impossible pour mes amis.

De Jong se contenta de hausser les épaules. Son esprit était déjà ailleurs, tandis que les New-Yorkais s'attardaient devant la porte principale. Le menton pointu de Mrs Gimball conservait son allure batailleuse, mais ses maigres épaules s'étaient affaissées sous le poids d'un fardeau invisible ; Finch était abattu, Andrea pâle comme une morte. Leur départ s'effectua dans un complet silence.

— Parlez-moi d'un beau gâchis ! s'exclama De Jong, resté seul avec Ellery.

— Il y a gâchis et gâchis, répondit notre limier, prenant son chapeau. Celui-ci est passionnant.

— Vous regagnez New York, Mr Queen ?

— Non. Certains éléments de ce puzzle m'empêcheraient de dormir nuit et jour si j'abandonnais la partie maintenant.

— Oh ! fit De Jong. A demain, donc.

— Bonne nuit, dit aimablement Ellery.

Le chef de la police s'était détourné et il mettait dans un sac en papier la soucoupe posée sur la table, avec son contenu. Son large dos exprimait ses sentiments d'hostilité à l'égard d'un détective amateur.

Ellery regagna sa voiture en sifflotant et il reprit le chemin du Stacy-Trent Hôtel.

La montre d'Ellery marquait plus de 11 heures quand il fut introduit, le dimanche matin, dans le bureau de De Jong. Les doux bras de Morphée l'avaient trahi et il était assez penaud.

Le chef de la police s'entretenait avec un petit personnage osseux, aux traits pincés par le surmenage intellectuel et un mauvais estomac. Quant à Bill Angell, assis dans un coin, ses yeux enflammés et ses cheveux ébouriffés donnaient à penser qu'il ne s'était pas couché de la nuit.

— Hello, Queen, dit De Jong sans enthousiasme. Je vous présente Pollinger, procureur du comté de Mercer. D'où sortez-vous ?

— De mon lit, soupira notre dormeur après avoir serré la main de Pollinger. Quoi de neuf, De Jong ?

— Vous avez manqué les Gimball. Ils viennent de partir.

— Quels gens matinaux ! Bonjour, Bill.

— Bonjour, répondit l'autre sans quitter le procureur des yeux.

— Pendant que j'y pense, Mr Finch demande à vous voir demain, à son bureau, Mr Queen, dit Pollinger en allumant un cigare.

— Tiens ! fit Ellery avec un haussement d'épaules. Avez-vous reçu le rapport de l'autopsie, De Jong ?

— Le docteur m'a chargé de vous dire qu'il n'avait relevé aucune trace de brûlures.

— Des brûlures ? répéta Pollinger, perplexe. Pourquoi pensiez-vous à des brûlures possibles, Mr Queen ?

— Bah ! répondit Ellery. Tout peut se produire et je n'en suis plus à une aberration près. Rien d'autre à signaler, De Jong ?

— Rien d'intéressant. Le docteur mentionne simplement que le coup fut porté de la main droite et il énumère les constatations habituelles. Au total : zéro.

— Parlez-moi maintenant de l'enveloppe que Gimball-Wilson confia à Bill Angell, ici présent ?

Le procureur montra un des papiers éparpillés sur le bureau.

— Vous aviez deviné juste, dit-il. L'enveloppe contenait les huit polices rectifiées et désignant Lucy Wilson comme bénéficiaire. J'imagine que Gimball les avait confiées à Angell afin de mieux sauvegarder les droits de Mrs Wilson et je suis convaincu qu'il comptait révéler au même Angell le secret de son autre personnalité.

De Jong suggéra, avec un sourire :

— Le changement de bénéficiaire était peut-être une sorte de marchandage. Gimball-Wilson prévoyait la fureur du frère de sa femme et il comptait sur le million de dollars pour « arranger les choses », si l'on peut dire !

Bill ne souffla mot. Mais la main posée sur son genou tremblait et ses yeux quittèrent Pollinger pour se fixer sur De Jong.

— Je ne le crois pas, déclara Ellery. Un homme ne s'impose pas une existence de torture morale sans y être poussé par une raison sentimentale toute-puissante. Si Gimball avait considéré Lucy Angell comme un simple caprice, vous seriez sans doute dans le vrai, De Jong. Mais n'oubliez pas qu'il l'épousa voici dix ans et qu'il résista pendant huit années au moins à la tentation naturelle de régulariser sa situation impossible, soit par un divorce sans éclats, soit par une « disparition » pure et simple.

— Joe aimait Lucy, dit Bill d'une voix rauque.

— Assurément.

Ellery prit sa pipe et il se mit en devoir de la bourrer.

— Il l'aimait au point d'endurer des tourments infernaux pour la garder. Loin d'être un libertin endurci, cet homme pécha par faiblesse, et non sans quelques excuses, si l'on compare Jessica Gimball à Lucy Wilson. Vous ne connaissez pas celle-ci, Pollinger, mais De Jong l'a

vue et j'imagine que son pouls d'ophidien a dû battre plus vite. Lucy fut créée et mise au monde pour attirer les hommes, tandis que Jessica... Non, soyons charitables pour les rides d'une femme sur le déclin.

— Tout cela est peut-être vrai, Queen, dit Pollinger. Mais alors, pourquoi diable Gimball commit-il le grave délit de bigamie en contractant un second mariage avec cette femme du monde ?

— Les Borden sont multimillionnaires et, si mes souvenirs sont précis, les Gimball ont subi de sérieux revers de fortune. De plus, le vieux Jasper Borden n'a pas de fils. Un garçon faible et ambitieux tout ensemble, dominé par une mère que les bonnes langues surnommèrent « Le Führer des Démocraties », pouvait céder à la tentation. Feu Mrs Gimball devait porter une grosse part de responsabilité dans cette histoire de bigamie ; elle ignorait certainement le premier mariage de son fils et elle le poussa dans les bras d'une riche héritière.

— Sans doute, répondit le procureur. D'après la conversation que j'ai eue avec Mrs Gimball ce matin, il ressort que l'union new-yorkaise fut un mariage de raison, du côté de Gimball, tout au moins.

Bill Angell se souleva sur sa chaise et déclara :

— Je ne vois pas en quoi ces histoires me concernent. Puis-je me retirer ?

— Dans un instant, répondit De Jong. J'allais précisément vous parler de « Wilson ». Avait-il rédigé un testament ?

— Non, sans quoi il se serait certainement adressé à moi.

— Tout ce qu'il a laissé en tant que Wilson était au nom de votre sœur ?

— La maison et les deux voitures, oui.

— Plus le million ! remarqua De Jong. Plus le million ! Belle dot, ma foi, pour une jeune et jolie veuve !

— Un de ces jours, je vous ferai ravalier votre sourire d'hyène. De Jong ! annonça tranquillement Bill.

— Espèce de...

Pollinger se hâta d'intervenir.

— Messieurs ! Je vous en prie ! Vous avez sur vous l'acte de mariage de votre sœur, Mr Angell ?

Sans quitter le chef de la police des yeux, Bill lança le document sur le bureau.

— Hum ! fit Pollinger. Nous avons déjà consulté les registres de Philadelphie et ils confirment vos dires. Gimball épousa bien Lucy Angell deux ans avant de contracter un second mariage avec Jessica Borden. Quel borbier !

Bill arracha l'acte des mains du procureur.

— Vous l'avez dit ! gronda-t-il. Et toute cette sale boue retombe sur ma sœur !

— Personne ne...

— Pour en finir nous réclamons le corps. Le défunt était le mari de ma sœur, la loi nous confère le droit de l'inhumer et nous ferons valoir nos raisons !

— Hum ! fit Pollinger, gêné. Convient-il d'envenimer encore la situation, Angell ? Ces New-Yorkais sont haut placés et le défunt n'était autre que Joseph Kent Gimball, vous savez ? En réalité, ils ont des droits indiscutables...

— Et qui songe à ceux de ma sœur ? Pensez-vous pouvoir effacer d'un trait de plume dix années de la vie d'une femme ? Au diable la situation sociale et la fortune ! On verra si je me laisserai intimider par les Gimball et leur clique !

Bill sortit sur cet éclat. Les trois autres l'entendirent dégringoler le vieil escalier, puis Ellery lança négligemment :

— Je vous avais dit que Bill Angell n'était pas le premier venu. Et gardez-vous de sous-estimer ses qualités d'avocat, messieurs.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda le procureur.

Ellery prit son chapeau avant de répondre :

— Pour citer Cicéron : « La sagesse est la connaissance des choses à éviter aussi bien que de celles à rechercher. » Méfiez-vous des idées de mars. Au revoir !

Le lundi matin, Ellery se présenta dès 9h30 au siège de la *National Life Insurance Company*, Madison Avenue, New York. Il avait passé un dimanche cloîtré, à ruminer l'affaire entre les repas servis par Djuna et assaisonnés de commentaires peu encourageants, émis par son père, l'inspecteur Queen. Bref, malgré l'allure pimpante de sa tenue – costume vert olive et panama –, Mr Ellery Queen n'était pas de joyeuse humeur, loin de là !

Une jeune femme décidée, au sourire éblouissant, l'accueillit dans l'antichambre du bureau vice-présidentiel. Elle lut sa carte, fit une moue étonnée et dit :

— Mr Finch n'est pas encore arrivé, Mr Queen. Votre rendez-vous n'était-il pas pour 10 heures ?

— Première nouvelle, mais j'attendrai. Et puisque vous êtes apparemment mieux renseignée que moi, pouvez-vous me dire à quel sujet votre sous-directeur désire me voir ?

— « Non », aurais-je répondu à tout autre qu'à vous, déclara la charmante secrétaire, avec un nouveau sourire. Mais on doit la vérité à un détective, paraît-il. Bref, Mr Finch m'a mise au courant hier après-midi, par téléphone. Il s'agit de cette horrible affaire de Trenton et, sauf erreur de ma part, Mrs Gimball est également attendue ce matin. Suivez-moi, je vous prie.

Ellery fut introduit dans un bureau bleu et ivoire, fastueux comme un décor de cinéma.

— J'ai l'impression d'évoluer dans des cercles dorés ces temps-ci, murmura-t-il. Je parle naturellement au sens figuré... Miss Zachary, n'est-ce pas ?

— Vous savez tout, Mr Queen ! Asseyez-vous, je vous en prie.

L'aimable secrétaire vola vers le bureau monumental et revint vers Ellery, une boîte ouverte à la main.

— Une cigarette ?

— Merci, dit Ellery, enfoncé dans un fauteuil de cuir bleu. Je fumerai plus volontiers ma pipe.

— Voulez-vous essayer le tabac de Mr Finch ?

Aucun fumeur ne repousse une telle invitation. La jeune femme apporta donc un grand pot à tabac et Ellery bourra sa pipe.

— Hum ! fit-il. Pas mauvais... Non, excellent. Quelle marque est-ce ?

— Vous m'en demandez trop ! C'est un mélange exotique, la spécialité du célèbre Pierre, de Fifth Avenue. Puisque vous l'appréciez, voulez-vous que je vous en fasse envoyer une petite provision ?

— Je n'ose réellement pas...

— Mr Finch trouvera cela tout naturel. Je l'ai déjà fait et... Oh, bonjour, Mr Finch.

L'aimable secrétaire sourit une fois de plus, puis elle s'éclipsa.

— Alerte et matinal, Queen ? lança le nouvel arrivant en serrant la main d'Ellery. Enchanté de vous voir ! Cette affaire prend des proportions de plus en plus déplaisantes. Vous avez lu les journaux ?

— Il fallait s'y attendre, répondit Ellery avec une grimace.

Finch se débarrassa de sa canne et de son chapeau. Puis il s'assit, jeta un coup d'œil sur son courrier, alluma une cigarette et déclara :

— Je n'irai pas par trente-six chemins avec vous, Queen. Hier matin, j'ai conféré avec Hathaway, ainsi qu'avec un certain nombre d'administrateurs, et nous avons conclu que l'intérêt de la compagnie exigeait une action immédiate. La situation paraît louche, extrêmement louche même. Sans formuler d'accusation personnelle, nous... Excusez-moi, ce doit être Jessica.

Miss Zachary introduisit quatre personnes : Mrs Gimball, Andrea et deux hommes.

Trente-six heures avaient suffi pour faire de Jessica une vieille femme aux yeux éteints, lourdement appuyée sur le bras de sa fille. Le coup porté à son orgueil étroit, imbu de préjugés, l'avait anéantie au point que Finch dut la soutenir pour la conduire jusqu'à un fauteuil. Les présentations vinrent ensuite :

— Mr Queen. Le sénateur Frueh, conseiller juridique des Borden.

Ellery serra la main molle d'un petit personnage bedonnant dont les seuls traits caractéristiques étaient des yeux vifs et une barbe rousse tombant sur sa poitrine. Ex-membre du Congrès fédéral, Frueh

avait une clientèle triée sur le volet et une légitime fierté pour sa barbe qu'il ne cessait de caresser. Ellery le connaissait de nom.

— Mr Burke Jones, le fiancé de miss Gimball. Mr Queen, continua Finch. Je ne m'attendais pas à vous voir ici ce matin, Burke.

— J'ai tenu à accompagner Andrea. Queen, en chair et en os ! Voici des années que je lis vos livres, sans vous connaître !

Le fiancé d'Andrea Gimball était un grand garçon à l'allure sportive, aux yeux aussi inexpressifs que ceux d'un veau. Son bras droit étant en écharpe, il tendit la main gauche à Ellery en lui accordant le genre d'intérêt que l'on réserve habituellement aux phénomènes de foire.

— J'espère que la désillusion éprouvée à ma vue ne me vaudra pas la perte d'un aussi bon lecteur ! remarqua Ellery en riant. Enchanté, Mr Jones, et croyez que je connais vos propres exploits. Vous n'avez pas eu de chance à Meadow-brook voici quinze jours. Tous les journaux ont parlé de votre accident et tous les amateurs de polo l'ont déploré.

— Encore heureux que je me sois cassé un bras et non une jambe, répondit Jones avec une grimace. Ce sale poney devait avoir une goutte de mauvais sang dans les veines. Or, tout est une question de race, chez les poneys de polo comme chez les humains.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit nerveusement Finch. Miss Zachary, veuillez à ce que nous ne soyons pas dérangés. Je mettais Mr Queen au courant de notre décision, continua-t-il quand tout le monde fut assis.

— Je me demande encore ce qui me vaut l'honneur... commença Ellery. Mon sang n'est pas de mauvaise qualité, Mr Jones, mais il est d'une catégorie courante et j'ai l'impression d'être un peu en dehors de ma sphère, ce matin.

Andrea Gimball changea de position. Pour l'œil exercé d'Ellery, son adroit maquillage ne masquait pas une mine extraordinairement soucieuse, et elle n'avait pas regardé une seule fois son fiancé, depuis leur entrée dans le bureau. A noter également l'air renfrogné de Jones. Assis côte à côte, ils ressemblaient moins à des amoureux qu'à des enfants fâchés l'un contre l'autre.

Le sénateur Frueh déclara d'un ton rogue :

— Avant de commencer, je tiens à avertir Queen que je ne suis pas partisan de tout ceci.

— De quoi ? demanda Ellery, souriant.

— De cette confusion volontaire de mobiles et d'intérêts différents. Le point de vue de Finch et de sa compagnie est parfaitement respectable, mais il ne nous concerne pas. Comme je vous l'ai dit hier soir, Finch, je n'ai donné mon accord que sur l'insistance de Jessica, jointe à la vôtre. Si Jessica suivait mon conseil

— et celui d'Andrea —, elle resterait complètement en dehors de cette boue. Mais elle ne m'écouterait pas.

— Non, dit l'intéressée d'une voix étouffée. Non. Cette femme m'a tout volé : ma situation mondaine, l'amour de Joe... Je lutterai. Je me suis toujours laissé faire. Mon père, Joe, Andrea elle-même m'ont dominée. Cette fois, je me défendrai.

« Hum ! songea Ellery. Ce portrait que Mrs Gimball trace d'elle-même est-il ressemblant ? » Puis à voix haute, il ajouta :

— Que pouvez-vous faire, madame ? Pratiquement rien, ce me semble. Les droits de Lucy — de Mrs Wilson, veux-je dire — sont formellement établis. Elle était la femme légitime du défunt et le fait qu'il l'eût épousée sous un faux nom ne change rien à la situation.

— C'est ce que je n'ai cessé de répéter à maman, murmura Andrea. Toute action de sa part ne fera qu'augmenter le scandale. Maman, je vous en prie...

Jessica Gimball pinça les lèvres. Son ton presque inspiré imposa silence à tous.

— Cette femme a assassiné Joe, dit-elle.

— Oh ! fit Ellery. Je comprends ! Et sur quoi repose cette accusation, Mrs Gimball ?

— Je le sais. Je le sens.

— Nos cours de justice demandent des preuves plutôt que des intuitions, riposta Ellery d'un ton sec.

— Mrs Gimball est bouleversée, Queen, dit Grosvenor Finch avec un froncement de sourcils. Sa raison ne vaut naturellement rien ; mais je parle maintenant au nom de ma compagnie, laquelle ne nourrit aucun grief personnel contre Mrs Wilson. Nous voulons préciser les faits, un point, c'est tout.

— Et puisque je poursuis un but identique, vous sollicitez mon modeste concours, si je comprends bien ?

— Permettez-moi d'abord de définir la situation de Hathaway, trop souffrant pour être des nôtres aujourd'hui, et dont je suis le porte-parole autorisé. Mrs Wilson devint la bénéficiaire d'un de nos assurés quelques jours avant la mort violente de celui-ci : tel est le fait. « Gimball désigna lui-même la nouvelle bénéficiaire », objectera-t-on non sans raison. C'est entendu, mais rien ne prouve que sa main ne fut pas forcée par ladite bénéficiaire.

— Et rien ne prouve que Mrs Wilson usa d'une influence quelconque sur son mari.

— C'est exact. Néanmoins, la question reste posée, en ce qui nous concerne, et la prime s'élève à un million de dollars payables à Mrs Wilson, soit à la femme que l'assuré avait épousée sous un faux nom. Pour rester sur un terrain purement objectif, présentons le cas de cette façon : l'épouse à la fois légitime et clandestine découvre la perfidie de

l'homme qu'elle a sincèrement aimé jusque-là. Son amour se change en haine. Il s'agit là d'une réaction parfaitement naturelle, n'est-ce pas ? De plus, la mort de celui qui a trahi sa confiance doit lui rapporter un million de dollars. Même en excluant la possibilité de manœuvres dictées par la haine, en vue de se faire désigner comme nouvelle bénéficiaire, Mrs Wilson avait donc un double mobile de meurtre.

Le sénateur Frueh caressa nerveusement sa barbe. Ellery déclara sur un ton d'excuse :

— Je pourrais édifier une théorie presque aussi accablante, à l'égard de Mrs Gimball. Celle-ci découvre le mariage antérieur de son « mari » ; elle apprend du même coup qu'elle n'a jamais été son épouse légitime et qu'il lui a fait l'ultime avanie de désigner l'autre femme comme sa bénéficiaire. Voilà.

Finch ramena la question sur un terrain moins épineux.

— Mrs Wilson est la bénéficiaire et le million de dollars lui revient, dit-il. Dans ces conditions, la *National Life Insurance* manquerait à ses devoirs envers ses assurés si elle n'ouvrait pas une enquête personnelle avant de procéder au paiement de la prime.

— Pourquoi s'adresser à moi ? demanda Ellery. Vous avez certainement votre propre équipe d'enquêteurs qualifiés ?

— Assurément. Mais il faut tenir compte de l'élément psychologique, Mr Queen. Un agent libre, employé pour les besoins de la cause, offrirait plus de garanties sous tous les rapports, y compris celui de la discrétion. De plus, vous étiez sur place dès le début de cette déplorable affaire.

Sous le feu de tous les regards, Ellery tambourina un petit air sur le bras de son fauteuil.

— Quelle situation délicate que la mienne ! remarqua-t-il enfin. La femme que vous voulez clouer au pilori est la sœur d'un vieux camarade. En réalité, ma place serait dans l'autre camp. Pour moi, le seul attrait de votre requête est votre désir d'obtenir la vérité des faits, sans idée préconçue. En cas d'accord, vous pourriez compter sur ma discrétion, Finch. Non sur mon silence.

— Comment cela ? demanda le sénateur Frueh.

— Si je découvrais la vérité, elle servirait à qui de droit. Vous comprenez ?

Finch feuilleta les papiers posés à portée de sa main. Il en prit un, dévissa le capuchon de son stylo et dit, tout en écrivant :

— La seule chose que nous demandons est une preuve raisonnable de l'innocence ou de la culpabilité de Lucy Wilson.

Il sécha l'encre fraîche, puis il se leva, fit le tour de son bureau et demanda :

— Cette avance vous convient-elle, Mr Queen ?

Les yeux d'Ellery papillotèrent. Finch lui tendait un chèque de cinq mille dollars, signé à l'encre verte.

— Elle est princière, murmura notre limier. Mais remettons la question des honoraires à plus tard, si vous le voulez bien. Pour tout dire, ma décision n'est pas encore prise.

— A votre aise, dit Finch, rembruni.

— Permettez-moi maintenant de poser une question ou deux, reprit Ellery. Mrs Gimball, connaissez-vous la situation financière de votre... de Gimball ?

Mrs Gimball fit un geste d'ignorance. Andrea déclara avec amertume :

— Joe ne possédait rien en propre. C'était un mauvais homme d'affaires, un médiocre sur toute la ligne.

— Si c'est son testament qui vous intéresse, je puis vous dire qu'il est entièrement en faveur de Jessica Borden Gimball, grommela l'avocat. Mais puisque le défunt ne laisse que des dettes en plus de son assurance, ces dispositions posthumes ne manquent pas d'ironie.

Un signe d'assentiment précéda une autre question d'Ellery, adressée à Frueh :

— Vous n'aviez pas été avisé du changement de bénéficiaire, sénateur ?

— Non, certes. L'imbécile !

— Et vous, Mr Jones ?

— Moi ? Comment l'aurais-je su ? Nous n'étions pas intimes.

— Ah ! Votre futur beau-père ne vous appréciait pas ? Ou s'agissait-il simplement d'un manque d'atomes crochus ?

— De grâce ! soupira Andrea. A quoi bon ces questions, Mr Queen ? Joe n'était pas appelé à prononcer un jugement sur mon fiancé, de toute façon.

— Parfaitement. Comprenons-nous bien, Mr Finch, continua Ellery en se levant, si j'accepte votre proposition, je n'en conserverai pas moins une entière indépendance morale.

— C'est ainsi que je l'entendais.

— Vous aurez ma réponse dans un jour ou deux, quand je serai mieux renseigné, dit Ellery en prenant sa canne. Au revoir.

La nuit tombait déjà, le lundi soir, quand Ellery sonna à la porte des Borden-Gimball, au onzième étage d'un somptueux immeuble de Park Avenue. Un maître d'hôtel à face de poisson l'introduisit dans un premier salon et lui laissa le temps d'admirer tableaux et meubles anciens. Quel intérieur, à en juger par ce salon ! Et qui avait payé toutes ces splendeurs, sinon le vieux Jasper Borden qui partageait l'appartement avec les Gimball ?

Le domestique, après avoir annoncé Ellery, vint le chercher et le

conduisit silencieusement dans une pièce isolée, semblait-il, du monde extérieur par des tentures de velours. Au centre, un fauteuil roulant servait de trône à un grand vieillard, imposant comme un roi à l'agonie dans sa robe de chambre d'épais brocart. Une infirmière au regard menaçant montait la garde derrière lui. Pourquoi était-elle là et que faisait dans un fauteuil roulant un octogénaire en apparence si bien conservé ? Ellery avait eu le temps de remarquer la lourde chevalière qui ornait sa main droite quand il trouva la réponse : une complète hémiplégie avait paralysé tous les muscles du côté gauche, y compris ceux de l'œil. Jasper Borden réunissait deux corps en un seul : l'un vivant, l'autre mort.

— Bonjour, Mr Queen, dit-il du coin mobile de sa bouche. Excusez-moi de ne pas me lever et recevez mes remerciements pour votre aimable appel téléphonique de samedi soir. A quoi dois-je le plaisir de votre visite ?

L'air semblait exhaler un parfum de mort, le vieillard avait déjà un pied dans la tombe. Cependant la fermeté du menton et le profil autoritaire démentaient la voix rauque, les paupières caverneuses. Tel qu'il était, avec un œil immobile et l'autre jamais au repos, le vieux Jasper Borden représentait encore une force.

— Merci d'avoir bien voulu me recevoir, monsieur, dit vivement Ellery. Je ne vous importunerai pas avec de vains témoignages de sympathie et j'irai droit au but. Vous savez pourquoi je m'occupe du décès de votre gendre ?

— J'ai entendu parler de vous, Mr Queen.

— Mrs Gimball...

— Ma fille m'a tout raconté.

— La vérité est une force singulière, reprit Ellery après un silence. On ne peut la nier, mais l'on peut en hâter la révélation. Puisque vous connaissez ma réputation, il est inutile d'insister sur le complet désintéressement qui est ma ligne de conduite absolue dans des cas semblables. Ceci dit, acceptez-vous de répondre à mes questions ?

La prunelle encore vaillante s'immobilisa subitement.

— Vous comprenez la signification de tout ceci pour moi, pour mon nom, pour ma famille ? demanda la voix caverneuse.

— Oui, monsieur.

Un nouveau silence fut rompu par cette question du vieillard :

— En quoi puis-je vous aider ?

— Avant tout, je voudrais savoir quand vous avez appris que votre gendre menait une vie double.

— Samedi soir.

— Vous n'aviez jamais entendu parler de Joseph Wilson avant ce jour ?

— Jamais.

— J'ai cru comprendre que vous aviez poussé votre gendre à contracter cette assurance d'un million de dollars ?

— C'est exact.

— Aviez-vous une raison particulière pour agir ainsi, Mr Borden ? continua Ellery après avoir poli les verres de son pince-nez.

Un léger sourire releva les lèvres bleutées, du côté droit.

— Ma raison était d'ordre purement moral, car ma fille n'avait nul besoin du soutien financier de son mari, Mr Queen. Mais il est bon de faire revivre les vertus d'autrefois, à une époque d'impiété et de dévergondage, poursuivit le vieillard d'une voix durcie. Je suis un homme de l'ancien temps qui croit encore à Dieu et au foyer.

— Permettez-moi de vous en féliciter, monsieur, s'empressa de dire Ellery. A propos, vous ignoriez que votre gendre...

— Qui n'était pas mon gendre.

— Que Gimball...

— C'était un chien, une vivante offense à toute propriété morale !

— Je comprends vos sentiments, croyez-le. J'allais vous demander si vous étiez au courant du changement qu'il avait apporté à sa police d'assurance.

— Si je l'avais su, tout enchaîné que je sois à ce fauteuil, je l'aurais étranglé, le misérable !

— Serait-il indiscret de vous demander dans quelles circonstances Gimball courtisa et épousa votre fille ?

L'œil resté vivant lança un éclair, puis la paupière retomba et Jasper Borden soupira :

— Nous vivons des jours étranges, Mr Queen. Joseph Gimball m'a déplu dès le début ; je l'ai toujours considéré comme un homme faible et irresponsable, trop séduisant pour son propre bien. Mais ma fille s'en éprit follement et je ne pouvais lui refuser cette chance de bonheur. La première union de Jessica avait été malheureuse : mariée jeune à un garçon parfait sous tous les rapports, elle avait eu la douleur de le voir emporté par une pneumonie. Elle avait atteint la quarantaine quand Joseph Gimball se présenta, bien des années après. Et vous connaissez les femmes !

— Quelle était la situation financière de Gimball, à l'époque ?

— Il était pauvre comme Job, avec une diablesse de mère qui le menait par le bout du nez. Je suis certain que Gimball fut poussé à la bigamie, tant par l'ambition maternelle que par l'attrait de la fortune de Jessica. Il faut vous dire que ma fille avait hérité tour à tour de son premier mari et de sa mère, ma chère femme. Mais il n'était pas question de lui laisser contracter ce piètre mariage sans l'aider financièrement. Je pris donc Gimball dans mes affaires. Je lui donnai toutes les chances, avec l'espoir d'en tirer quelque chose. Dire que ce misérable aurait pu être mon fils ! Mon fils !

La voix du vieillard s'était brusquement assourdie. L'infirmière désigna la porte d'un geste impérieux ; mais Ellery ne se laissa pas intimider pour autant :

— Gimball dirigeait vos affaires, monsieur ? demanda-t-il.

— Celles qui risquaient le moins d'être compromises par son incapacité. Je l'avais imposé à plusieurs conseils d'administration que je préside et l'imbécile perdit tout ce que je lui avais donné durant la crise de 1929-1930. Au plus fort du krach, il devait être dans sa cabane, avec cette femme !

— Et vous, Mr Borden ? Comment avez-vous supporté la crise ?

— A ce moment-là, Jasper Borden était encore de taille à se défendre contre les requins, Mr Queen. Maintenant, je ne suis plus qu'un cadavre vivant. On me défend de fumer un cigare, on m'alimente à la cuiller comme un bébé, on...

Foudroyé par le regard de l'infirmière, Ellery s'empressa de poser une dernière question :

— Avez-vous toujours été un adversaire résolu du divorce, monsieur ?

Ellery craignit un instant de voir le vieillard terrassé par une seconde attaque.

— Le divorce est une invention diabolique pour perdre les hommes ! cria-t-il, tandis que son bon œil roulait d'une façon effrayante dans son orbite. Aucun de mes enfants... (Puis, après un silence, il ajouta d'une voix adoucie :) Mes convictions religieuses condamnent le divorce, Mr Queen.

— Merci, monsieur, dit Ellery, reculant vers la porte. Vous avez été très aimable de me recevoir. Oui, madame, je m'en vais.

— Ah ! Mr Queen... fit une voix morne derrière lui.

C'était Jessica Gimball, en grand deuil. Finch l'accompagnait.

L'atmosphère de la pièce s'était encore alourdie. Ellery s'effaça devant les nouveaux arrivants. Jessica semblait avoir oublié sa présence et Finch la suivit en soupirant.

Avant d'avoir eu le temps de refermer la porte sur lui, Ellery entendit l'ordre de Jasper Borden :

— Jessica ! Quittez cet air de mater dolorosa ! M'entendez-vous ?

Et la réponse, proférée d'une voix soumise :

— Oui, père.

Comme il s'éloignait, notre limier songea que le vieux Jasper Borden, tout moribond qu'il fût, tenait encore d'une main ferme le sceptre de l'autorité absolue.

Le maître d'hôtel parut ennuyé – dans la mesure où sa face de poisson pouvait exprimer un sentiment quelconque – quand Ellery le pria poliment de l'annoncer à miss Andrea Gimball au lieu de quitter

séance tenante le domaine sacré. Bien mieux, lorsqu'il ramena la jeune fille, notre homme se posta derrière elle comme si le soin de la protéger contre les indésirables entraînait dans ses attributions.

Ellery embrassa d'un même regard Andrea moulée dans une robe noire au décolleté audacieux, et son compagnon : Burke Jones, en smoking, son bras cassé maintenu par une écharpe de soie noire.

— Toujours à l'affût, Queen ? demanda le jeune Jones. Par saint Georges, je vous envie de mener une vie aussi passionnante ! La chance vous favorise-t-elle une fois de plus ?

— Je ne m'en suis pas encore aperçu, répondit Ellery avec un sourire. Bonsoir, miss Gimball.

— Bonsoir. Vous... vous désiriez me parler ?

Dans sa robe du soir, Andrea Gimball méritait certes l'admiration masculine ; mais Ellery ne vit que son visage décomposé, et ses yeux agrandis par la peur. Il dit d'un ton dégagé :

— En arrivant, j'ai remarqué devant l'immeuble une voiture couleur crème, une seize cylindres Cadillac qui...

— Oh ! fit Jones. Ce doit être ma bagnole.

— Burke !

Ce fut un cri involontaire. Andrea se mordit aussitôt la lèvre et s'appuya contre le dossier d'une chaise.

— Qu'avez-vous, Andrea ? demanda Jones, les sourcils froncés.

— Votre voiture, Jones ? murmura Ellery. C'est étrange... Le soir du crime, Bill Angell a vu un cabriolet Cadillac seize cylindres quitter la mystérieuse cabane dans laquelle Joseph Gimball venait d'être assassiné. Oui, c'est très étrange...

La peau bronzée du jeune sportif prit un ton grisâtre. Ses yeux toujours aussi inexpressifs se posèrent sur Andrea et ils se détournèrent aussitôt.

— Ma voiture ? commença-t-il. Voyons, Queen, c'est impossible ! Samedi soir, j'assistais au bal de charité du Waldorf avec les Gimball et leurs amis ; mon cabriolet est resté toute la soirée dans l'avenue, là où je l'avais garé.

— Vous confirmez le fait, miss Gimball ? Demanda Ellery. La voiture de Mr Jones est bien restée là où il l'avait laissée ?

— Oui.

Jones s'efforçait de ne pas regarder Andrea. Ses larges épaules s'étaient légèrement affaissées, comme s'il pressentait une sérieuse difficulté et hésitait sur l'attitude à adopter.

— Bien, dit gravement Ellery. Vous m'y aurez obligé, miss Gimball... Puis-je voir votre bague de fiançailles ?

Jones se raidit. Dévisageant sa fiancée avec une expression horrifiée, il demanda :

— Pourquoi diable...

— Miss Gimball vous expliquera, Jones.

Un bruit de voix se rapprochait, venant de l'étage supérieur. Jones s'avança vers la jeune fille qui avait fermé les yeux.

— Pourquoi ne lui montrez-vous pas votre bague ? demanda-t-il.

— Burke...

— Où est-elle ? Qu'en avez-vous fait ? Répondez !

Une porte claqua en haut. Mrs Gimball et Grosvenor Finch apparurent sur le petit balcon relié au hall par un escalier intérieur.

— Andrea ! s'écria sa mère. Qu'y a-t-il ?

Pas de réponse. Andrea sanglotait, le visage enfoui dans ses mains, et chacun pouvait constater que son annulaire gauche était nu. Mrs Gimball descendit vivement l'escalier.

— Assez de pleurnicheries ! ordonna-t-elle d'une voix dure. J'exige une explication, Mr Queen !

— J'ai simplement prié votre fille de me montrer sa bague de fiançailles, Mrs Gimball.

— Andrea ! gronda Jones. Si vous m'avez entraîné dans une sale histoire...

— Andrea, que signifie...

Mrs Gimball n'acheva pas. Elle était blême et vieillie de vingt ans. Finch, visiblement malheureux, descendit à son tour.

— Oh ! fit Andrea, secouée par les sanglots. Tout le monde est ligué contre moi ! Vous ne voyez donc pas que je... que je...

— N'insistez pas pour arracher une réponse à ma fille, Mr Queen, articula Jessica. Sans comprendre vos raisons, je constate que vous continuez à protéger la sœur de cet avocassier de Philadelphie. Cela me suffit. Vous travaillez contre nous, et pour la meurtrière !

Finch intervint au moment où Ellery gagnait la porte en soupirant.

— Tout ceci est enfantin, déclara-t-il. Mieux vaudrait examiner la situation et...

— La parole est aux femmes, l'action aux hommes, soupira Mr Queen. Je préfère retourner à ma nature masculine.

— Je ne...

— Bref, il m'est impossible de travailler sous l'égide de la *National Life Insurance Company*. Chacun pour soi, vous comprenez ?

— Si les honoraires...

— Au diable les honoraires !

— Ellery ! dit une voix étouffée.

Ellery se retourna. Le nez au vent, l'air furieux, le maître d'hôtel s'effaçait enfin devant un nouvel intrus : Bill Angell, la mine grave et décidée.

— Vous voici enfin, Bill, dit son ami. Je savais que vous viendriez.

— Excusez-moi, El, je m'expliquerai plus tard. Pour l'instant, je

voudrais parler à miss Gimball, en particulier.

Bill s'était tourné vers Andrea, debout, une main pressée sur sa gorge.

— Oh ! Vous n'auriez pas dû venir, murmura-t-elle.

— Andrea... commença sa mère.

Jones l'interrompit d'une voix tranchante :

— J'ai eu mon compte de mystères et de cachotteries ! Assez de tergiversations, Andrea. Choisissez entre une explication immédiate et une rupture définitive entre nous ! Qui est cet individu ? Où est votre bague ? Qu'avez-vous fait de ma voiture samedi soir ? Si vous êtes mêlée à ce meurtre...

Les yeux de la jeune fille lancèrent un bref éclair. Puis ses paupières s'abaissèrent de nouveau et ses joues rosirent.

— Votre voiture. Jones ? interrogea Bill, abasourdi.

— Vous êtes jeune et innocent, mon cher, murmura Ellery. J'aurais pu vous dire dès hier soir qu'Andrea Gimball ne possède pas de cabriolet Cadillac. C'était si simple ! Une enquête judicieuse, menée au bon endroit, voilà tout. Et maintenant, si vous m'en croyez, la porte sera fermée, et nous nous installerons pour parler de cette affaire en personnes raisonnables.

— Retirez-vous et fermez la porte, lança Finch au maître d'hôtel à face de poisson.

L'autre obéit, avec un regret évident.

Jessica Gimball s'assit, les lèvres pincées par une colère qu'elle ne savait pas au juste comment exprimer. Jones tenait toujours sa fiancée sous le feu de son regard, mais Andrea avait repris des couleurs et gardait les yeux obstinément baissés. Le plus malheureux de tous était sans doute Bill Angell qui frottait ses semelles sur le tapis, comme sur un vulgaire paillason.

— A quel sujet désiriez-vous parler à miss Gimball en particulier, Bill ? demanda tranquillement Ellery.

— La question intéresse miss Gimball, déclara le jeune avocat. Personnellement, je n'ai rien à dire.

Andrea lui lança un regard timide et contrit.

— Bien, soupira Ellery après un lourd silence. J'aurais préféré le rôle d'auditeur, mais je vois qu'il me faudra parler, bon gré mal gré. Sachez d'abord que vous avez agi comme deux enfants, miss Gimball et vous, Bill.

Angell rougit et son ami continua impitoyablement :

— Voici ce qui s'est passé, samedi soir : tandis que j'examinais le tapis de la cabane, votre œil fut attiré par un objet scintillant. Vous avez mis d'abord le pied dessus, puis, croyant que personne ne regardait de votre côté, vous avez glissé votre trouvaille dans une poche, alors que vous faisiez semblant de renouer le lacet de votre

soulier. C'était un gros diamant de six carats au moins.

Andrea étouffa un petit cri. Les joues de Jones avaient repris une couleur terreuse. Bill bredouilla :

— Je croyais...

— Mon métier consiste à tout observer et mes principes m'interdisent de donner à l'amitié le pas sur la vérité, dit doucement Ellery. Tout en ignorant à qui appartenait ce diamant, vous préféreriez le soustraire aux recherches de De Jong, par crainte de le voir compromettre Lucy de quelque mystérieuse façon. Puis miss Gimball arriva sur les lieux, portant au doigt une bague dont la pierre manquait. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence. Comme nous avons, vous et moi, vu d'une part le diamant tombé à terre, et d'autre part la monture dégarnie, nous arrivâmes en même temps à l'inévitable conclusion que miss Gimball était déjà venue dans la cabane.

— Je suis un imbécile, avoua Bill avec un petit rire sans joie. Acceptez mes plus humbles excuses, Grand Homme.

Il marqua son impuissance par un léger haussement d'épaules adressé à Andrea et celle-ci le remercia par un courageux petit sourire. La bouche de Jones se durcit à la vue de ce sourire.

— Vous avez attiré miss Gimball dans l'ombre, poursuivit Ellery comme s'il ne s'était rien passé. Pour moi, je profitai lâchement d'une embrasure propice pour trahir l'amitié au profit de la vérité. Dois-je continuer ?

Andrea leva vers lui des yeux parfaitement calmes.

— C'est inutile, Mr Queen, dit-elle d'une voix assurée. L'enfantillage de tout cela m'apparaît enfin. Je... je n'ai pas l'habitude de dissimuler et de mentir. Merci, Bill Angell. Vous avez été très chic.

Angell rougit de nouveau, tandis que Burke Jones s'écriait :

— Je ne veux pas être compromis dans cette sale histoire, Andrea ! Veuillez expliquer les conditions dans lesquelles vous avez emprunte ma voiture à mon insu samedi.

— Vous serez blanchi, rassurez-vous, assura sa fiancée avec mépris. Voici, Mr Queen. Samedi après-midi, je reçus un télégramme de... de Joe.

— Andrea ! fit Mrs Gimball d'une voix faible.

— N'est-il pas maladroit de...

Andrea Gimball avait fermé les yeux, mais elle interrompit l'avertissement de Finch par ces mots :

— Je n'ai rien à cacher, Ducky. Ce n'est pas moi qui l'ai tué, si c'est cela que vous pensez tous. Par ce télégramme, Joe me priait de venir le retrouver dans la cabane, pour une question urgente. Il me donnait les indications nécessaires et fixait le rendez-vous à 21 heures.

— Il nous avait donc envoyé la même convocation télégraphique, murmura Bill.

— Je pris la voiture de Burke – nous étions sortis dans le courant de l'après-midi et je savais qu'il ne pouvait s'en servir.

— Pourquoi n'ajoutez-vous pas que vous aviez fait office de chauffeur ? grommela Jones. Je suis incapable de conduire, avec cette maudite aile cassée !

— Mr Queen l'entendait sûrement ainsi, Burke. L'important est que j'avais emprunté votre voiture à votre insu, sans – naturellement – vous dire où j'allais. Donc, Mr Queen, j'arrivai en avance à l'endroit indiqué et ne trouvai personne. Je fis un tour du côté de Camden et à mon retour...

— A quelle heure êtes-vous arrivée pour la première fois ? demanda Ellery.

— Vers 20 heures. Quand...

— Et la seconde fois ?

Andrea Gimball hésita.

— Je ne m'en souviens plus au juste. La nuit tombait. J'entrai. La pièce était éclairée et...

— Excusez-moi de vous interrompre de nouveau, commença Ellery. Vous n'avez rien remarqué d'anormal, en approchant pour la seconde fois de la cabane ?

— Non, rien.

La réponse fut donnée si vivement qu'Ellery alluma une cigarette au lieu de poser la question qui lui venait aux lèvres. Et Andrea Gimball continua :

— J'entrai, Joe gisait sur le tapis. Je crus qu'il était mort et je ne... je ne le touchai pas. Tout ce sang... Je crois avoir crié. Une fois dehors, je vis une autre voiture, devant la cabane. Je sautai dans la Cadillac et m'enfuis comme une folle, au risque de tamponner l'autre voiture... celle de Mr Angell, ai-je appris depuis. Voilà. C'est tout.

Dans le silence qui suivit, Burke Jones s'éclaircit la voix, dont le ton trahit ensuite une gêne inattendue.

— Excusez-moi, ma chère. Si j'avais su... Dimanche, lorsque vous m'avez demandé de ne révéler à personne que vous m'aviez emprunté ma voiture, vous auriez dû me dire...

— Je n'oublierai jamais votre acte de générosité, Burke, interrompit froidement Andrea. Merci.

Grosvenor Finch vint à elle.

— Mr Queen a raison, Andrea, déclara-t-il en lui tapotant l'épaule. Vous avez agi comme une enfant affolée, au lieu de vous confier à votre mère ou à moi. Vous n'avez rien fait de mal, ma petite. Comme vous, Mr Angell a répondu à l'appel d'un télégramme et il s'est trouvé sans témoin dans la cabane ; cependant, il n'a pas hésité...

— Je suis très lasse, murmura Andrea, fermant les yeux. Ne pourrait-on...

— Et le diamant, miss Gimball ? demanda négligemment Ellery.

Elle rouvrit les yeux pour répondre :

— Je crois bien m'être cogné la main contre la porte en sortant. La pierre a dû se dessertir sous l'effet du choc mais, dans mon affolement, je ne me suis aperçue de rien jusqu'au moment où Mr Angell a attiré mon attention sur ma bague.

— Merci, miss Gimball, dit Ellery en se levant. Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de tout raconter à Pollinger.

— Non ! s'écria la jeune fille, alarmée. Ne lui parlez pas de cela, je vous en prie ! Jamais je ne pourrai affronter les représentants de la justice !

— Ce n'est pas une obligation, Ellery, murmura Bill. Cela embrouillerait inutilement l'affaire, la justice n'y gagnerait rien et miss Gimball ferait l'objet d'une déplaisante publicité.

— Angell a raison, Mr Queen, déclara vivement Finch.

— Battu par une majorité écrasante, je n'ai qu'à m'incliner, conclut Ellery avec un léger sourire. Bonsoir.

Il serra la main de Finch et celle de Jones. Bill l'attendait, près de la porte, à demi tourné vers Andrea. Leurs regards se croisèrent, mais Bill se détourna aussitôt et il quitta la pièce sur les talons de son ami.

Sur le chemin du retour vers Trenton, Bill attendit d'avoir dépassé l'aérodrome brillamment éclairé de Newark pour rompre le silence.

— Je regrette de vous avoir fait des cachotteries, El, murmura-t-il.

— N'en parlons plus, mon vieux.

Nouveau silence, ponctué par le ronronnement de la Pontiac. Puis Bill confia le fond de sa pensée à la nuit :

— On sent tellement qu'elle dit la vérité.

— Vraiment ?

— Auriez-vous un doute à ce sujet ? Allons donc ! La sincérité de cette petite saute aux yeux. Vous ne pensez pas qu'elle... Ce serait ridicule ! Je réponds de son innocence, comme je répondrais de celle de ma propre sœur.

— Diable ! fit Ellery, allumant une cigarette. Il me semble qu'une véritable révolution s'est opérée récemment dans votre cœur, mon ami ?

— Pardon ? Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez parfaitement, car vous êtes un garçon intelligent, très intelligent même. Mais vous êtes changeant, Bill. Samedi soir, vous lanciez l'anathème sur les riches en général et les jeunes héritières en particulier ; or, Andrea Gimball appartient si manifestement à cette classe détestée que je m'étonne des ménagements dont vous l'entourez constamment.

— Elle est... Elle est différente, voilà.

— Ah ! Si vous en êtes là...

— Ça va, Ellery !

Bill écrasa l'accélérateur, Ellery concentra toute son attention sur sa cigarette et le voyage s'acheva dans un profond silence.

Les deux amis trouvèrent le bureau de De Jong désert et se rendirent directement au palais de justice du comté de Mercer. Là, ils eurent plus de chance, car le chef de la police et le procureur étaient en grande conversation dans le bureau de ce dernier, situé au deuxième étage. Ils s'interrompirent à la manière de conspirateurs pris sur le fait et De Jong s'écria d'une voix étrange :

— Vous tombez à pic, messieurs !

— C'est le bon vent qui vous amène, renchérit Pollinger, nerveux. Asseyez-vous, Angell. Vous revenez de New York, Mr Queen ?

— Oui. J'ai voulu me rendre compte de la situation là-bas et Bill m'a ramené. Du nouveau, de votre côté ?

Un coup d'œil adressé à De Jong précéda la réponse du procureur :

— Avant d'aborder ce sujet, j'aimerais connaître votre avis, Mr Queen. Si toutefois vous en avez un.

— *Quot homines, tot sententiae*, proféra Ellery en souriant. Autant d'hommes, autant d'opinions. La mienne ne vaut peut-être pas cher, mais elle a le mérite de m'être personnelle.

— A quel sujet Finch désirait-il vous voir ?

— Il voulait m'engager comme enquêteur privé pour le compte de la *National Life Insurance Company*.

— Je m'en doutais, déclara Pollinger, pianotant sur son bureau. Nous pourrions collaborer, pour le plus grand profit de la justice et de la compagnie d'assurances, Mr Queen.

— J'ai repoussé la proposition, murmura Ellery.

— Ah ! Donnez-moi toujours votre opinion, si vous le voulez bien. Contrairement à trop d'hommes de loi, je ne dédaigne pas les conseils d'un amateur éclairé. Allez-y.

— Asseyez-vous, Bill, dit notre « amateur ». Notre tour d'écouter viendra ensuite, ou je me trompe fort.

Le jeune avocat obéit. On le sentait extraordinairement attentif, tandis que De Jong affectait une aimable insouciance.

Ellery alluma une pipe avant de commencer :

— Je suis désavantagé, car vous possédez certainement des renseignements que j'ignore. Actuellement, les éléments dont je dispose sont trop décousus pour permettre l'édification d'une théorie visant une personne déterminée. Cependant, dès que j'eus reconnu Gimball en Wilson, une certaine ligne de recherches m'apparut d'une façon éclatante. Je présume que vous avez lu les journaux locaux, messieurs ?

— Ils s'en donnent à cœur joie, soupira Pollinger avec la grimace appropriée.

— Un certain article, signé d'une de vos concitoyennes, m'a vivement impressionné, déclara Ellery. Il s'agit en l'occurrence d'une histoire racontée par la jeune et charmante rousse qui collabore au *Trenton Times*.

— Ella Amity est une bonne journaliste, admit De Jong avec indifférence.

— Allons, De Jong, vous mésestimez son talent ! Miss Amity a saisi un aspect du problème qui vous a échappé à tous. Vous rappelez-vous le nom qu'elle a trouvé pour la cabane où Gimball rendit l'âme ?

Bill se rongait les ongles. Les deux autres s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Elle l'a baptisée : « La maison à mi-route », conclut Ellery.

— En effet, dit Pollinger, dissimulant mal son impatience.

— « La maison à mi-route » ! répéta Ellery. Un nom comme un autre, à première vue. Quelle erreur ! Cette jeune femme a pénétré au cœur même du mystère.

— Vous plaisantez ! fit le chef de la police.

— Ouvrez les yeux, De Jong ! s'écria Ellery. Saluez l'inspiration, au lieu de la nier. Ensuite, réfléchissez. Sur quel assassinat enquêtez-vous, je vous prie ?

— Sur quel assassinat ? répéta le procureur, devenu très attentif.

— Sur celui de Mickey Mouse ? répondit De Jong, amusé. Une devinette, ça me connaît !

— Un bon point, De Jong. Posée en d'autres termes, voici la même question : « Qui a été assassiné ? » (Ici, Ellery marqua un temps d'arrêt ; puis il conclut :) Si vous ne pouvez nommer la victime avec certitude, vous aurez d'autant plus de mal à trouver l'assassin.

— Où voulez-vous en venir ? lança Pollinger. Appelez la victime Joseph Kent Gimball, ou Joseph Wilson, ou Henry Smith ou comme il vous plaira. Peu importe. Nous avons l'homme, son cadavre plus exactement, et nous l'avons identifié. Cette question de nom est absolument secondaire.

— Croyez-vous ? Qui, de Gimball ou de Wilson, fut assassiné ? Le même individu se nommait Wilson à Philadelphie et Gimball à New York. Il fut supprimé à Trenton, « à mi-route », dirait notre clairvoyante Ella. C'est le terme exact.

« Or, dans la « maison à mi-route », vous avez trouvé des vêtements « Gimball » et des vêtements « Wilson », une voiture « Gimball » -et une voiture « Wilson ». Pourquoi ? Parce que, dans cette cabane – et dans cette cabane seulement – les deux personnalités se confondaient en un seul et même homme. Je répète ma question : cet homme fut-il assassiné en tant que Gimball ou en tant que

Wilson ? Qui voulait-elle supprimer, la meurtrière ? Joseph Kent Gimball, de New York, ou bien Joe Wilson, de Philadelphie ?

— Cet aspect du problème m'avait échappé jusqu'ici, reconnut Bill.

— Si nous cherchons midi à quatorze heures... commença De Jong.

Mais Pollinger s'était levé et il cessa brusquement d'arpenter la pièce pour venir se planter devant Ellery. Sa question interrompit la protestation du chef de la police.

— Sous quelle personnalité pensez-vous que la victime ait été assassinée ? demanda-t-il avec un regard singulièrement perçant.

— Tout est là, soupira notre limier. Je n'en sais rien. Et vous ?

— Moi non plus, avoua le procureur en se rasseyant. Mais la question est secondaire, et vous allez comprendre pourquoi.

— Nous y sommes, murmura Bill, parfaitement maître de lui, les mains mollement jointes entre ses genoux.

Ellery fumait toujours. Pollinger reprit, sans lâcher le coupe-papier qu'il tenait depuis un instant entre ses doigts fuselés :

— De Jong n'a pas perdu son temps, voyez-vous. Il a trouvé la voiture utilisée samedi dernier par l'auteur du crime, la petite voiture équipée avec des pneus Firestone.

D'un rapide coup d'œil, Ellery nota l'effet que cette simple déclaration produisit sur Bill. Sa peau s'était desséchée et tendue, comme sous l'effet d'un caustique, et il conservait l'immobilité absolue d'un homme qui craint de voir le moindre geste provoquer une avalanche.

— Alors ? demanda-t-il d'une voix étranglée. Alors ?

— La voiture fut abandonnée à la suite d'un accident, répondit Pollinger avec un haussement d'épaules.

— Où ? demanda Ellery à son tour.

— Chassez l'idée d'une erreur possible, messieurs, intervint De Jong. C'est bien la voiture que nous cherchions.

— D'où tirez-vous cette certitude ?

Pollinger ouvrit le premier tiroir de son bureau. Il en tira une liasse de photographies et répondit avec une assurance impressionnante :

— Grâce à trois faits concluants, Mr Queen. Commençons par les empreintes des pneus. Nous possédons les moulages des marques imprimées dans la boue par les Firestone et nous avons comparé ces marques à celles des pneus de la voiture abandonnée, un coupé Ford noir, modèle 1932. Les empreintes sont identiques, dans les deux cas. Tel est le premier fait.

— Et le second ? demanda Bill, clignant des yeux comme si la lumière diffusée par un abat-jour vert le blessait.

— Le voici.

Plongeant de nouveau la main dans son tiroir, le procureur en sortit la statuette brisée que le subordonné de De Jong avait ramassée, le soir du crime, dans l'allée principale de la cabane : la femme nue et sans pieds qui avait orné un bouchon de radiateur. A côté, Pollinger posa ensuite un autre objet du même métal, pareillement rouillé : le bouchon de radiateur proprement dit, surmonté par deux pointes de grandeurs différentes.

Le procureur reprit :

— Le simple examen de ces deux objets vous montrera que les chevilles brisées de la statuette s'adaptent exactement aux pieds fixés sur le bouchon.

— Lequel bouchon provient du coupé Ford ? demanda vivement Ellery.

— Oui, répondit De Jong. A moins que je n'aie rêvé quand j'ai dévissé le bouchon.

— Nous tenons là une preuve presque aussi concluante que des empreintes digitales, déclara Pollinger. Et voici ma troisième pièce à conviction.

— La voilette ! s'écria Ellery, comme Pollinger retirait du même tiroir sa main droite, enveloppée d'un voile léger. Où diable l'avez-vous trouvée ?

— Dans le coupé. A la place du chauffeur. Vous en saisissez l'importance, n'est-ce pas ? continua le procureur après s'être carré dans son fauteuil. Les empreintes des pneus et le bouchon de radiateur reconstitué indiquent la présence de la Ford sur les lieux du crime, samedi soir. La voilette retrouvée dans la voiture prouve bien que celle-ci était conduite par l'assassin ; ou si vous préférez, par la « femme voilée » que le moribond désigna à Angell comme sa meurtrière.

Dévorant la voilette des yeux, Bill s'écria :

— La faiblesse de cette fameuse preuve ne peut vous échapper, voyons ! Où sont vos témoins oculaires ? Avez-vous vérifié les heures ? Comment savez-vous que la voiture ne fut pas abandonnée bien avant le crime ? Comment...

— Je connais la loi, mon jeune ami, interrompit Pollinger en se levant. Entrez !

La porte s'ouvrit devant deux détectives dont Sellers, lequel manifesta une légère surprise à la vue des visiteurs de Pollinger.

— Alors ? lança De Jong. Tout a bien marché ?

— Parfaitement, monsieur.

Les mains agrippées aux accoudoirs de son fauteuil, Bill surprit le clin d'œil de De Jong à Pollinger et la façon bizarre dont celui-ci tourna le dos, après un bref signe d'assentiment ; il vit également

Sellers glisser quelques mots à l'oreille de son collègue qui sortit aussitôt.

Quand le second détective reparut, il tenait Lucy Wilson par le bras.

La pâleur de la jeune femme accentuait encore les cernes violacés sous ses yeux magnifiques, sa poitrine se soulevait convulsivement, et ses ongles devaient s'enfoncer dans les paumes tant ses mains fermées étaient crispées. A cet instant, Lucy Wilson semblait si abattue, si malheureuse, qu'elle imposa silence à tous.

— Bill ! Bill chéri ! s'écria-t-elle enfin d'une voix altérée.

Mais son frère s'était levé d'un bond, avec un véritable grondement de fureur à l'adresse de De Jong :

— Misérable ! De quel droit avez-vous fait amener ma sœur ici, à cette heure ?

Sellers intervint, sur un signe de son supérieur.

— Allons, Angell, dit-il. Ne vous attirez pas des désagréments inutiles.

Bill l'écarta d'un mouvement brusque afin de pouvoir courir à Lucy. Il la prit aux épaules et se mit à la secouer.

— Lucy ! Pourquoi vous êtes-vous laissé amener dans le New Jersey ? Ces hommes n'avaient pas le droit de vous faire traverser une frontière d'Etat sans papiers d'extradition !

— Je me sens si... murmura la jeune femme. Je ne sais pas, Bill ! Ils m'ont dit que Mr Pollinger désirait me parler et...

— Salaud ! rugit Bill. Vous n'avez pas le droit...

Très digne, Pollinger vint mettre une photographie dans la main de Lucy. Le geste s'accompagna d'une question :

— Reconnaissez-vous cette automobile, Mrs Wilson ?

— Ne répondez pas ! s'écria son frère.

Mais Lucy ignore l'ordre.

— Oui, c'est ma voiture, la Ford que Joe m'avait offerte pour mon anniversaire, voici quelques années, murmura-t-elle. Joe m'avait donné...

— Persistez-vous à affirmer que votre voiture n'a pas quitté votre garage, samedi soir ?

— Oui. Non ! Je ne sais pas.

— On l'a retrouvée écrasée contre un arbre sur la route de Fairmount Park à Philadelphie, articula le procureur. A cinq minutes de votre domicile, Mrs Wilson. Avez-vous eu un accident samedi soir, en rentrant de Trenton ?

Lucy vit pour la première fois les hommes graves qui l'entouraient, les codes alignés sur des étagères, la lumière crue éclairant le bureau encombré de dossiers et de paperasses. Ses narines

palpitèrent, des gouttes de sueur perlèrent sur son front, un éclair de terreur jaillit dans ses yeux noirs.

— Non, balbutia-t-elle. Grand Dieu ! Non, Mr Pollinger !

— Cette voilette ne vous appartient-elle pas ? continua le procureur, brandissant sa troisième « pièce à conviction ».

— Comment ?

Comme la jeune femme fixait le léger tissu sans le voir, De Jong intervint d'un ton rogue :

— Vous n'en tirerez plus rien, Pollinger. Nous avons affaire à forte partie. Mieux vaut en finir.

Le tic-tac de la pendule résonna dans le silence qui suivit. Les épaules affaissées, Bill voila d'une main ses yeux pleins d'angoisse. Sellers serra plus fort le bras de Lucy Wilson. Ellery dit vivement :

— Attention, messieurs ! Réfléchissez avant de sacrifier cette pauvre femme à l'opinion publique. Du calme, Bill !

— Je connais mon métier et mon devoir, Mr Queen, rétorqua sèchement le procureur.

Le voyant prendre un document posé sur son bureau, Bill hurla :

— Non ! Ni le diable ni vous...

— Lucy Wilson, interrompit Pollinger d'une voix lasse. J'ai ici un mandat d'arrêt à votre nom. Vous aurez à répondre devant les tribunaux de l'Etat du New Jersey du meurtre prémédité commis sur la personne de Joseph Wilson, connu sous le nom de Joseph Kent Gimball, dans le comté de Mercer, Etat du New Jersey, le samedi 1^{er} juin 1935.

L'inculpée s'effondra, évanouie, dans les bras de son frère.

TROISIÈME PARTIE

LE JUGEMENT

Daignez tourner les yeux vers moi,
Sainte Providence,
Et proportionner l'épreuve à mes
forces.

On pouvait lire, sous la plume d'un journaliste à l'esprit objectif :

« Un grand procès s'ouvrira demain dans le palais de justice du comté de Mercer, une vieille construction de pierres grises située au centre de Trenton, place du Marché. Dans une cellule de la prison voisine, l'inculpée rassemble ses forces en vue de la confrontation prochaine, épreuve suprême qui peut se terminer par une sentence de mort. On sait que Lucy Wilson devra répondre du meurtre de son mari, Joseph Wilson, de son vrai nom : Joseph Kent Gimball, bien connu dans les milieux financiers et mondains de New York.

« Les débats se dérouleront dans la salle des procès criminels située au second étage. C'est là que William Angell, frère de l'inculpée et brillant avocat de Philadelphie, mettra dès lundi matin tout son talent au service de la défense.

« Derrière le siège du juge – Son Honneur V. Menander, juriste éminent – s'ouvrent trois portes. Celle de droite conduit à la salle de délibération des jurés, celle de gauche mène au Pont des Soupirs qui relie la prison au palais, celle du milieu donne accès aux appartements de Son Honneur.

« La barre des témoins se trouve à la droite du juge, et lui fait vis-à-vis le box du jury, qui comprend trois rangées de quatre chaises chacune. Les greffiers disposent d'une place restreinte, devant le siège présidentiel ; derrière eux, dans un espace dégagé, deux tables rondes sont réservées, l'une au procureur, l'autre à l'avocat défenseur.

« Le fond de la salle, réservé à l'auditoire, est coupé en deux par une allée centrale. De chaque côté, on compte cinq rangées composées de deux bancs réunis ; soit vingt bancs prévus pour asseoir six ou sept

personnes chacun. Ainsi la salle peut contenir entre cent vingt et cent quarante assistants. »

Miss Ella Amity, attachée au *Trenton Times*, méprisa les détails d'ordre matériel. Dans son article du dimanche 23 juin, elle donna libre cours à son éloquence féminine et pénétra en ces termes au cœur même de l'affaire :

« Demain matin, à 10 heures, une noble femme, éblouissante de jeunesse, de santé et de pureté morale, traversera sous forte escorte le sinistre Pont des Soupirs qui relie la prison au palais de justice.

« Telle une esclave de l'Antiquité, elle sera mise à l'enchère pour rester acquise au plus offrant. Qui triomphera ? Paul Pollinger, procureur général du comté de Mercer, représentant l'Etat du New Jersey, ou William Angell, le jeune et brillant avocat de Philadelphie, qui se surpassera pour défendre une sœur tendrement aimée ?

« Aux pairs de Lucy Wilson de décider si ce fut elle, ou une autre femme, qui plongea la pointe aiguë d'un coupe-papier dans le cœur de son mari. Si, pour son malheur, Lucy Wilson comparaît devant un jury indigne d'elle, je n'hésite pas à déclarer, avec beaucoup d'autres, qu'il y aura déni de justice.

« Car le procès qui s'ouvrira demain sera celui de notre société actuelle. De cette société qui permet à un homme riche d'épouser sous un faux nom et dans une autre ville une jeune fille de la classe laborieuse, de lui prendre les dix plus belles années de sa vie, avant de se décider enfin – mais trop tard – à lui confesser cet impardonnable délit de bigamie. Oui, nous assisterons au procès d'une société dans laquelle un individu sans scrupule peut partager tranquillement sa vie entre ses deux épouses : la femme qu'il épousa légitimement, bien que sous un faux état civil à Philadelphie, et la future multimillionnaire de New York.

« Innocente ou coupable, Lucy Wilson est une victime plus pitoyable que l'homme dont la dépouille mortelle repose au cimetière de Philadelphie sous le nom de Joseph Wilson ; plus pitoyable aussi que l'héritière qui, en 1927, crut de bonne foi devenir Mrs Gimball en la cathédrale Saint-Andrew's. La société reconnaîtra-t-elle sa carence ? Offrira-t-elle à Lucy Wilson une réparation pour le préjudice dont elle porte la responsabilité ? Laissera-t-elle au contraire écraser sa victime sous le talon cruel de deux puissances conjuguées : l'argent et la renommée ?

« Telles sont les questions que se posent aujourd'hui Trenton, Philadelphie, New York, et la nation tout entière. »

Bill Angell s'avança vers les jurés. Dès les premiers mots, ses mains se crispèrent sur le rebord du box au point de faire blanchir ses

jointures.

— Mesdames et Messieurs les membres du jury, la loi confère à la défense comme à l'accusation le droit d'exposer d'avance et en termes généraux les arguments à développer et à prouver ultérieurement. Vous venez d'entendre l'avocat général de votre comté. Pour ma part, je serai plus bref.

« Mon éminent ami. Son Honneur le juge, ne me contredira pas si j'avance que la défense use rarement de ce droit, dans un procès criminel. Pourquoi ? Parce qu'elle a le plus souvent quelque chose à cacher et qu'elle doit édifier sa cause sur les points faibles de l'accusation.

« Mais nous n'avons rien à cacher et je puis vous parler à cœur ouvert, avec la confiante certitude que le comté de Mercer peut et doit faire régner la justice.

« Oubliez, je vous prie, que je suis le frère de l'accusée, Lucy Angell Wilson. Oubliez que Lucy est jeune et jolie. Oubliez que Joseph Wilson lui infligea la pire des injures. Oubliez que cet homme était en réalité Joseph Kent Gimball, multimillionnaire, et qu'elle n'est que Lucy Wilson, une femme de votre classe sociale, laborieuse et honnête. Oubliez, je vous en prie, qu'au cours de ses dix années de vie conjugale, Lucy Wilson mena une existence modeste, sans tirer le moindre profit des millions de Joseph Kent Gimball.

« Je ne vous demanderais pas d'oublier tout cela si je nourrissais le moindre doute sur l'innocence de Lucy Wilson. La sachant ou la croyant coupable, j'insisterais au contraire sur ces faits, dans l'espoir d'éveiller votre sympathie, et d'en profiter. Mais l'innocence se passe d'avocat. Comme moi, vous proclamerez bientôt celle de Lucy Wilson.

« Souvenez-vous simplement que l'accusation de meurtre est la plus grave qu'un Etat civilisé puisse porter contre un individu. De ce fait, je vous demande de ne pas oublier un seul instant, au cours de ces débats, que l'accusation doit prouver de façon formelle la culpabilité de Lucy Wilson. Son Honneur vous apprendra certainement que, faute de preuve absolue, l'accusation doit retracer tous les faits et gestes de l'inculpée jusqu'à l'heure du crime, sans la moindre lacune ou « interprétation » plus ou moins fantaisiste. Telle est la loi qui régit l'application de ce qu'il est convenu d'appeler « un concours de circonstances » et vous devez vous y conformer. Rappelez-vous enfin que la responsabilité, en matière de preuve, incombe à l'accusation et à l'accusation seulement. Son Honneur vous instruira d'ailleurs sur cette question particulièrement importante.

« Mesdames et Messieurs les membres du jury, Lucy Wilson vous prie de ne jamais oublier ce principe. Elle demande justice. Son sort est entre vos mains. Il ne saurait être mieux placé. »

— Je veux goûter au contenu de cette bouteille, quel qu'il soit,

déclara Ella Amity.

On était en petit comité dans la chambre d'hôtel d'Ellery. Sans veston, manches de chemise retroussées, Bill Angell alla se planter devant la fenêtre grande ouverte sur une nuit chaude et bruyante comme celle de Carnaval. Quand miss Amity fut pourvue par ses soins d'un whisky et soda où tintaient des glaçons, Ellery demanda, les yeux fixés sur le dos immobile de son ami :

— Eh bien, qu'en pensez-vous ?

La réponse vint de la charmante journaliste qui avait posé son verre et croisé les jambes :

— Je vais vous dire ma façon de voir les choses, messieurs. Je redoute une mauvaise surprise, voilà.

Bill se retourna brusquement pour demander :

— D'où tirez-vous cette impression, Ella ?

En signe d'impatience, la jambe croisée sur l'autre décrivit un arc de cercle ; puis sa propriétaire s'écria :

— Vous ne connaissez ni Trenton ni Pollinger, Bill Angell ! Prenez-vous notre procureur pour un imbécile ? Sur ce, que quelqu'un me donne une cigarette !

Ellery obéit.

— La charmante « voix de la presse » a raison, Bill, dit-il ensuite. Pollinger n'est pas né d'hier.

— J'admets qu'il m'a paru capable, répondit le jeune avocat, fronçant les sourcils. Mais les faits sont là, que diable ! Votre fameux procureur ne peut rien nous cacher d'important.

Ella s'enfonça plus confortablement dans son fauteuil.

— Ecoutez-moi, jeune imbécile ! s'écria-t-elle. Paul Pollinger est un des esprits les plus avisés du comté ; il connaît le vieux juge Menander comme je connais la vie et c'est un as, en ce qui concerne la psychologie des jurés. Pensez-vous qu'un procureur de cette classe veuille se couvrir de ridicule ? Allons donc ! Je vous le répète, mon cher : ouvrez l'œil.

— Bien, bien ! fit Bill, rouge de colère. Dites-moi, je vous prie, ce que ce prestidigitateur compte faire sortir de son chapeau, pour me confondre. Il peut toujours essayer ! Cela le guérira de se laisser entraîner par le désir d'obtenir une condamnation sensationnelle !

— Vous comptez donc sur un acquittement ? demanda Ellery.

— Sur un non-lieu, plus exactement. Dès la fin du réquisitoire, je demanderai le non-lieu et Menander rejettera l'affaire sur l'heure, vous verrez !

— Borné et présomptueux par-dessus le marché ! soupira miss Amity. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai épousé votre cause, d'ailleurs. Bref, Bill, je vous adore, mais ma patience elle-même a des bornes. Gare ! Vous jouez avec la vie de votre sœur. D'où diable tirez-

vous une telle assurance ?

Bill se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— N'étant avocat ni l'un ni l'autre, vous comprendrez difficilement mon point de vue, dit-il enfin. Comme tous les profanes, vous vous laissez impressionner par un « concours de circonstances défavorables », et vous oubliez qu'un indice n'est pas une preuve.

— Hum ! fit la journaliste. Il me semble que Pollinger a de quoi étayer solidement son réquisitoire.

— Mais non, voyons ! Quels sont ses arguments ? Les derniers mots d'un mourant, et rapportés par moi, ne l'oublions pas. Joe m'a dit avoir été poignardé par une femme voilée, soit. Encore faudrait-il savoir s'il se rendait pleinement compte de son état plus que critique, ce qui est important, au point de vue légal. Ensuite, Pollinger fait état d'empreintes laissées sur la scène du crime par une Ford. Et après ? En admettant même qu'un expert puisse affirmer que ces empreintes aient été faites par la Ford de Lucy, cela prouverait sans plus que la voiture en question fut utilisée par le criminel.

« J'en arrive à la voilette trouvée dans la Ford. Cette voilette n'appartient pas à Lucy (qui n'en porte jamais et n'en possède pas), et je défie Pollinger de prouver le contraire. Reste le fait que la voiture de Lucy servit au criminel, lequel était une femme voilée. Pollinger peut avoir un témoin prêt à déclarer qu'il a vu cette femme voilée, dans la Ford, à proximité des lieux du crime. C'est possible. Mais qu'il soit de bonne foi ou qu'il mente, ce témoin hypothétique ne soutiendra pas longtemps que la « femme voilée » était sûrement Lucy. Toute identification formelle est rendue impossible par la voilette, je le démontrerai en quelques mots.

— Lucy n'a pas d'alibi, remarqua Ellery. Par contre, on lui connaît deux mobiles trop valables l'un et l'autre pour être négligés par nous.

— Et après ? lança Bill d'un ton farouche. Du point de vue légal, nous n'avons pas besoin d'alibi. J'espère d'ailleurs amener la caissière du cinéma Fox à identifier Lucy ; mais, en mettant les choses au pire, veuillez me signaler le fait précis par lequel ma sœur se trouve impliquée ? Si vous connaissiez la loi, vous sauriez que les « présomptions », si fortes soient-elles, ne peuvent entraîner une condamnation que si elles permettent de situer formellement l'inculpé sur les lieux du crime, et à l'heure du crime. Maintenant, dites-moi comment Pollinger s'y prendra pour prouver que Lucy Wilson, en chair et en os, se trouvait dans la cabane le 1^{er} juin !

— Sa voiture... commença Ella.

— Allons donc ! Une voiture n'est pas une personne, il me semble ! N'importe qui peut voler une voiture... C'est même ce qui est arrivé.

— Mais les indices, les déductions...

— La loi ignore ce genre de conclusions. Même si Pollinger présentait une pièce à conviction telle qu'un gant, un mouchoir ou tout autre objet personnel de Lucy, cet objet ne prouverait pas la présence de sa propriétaire dans la cabane !

— Ne vous énervez pas, Bill. Votre raisonnement se tient, mais...

Laissant sa phrase en suspens, l'aimable rousse reprit son verre et but une copieuse gorgée de whisky. Brusquement radouci, Bill vint à elle et s'empara de sa main libre en disant :

— Le temps m'a manqué jusqu'ici pour vous exprimer ma reconnaissance, Ella. Ne me prenez pas pour un ingrat. Votre courage a soutenu le mien et votre campagne a ému l'opinion publique. Merci.

— Je n'ai fait que mon métier, répondit miss Amity avec une légèreté démentie par un tendre sourire. D'abord, je ne crois pas que Lucy ait poignardé ce vilain moineau ; ensuite le côté social de l'affaire m'a tentée ; enfin, et de toute façon, ces snobs de Park Avenue me font horreur.

Sur ce, la journaliste dégagea sa main et Mr Queen murmura :

— Notre ami ici présent partage ce sentiment.

— Voyons, Ellery ! commença Bill. Reconnaître à chacun ses qualités ne signifie pas...

Il s'arrêta et rougit sous le regard inquisiteur de miss Amity.

— Ah ! fit celle-ci. Un coup de foudre, Bill ? Notre triste siècle verra-t-il reflleurir l'histoire des Montaigu et des Capulet ?

— Ne faites pas la sotte ! Avec Ellery et vous, une taupinière se transforme en montagne ! Cette jeune fille n'est pas de mon milieu et elle est fiancée. Pour elle je ne suis qu'un...

Les mâchoires serrées par une rage impuissante, Bill se détourna sans achever sa phrase. Miss Amity adressa un clin d'œil à Ellery, puis elle se leva pour remplir une seconde fois son verre. Un long silence suivit.

Dans une salle d'audience archicomble, Pollinger prononça son réquisitoire avec la concision glacée d'un magistrat pour lequel, la condamnation étant certaine, le procès n'est qu'une simple formalité. Malgré les ventilateurs électriques et les fenêtres ouvertes, son col ressemblait à un chiffon et le visage de Bill ruisselait de transpiration. Seule Lucy Wilson, assise au banc des prévenus entre deux gardes, restait insensible à la chaleur suffocante. On eût dit que la fonction naturelle de la sudation s'était déjà arrêtée dans ce corps transformé en statue. Les mains posées sur ses genoux, évitant les regards embarrassés des membres du jury mixte, Lucy Wilson écouta le réquisitoire avec les yeux obstinément fixés sur le juge Menander.

Le reporter du *Philadelphia Ledger* télégraphia, ce soir-là, à son

journal :

« Cette première journée d'audience a permis au procureur général Pollinger d'affirmer à nouveau sa maîtrise dans l'art d'exposer de façon foudroyante les éléments essentiels d'une affaire criminelle.

« Furent successivement appelés à la barre des témoins par l'accusation : le coroner Hiram O'Dell ; l'avocat défenseur William Angell ; De Jong, chef de la police ; Grosvenor Finch, de New York ; John Sellers, Arthur Pinetti, le sergent Hannigan et le lieutenant Donald Fairchild de la police new-yorkaise. Ces divers témoignages fournirent à Mr Pollinger un mobile contre l'inculpée, héritière de l'assurance-vie de Wilson-Gimball ; ils mirent également en lumière certains faits intéressants relatifs à la découverte du cadavre et permirent d'exhiber plusieurs pièces à conviction parmi lesquelles figurent les morceaux d'un bouchon de radiateur cassé en deux et provenant, paraît-il, de la Ford appartenant à Lucy Wilson.

« En dépit des vives contestations de Mr Angell, le procureur marqua un point très important sur un fait précis : les empreintes de pneus relevées devant la cabane où Joseph Kent Wilson trouva la mort. L'après-midi fut consacré aux interrogatoires et contre-interrogatoires de trois témoins particulièrement importants : le sergent Thomas Hannigan qui releva les fameuses empreintes, le chef De Jong qui retrouva le coupé Ford de Mrs Wilson et le lieutenant Fairchild dont la parole fait autorité en matière d'identification d'empreintes de pneus. »

« Tac, tac, tac », faisait le télégraphe dans la salle de rédaction du *Philadelphia Ledger* au fur et à mesure que l'article de son envoyé spécial s'allongeait.

« Cette déposition donna lieu à un véritable duel oratoire entre l'expert new-yorkais et l'avocat défenseur ; mais la victoire revint au premier qui confirma jusque dans les moindres détails les précédentes déclarations du sergent Hannigan. A l'appui de son expertise, le lieutenant Fairchild présenta des photographies et des moulages qui purent être comparés aux pneus de la voiture de Mrs Wilson et qui figuraient parmi les pièces à conviction.

« L'expert résuma ainsi :

« – Les pneus usagés permettent une identification aussi formelle qu'en matière d'empreintes digitales. Chaque pneu usagé laisse des marques particulières, comme chaque extrémité digitale laisse son empreinte propre. Dans le cas présent, l'état d'usure des Firestone, en service depuis plusieurs années, facilite encore l'identification.

« Ayant fait rouler la voiture de l'inculpée dans l'allée semi-circulaire conduisant à la cabane – et ceci dans des conditions semblables à celles de la nuit du crime –, j'ai constaté que les marques faites par les vieux pneus correspondaient jusqu'au moindre détail à

ces moulages.

« — Qu'en concluez-vous, lieutenant ? demanda Mr Pollinger.

« — Pour moi, il n'y a qu'une conclusion possible, répondit Fairchild. Les impressions visibles sur les photographies et les moulages proviennent des pneus figurant dans les pièces à conviction.

« Ici, l'avocat défenseur émit un doute sur l'origine des pneus exhibés comme pièces à conviction. Venaient-ils réellement du coupé Ford de Mrs Wilson ? La police ne se serait-elle pas livrée à une adroite substitution ? Mais le dernier mot resta à Mr Pollinger, après un nouvel interrogatoire du témoin. »

Le soir du troisième jour trouva les deux amis dans la chambre de Bill au Stacy-Trent. Mr Queen avait piètre mine avec son costume de toile tout chiffonné et son visage enduit d'une couche de poussière collée par la transpiration. Quant à Bill, il était en chemise et plongeait sa tête dans un lavabo rempli d'eau froide.

— Ouf ! fit-il au bout d'un instant. Buvez quelque chose, Ellery. Vous trouverez le whisky et un siphon sur la commode. Il y a aussi de la bière.

Au lieu d'aller se servir, Ellery s'assit avec un léger grognement.

— Merci, dit-il. Les deux décoctions au citron que je viens de prendre en bas me suffisent. Que s'est-il passé aujourd'hui ?

Tout en s'essuyant vigoureusement, Bill répondit :

— Rien de particulier. A tel point que votre nervosité me gagne, Ellery. Pollinger n'est pas fou ; or, un verdict de condamnation est impossible, vu la façon dont il présente l'affaire. Il n'y a pas, jusqu'ici, la moindre charge matérielle contre Lucy, donc... Qu'avez-vous fait de votre temps, aujourd'hui ?

— J'ai dû m'absenter.

— Ah ! fit le jeune avocat, enfilant une chemise propre. Merci d'être revenu. Cette affaire contrecarre certainement vos projets personnels.

— Vous n'y êtes pas, soupira Ellery. J'ai été à New York pour votre compte.

— Comment ? Parlez, mon vieux !

— J'avais eu une idée, mais elle n'a rien donné. Ah ! continua Ellery, tendant la main vers des feuillets dactylographiés. Le procès-verbal de l'audience d'aujourd'hui. Parfait ! Je saurai ainsi ce qui s'est passé en mon absence.

Bill acheva sa toilette dans un morne silence. Puis, laissant notre limier à sa lecture, il sortit, prit l'ascenseur pour monter au septième étage et alla frapper à la porte n° 745.

Andrea Gimball lui ouvrit. Elle portait une robe montante, retenue à l'encolure par une agrafe en perles, et l'austérité de sa toilette accentuait encore sa pâleur. Dans le silence embarrassé qui

suivit, Bill se demanda si elle ne souffrait pas d'un mal secret.

— Bill Angell, murmura-t-elle enfin. Quelle... quelle surprise ! Voulez-vous...

La voix d'Ella Amity couvrit la sienne.

— Entrez, Bill ! cria-t-elle de l'intérieur. Vous n'êtes jamais de trop !

Angell fronçait déjà les sourcils quand il s'avança dans un living-room rempli de fleurs. Mais il s'arrêta court à la vue de Burke Jones perché sur le rebord de la fenêtre, l'œil mauvais, son bras plâtré pointé d'une façon presque menaçante vers l'importun. Non loin de là, miss Amity se prélassait dans le meilleur fauteuil, un verre à portée de la main, une cigarette entre les doigts.

— Excusez-moi, dit Bill. Je reviendrai une autre fois, miss Gimball.

— S'agit-il d'une visite amicale ? demanda Jones. Je vous croyais dans le camp adverse, Angell.

— C'est à miss Gimball que je désire parler, riposta sèchement Bill.

— Nous sommes entre amis, avança Andrea avec un pâle sourire. Asseyez-vous, je vous en prie, Mr Angell. Je n'ai pas eu l'occasion jusqu'ici de vous exprimer... La situation est bien délicate, n'est-ce pas ?

— Oui, n'est-ce pas ? fit Bill, faute de trouver mieux et se demandant tout bas pourquoi il venait de s'asseoir. Que faites-vous ici, Ella ?

— La petite Ella se faufile partout, histoire d'avoir un pied dans chaque camp et de se documenter. Miss Gimball a été charmante, mais Mr Jones me prend pour une espionne. Bref, tout va pour le mieux, conclut la journaliste avec un petit rire.

Jones se leva avec la souplesse d'un sportif au service d'une impatience non déguisée.

— Ne pourrait-on nous laisser tranquilles ? grogna-t-il. Nous sommes déjà condamnés à rester dans ce patelin, c'est suffisant !

Andrea murmura, les yeux baissés :

— Je me demande... Voudriez-vous, Burke...

— Prendre la porte ? Comment donc !

Jones sortit sur ces mots et il eut soin de faire claquer la porte derrière lui.

— Diable ! fit Ella. Monsieur a mauvais caractère et il sera dur à dresser, ma chère. Entre nous, il ne me plaît pas.

Miss Amity se leva avec une nonchalance étudiée ; elle vida son verre, sourit à l'un, puis à l'autre, et sortit à son tour.

Un silence de plus en plus embarrassé suivit ce départ.

— Ella est une enfant terrible, dit enfin Bill après s'être éclairci la

voix. Ses intentions sont excellentes, mais vous connaissez les journalistes... Il ne faut pas les prendre au sérieux.

— Oh, je n'en veux pas à miss Amity, répondit Andrea, les yeux toujours fixés sur ses mains. De quoi...

Bill se leva. Il enfonça les mains dans ses poches et lança avec une sorte de colère :

— Jones a raison. Nous sommes de chaque côté de la barricade et ma place n'est pas ici.

— Pourquoi ?

— Cette visite est déplacée. Je ne devrais pas céder à...

— Céder à ? répéta la jeune fille, osant le regarder pour la première fois.

Bill bouscula une chaise d'un coup de pied.

— A des considérations d'ordre personnel, dit-il. On n'enferme pas encore les gens pour avoir dit la vérité. Vous me plaisez. C'est idiot de ma part... Pardon, je m'exprime mal. Comprenez-moi bien, miss Gimball : c'est la vie de ma sœur qui se joue et je dois employer toutes les armes qui me tombent sous la main. Sans doute serai-je obligé d'agir ainsi.

Elle pâlit et humecta ses lèvres avant de murmurer :

— Parlez franchement. Vous avez quelque chose à me dire et vous n'osez pas...

Bill se rassit et il prit une de ses mains.

— Ecoutez-moi, Andrea, commença-t-il. Contrairement à tous les usages, contre ma propre volonté, je suis venu parce que... parce que je ne voulais pas que vous me gardiez rancune, plus tard. Je serai probablement obligé de vous citer comme témoin, voilà.

Andrea Gimball retira sa main sans ménagement.

— Bill ! Vous ne ferez pas cela !

— La situation peut l'exiger. Tâchez de vous mettre à ma place, Andrea. Ce n'est plus Bill Angell qui parle, mais l'avocat de Lucy Wilson. Pollinger est un adversaire redoutable. Il n'a pas réussi, jusqu'ici, à impliquer sérieusement Lucy, mais il peut nous réserver une surprise capable de renverser complètement la situation, et à notre détriment. Dans ce cas, mon devoir de défenseur est clair.

— Mais en quoi tout ceci me concerne-t-il ? murmura la jeune fille, les yeux emplis d'une terreur que Bill ne vit pas car il regardait obstinément le dessin du tapis.

— Dans cette affaire – comme dans la plupart des causes criminelles, d'ailleurs – le rôle de l'avocat défenseur est négatif. Il consiste à embrouiller l'écheveau des probabilités, à éveiller le plus de doutes possible dans l'esprit des jurés. Or, Pollinger a certainement découvert à qui appartenait la Cadillac. Il sait donc que vous vous êtes trouvée sur la scène du crime. J'ignore s'il vous en a parlé ou non...

Un silence suivit. N'obtenant pas de réponse, Bill reprit :

— Il se gardera naturellement de vous appeler à la barre. Votre déposition ne lui rapporterait rien, au contraire. Comprenez-moi, Andrea ! Parce que votre témoignage nuirait à l'accusation, il peut servir la défense !

Andrea Gimball avait retiré sa main au moment où Bill cherchait à la reprendre. Elle se leva, bien décidée à en imposer par un air de dignité hautaine et offensée. Mais ses forces la trahirent. Elle dut s'appuyer au dossier d'une chaise et sa réponse ne fut qu'une imploration :

— Bill, ne m'obligez pas à déposer ! De grâce... Je n'ai pas l'habitude de supplier, croyez-moi. Mais je vous supplie de ne pas m'appeler à la barre. Je ne puis témoigner. Je ne dois pas témoigner !

Un phénomène se produisit dans l'esprit du jeune avocat : on eût dit qu'une douche glacée venait de balayer tous les sentiments autres que celui du devoir.

Debout maintenant, face à Andrea Gimball, il demanda d'une voix sourde :

— Pourquoi ne devez-vous pas témoigner ?

— Laissez-moi. Je...

— Vous craignez la publicité ?

— Non, non, Bill ! Ce n'est pas cela. Croyez-vous que je me soucie...

— Vous cachez un fait important !

— Non ! Non !

— Si ! Je vois clair maintenant. Comédienne !

Dans sa rage, il la saisit par les épaules et la jeune fille fondit en larmes.

— La leçon me servira, merci. Vous vouliez me tourner complètement la tête, hein ? M'endormir, me réduire au silence, quand c'est la vie de ma sœur qui se joue ? Tant pis pour vous, miss Gimball. J'ai retrouvé ma lucidité, vous témoignerez à l'audience et Dieu veuille – pour votre bien – que vous ne cachiez pas un fait susceptible de sauver ma sœur !

Bill la lâcha brusquement, comme si le seul contact de ses épaules lui eût été odieux.

— Vous ne comprenez pas, murmura-t-elle entre ses sanglots. Comment pouvez-vous penser ces horreurs, Bill ? Je... je n'ai pas joué la comédie. Je... je ne puis faire acquitter votre sœur. Ce que je sais...

— Ah ! Vous savez donc quelque chose !

La colère de l'un céda devant la terreur de l'autre.

— Je ne sais rien, je ne sais même plus ce que je dis ! gémit Andrea. Je suis bouleversée. Bill ! Si vous consentiez à me croire et...

— Qu'y a-t-il, Andrea ? insista Bill d'une voix pressante. Pourquoi

vous défier de moi, alors que je pourrais vous aider ? Parlez. Est-ce vous qui l'avez tué ?

— Non ! Je ne sais rien, rien du tout ! Et si vous voulez toujours me citer comme témoin, je... je m'enfuirai ! Je quitterai le pays, et...

— Bien, soupira Bill, très calme. Je suis fixé et je vous donne un sérieux avertissement, dans votre propre intérêt : commettez une telle folie et je vous pourchasserai jusqu'au jour de votre mort. Vous êtes mal embarquée, moi de même. Mais nos petits intérêts personnels ne comptent pas devant le sort qui attend Lucy. Tenez-vous à ma disposition et je vous ménagerai dans la mesure du possible. M'entendez-vous ?

Andrea sanglotait dans les coussins d'un divan. Elle ne répondit pas et Bill la contempla un long moment en silence. Puis il tourna les talons et sortit.

Ayant terminé la lecture du procès-verbal de la dernière audience, Ellery commença à ôter son veston ; puis il alluma une cigarette et il relut, en pesant chaque mot, la déposition d'un des derniers témoins entendus.

Question de Mr Pollinger : Vos nom et prénoms ?

Réponse : John Howard Collins.

Q. – Vous tenez une station-service, Mr Collins ?

R. – Oui.

Q. – Où est-elle située ?

R. – Sur Lamberton Road, entre Trenton et Camden.

Q. – Je désigne un point sur cette carte. Marque-t-il exactement l'emplacement de votre station ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Vous connaissez bien la région ?

R. – J'y ai vécu toute ma vie et voici une dizaine d'années que je tiens cette station.

Q. – Vous connaissez donc les entrepôts maritimes. Pouvez-vous les situer sur la carte ?

R. – Oui, monsieur. (Le témoin prend une règle et il indique un point sur la carte.) C'est ici.

Q. – Parfaitement. Retournez à la barre, je vous prie. Maintenant, dites-nous à quelle distance des entrepôts maritimes se trouve votre station.

R. – A trois milles.

Q. – Vous rappelez-vous la soirée du 1^{er} juin dernier ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – De façon précise ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Pourquoi vous souvenez-vous si parfaitement de cette soirée déterminée ?

R. – Grâce à un concours de fâcheuses circonstances : la pluie qui avait réduit à zéro ou presque mon chiffre d'affaires, le renvoi de mon employé vers 19h30, à la suite d'une vive discussion, et l'attente inutile du camion spécial qui devait me ravitailler en essence pour le lendemain, qui était un dimanche.

Q. – Bien. Maintenant, Mr Collins, voici la pièce à conviction n° 17, la photographie d'une automobile. Avez-vous vu cette voiture ?

R. – Oui, monsieur. Elle s'est arrêtée devant mon poste le 1^{er} juin, à 20h05.

Q. – Comment pouvez-vous être aussi affirmatif et aussi précis ?

R. – Il y a évidemment plus d'un coupé Ford, modèle 1932. Mais je lis sur cette photo le numéro de la voiture que j'avais noté, ce soir-là.

Q. – Ah ! Vous aviez noté le numéro ! Pourquoi ?

R. – Parce que la conductrice de ce coupé Ford m'avait fait une drôle d'impression. Elle semblait effrayée et elle portait une voilette qui la masquait complètement. Des voilettes comme celle-là se voient rarement de nos jours et l'air de cette femme ne me disait rien ; bref, je crus bon de relever le numéro de la voiture.

Q. – Dites au jury comment les choses se sont passées quand la femme voilée s'arrêta devant votre poste d'essence.

R. – J'accourus pour la servir et demandai : « De l'essence ? » Elle inclina la tête. « Combien ? » dis-je. Et ainsi de suite. Je lui mis cinq gallons dans le ventre.

Le juge. – La cour ne tolérera aucune manifestation déplacée, rires ou autre. Huissier, faites sortir les personnes qui se permettent de troubler les débats. Continuez, monsieur le procureur.

Q. – Que se passa-t-il après que vous avez versé cinq gallons dans le réservoir de la Ford, Mr Collins ?

R. – Elle me donna un billet d'un dollar et partit sans attendre la monnaie. C'était une nouvelle anomalie et elle contribua à graver l'incident dans mon esprit.

Q. – Dans quelle direction la femme voilée s'est-elle éloignée ?

R. – Dans la direction de la cabane située près des entrepôts maritimes où le crime fut commis.

Mr Angell. – Je proteste, Votre Honneur. Selon une précédente déclaration du témoin, son poste d'essence se trouve à trois milles des entrepôts maritimes. D'autre part, la forme de la réponse est nettement tendancieuse.

Mr Pollinger. – Si la Ford s'est éloignée en direction de Trenton, Votre Honneur, elle s'est également dirigée vers le théâtre du crime. Il s'agit de directions, non de destinations.

Le juge. – C'est exact, Mr Pollinger. Mais la réponse n'en contient pas moins une interprétation défavorable. La cour n'en tiendra pas compte.

Q. – La Ford s'est-elle éloignée en direction de Camden ?

R. – Non, monsieur. Elle venait de Camden et elle a continué sa route vers Trenton.

Q. – Voici la pièce à conviction n° 43, Mr Collins. La reconnaissez-vous ?

R. – Oui, monsieur. C'est la voilette retrouvée à Philadelphie dans la voiture abandonnée qui...

Mr Angell. – Je proteste...

Mr Pollinger. – Contentez-vous de répondre à mes questions de façon précise et en accord avec vos observations personnelles, Mr Collins. La pièce à conviction n° 43 est donc une voilette de femme. La reconnaissez-vous ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Où l'avez-vous déjà vue ?

R. – Sur le visage de la femme à laquelle je vendis de l'essence, ce soir-là.

Q. – Que l'accusée veuille bien se lever. Maintenant, Mr Collins, regardez attentivement l'accusée. L'avez-vous déjà vue ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Où, quand et dans quelles circonstances ?

R. – C'est elle qui conduisait la Ford dans laquelle je mis de l'essence ce soir-là.

L'huissier. – Silence ! Silence dans la salle !

Mr Pollinger. – A vous, Mr Angell.

CONTRE-INTERROGATOIRE DE MR ANGELL

Q. – Puisque vous dirigez la même affaire depuis une dizaine d'années, nous pouvons en conclure, n'est-ce pas, que votre station-service est florissante, Mr Collins ?

Mr Pollinger. – Je fais opposition, Votre Honneur.

Q. – Je retire ma question. La marche de l'affaire que vous dirigez depuis plus de neuf ans est satisfaisante, Mr Collins ?

R. – Oui.

Q. – Chaque année, des milliers d'automobilistes s'arrêtent devant votre poste soit pour se ravitailler en essence, soit pour des raisons d'ordre mécanique ?

R. – Oui, sans doute.

Q. – Sans doute. Pouvez-vous nous donner le nombre approximatif des voitures qui se sont arrêtées devant votre poste durant le mois dernier ?

R. – Je ne les compte pas. Ce n'est pas nécessaire pour mes écritures.

Q. – Je vous demande un chiffre approximatif. Cent ? Mille ? Cinq mille ?

R. – Je ne sais pas. Un bon nombre.

Q. – Calculons, puisque vous ne pouvez être plus précis. A raison de cent par mois, combien cela fait-il de voitures par jour ?

R. – Trois environ. Il s'en arrête plus que cela.

Q. – Plus de trois par jour. Une trentaine, peut-être ?

R. – Mettons une trentaine, oui.

Q. – Ce qui fait un millier d'automobiles par mois, n'est-ce pas ?

R. – Grosso modo, oui.

Q. – Vous avez donc ravitaillé en essence un millier d'automobilistes depuis le 1^{er} juin ?

R. – A peu de chose près, oui.

Q. – Cependant, après avoir parlé à un millier d'automobilistes et rempli autant de réservoirs, vous pouvez encore décrire une voiture déterminée et reconnaître sans hésitation sa conductrice ?

R. – J'ai déjà dit comment j'avais gardé un souvenir très précis de cette Ford et de la femme qui la conduisait. Il avait plu ce jour-là.

Q. – Nous avons eu cinq jours de pluie depuis le 1^{er} juin. Vous rappelez-vous aussi clairement les événements de ces cinq autres journées ?

R. – Non. Mais, ce soir-là, j'avais également congédié mon employé.

Q. – La contrariété d'avoir congédié votre employé a gravé dans votre esprit une certaine voiture, entre mille ?

R. – Tout avait été de travers, ce samedi-là. Le camion spécial qui devait me ravitailler en essence n'était pas venu, je l'ai déjà dit.

Q. – Est-ce la seule fois, en dix ans, que vous avez craint d'être à court d'essence ?

R. – Non.

Q. – Bien. Vous dites avoir inscrit sur le coup le numéro du coupé Ford que vous venez d'identifier. Puis-je voir cette note ?

R. – Je ne l'ai pas sur moi.

Q. – Où est-elle ?

R. – Dans la poche de mon autre costume.

Q. – Qui est ?

R. – Chez moi.

L'huissier. – Silence ! Silence dans la salle !

Mr Pollinger. – Le témoin produira cette note dès que possible.

Mr Angell. – Puis-je prier Mr le procureur général de laisser à la défense le soin de conduire ce contre-interrogatoire ?

Mr Collins. – J'apporterai cette note demain.

Q. – La même note, Mr Collins ?

R. – Certainement.

Q. – Pas une copie ?

Mr Pollinger. – Votre Honneur, je proteste énergiquement contre les insinuations de mon collègue. Nous sommes en mesure de garantir l'authenticité de la note que le témoin produira demain et nous nous excusons d'une regrettable négligence sans laquelle cet incident eût été évité.

Mr Angell. – Je proteste non moins énergiquement contre l'intervention de Mr le procureur général. Votre Honneur.

Le juge Menander. – Le mieux est de laisser la question en suspens jusqu'à nouvel ordre, Mr Angell. Vous la reprendrez dès que la cour sera en possession de la pièce à conviction.

Q. – Pendant combien de minutes le coupé Ford, conduit par la femme voilée, stationna-t-il devant votre poste, Mr Collins ?

R. – Pendant cinq minutes environ.

Q. – Merci. Combien de temps faut-il pour verser cinq gallons d'essence dans le réservoir d'une voiture ?

R. – Cela dépend. Mais le bouchon du réservoir était rouillé, donc difficile à dévisser et à revisser. Tout compris, l'opération a bien duré quatre minutes.

Q. – Pendant quatre minutes sur cinq, votre attention a donc été concentrée sur le réservoir de la Ford. Où se trouve-t-il ?

R. – A l'arrière, évidemment.

Q. – A l'arrière, bien. La femme voilée est-elle descendue de voiture durant ces cinq minutes ?

R. – Non. Elle est restée assise au volant.

Q. – Vous ne l'avez donc pas vue pendant quatre minutes sur cinq ?

R. – C'est exact.

Q. – En somme, vous l'avez vue pendant une minute, Mr Collins ?

R. – Si l'on veut, oui.

Q. – Si l'on veut ? Contestez-vous l'exactitude de la soustraction ?

R. – Non.

Q. – Maintenant, que voyait-on de la conductrice pendant la minute restante ?

R. – Son buste.

Q. – Jusqu'à la taille ?

R. – Non, elle était assise au volant, comme je l'ai dit, et elle n'a pas ouvert la portière.

Q. – Qu'avez-vous vu de sa toilette ?

R. – Un grand chapeau souple et un manteau.

Q. – Quel genre de manteau ?

R. – Ample.

Q. – De quelle couleur ?

R. – Foncé.

Q. – Bleu marine ? Noir ? Marron ?

R. – Je ne puis préciser la teinte. C'était un manteau foncé, en lainage.

Q. – Il faisait encore jour quand cette femme s'arrêta devant votre poste, n'est-ce pas ?

R. – Oui, il n'était que 19 heures et quelques, heure solaire.

Q. – Néanmoins, vous ne pouvez pas préciser la couleur de son manteau ?

R. – Il était foncé, c'est tout ce que je puis affirmer.

Q. – Mais vous l'avez bien vu ?

R. – Je viens de vous le dire.

Q. – Vous avez donc vu sa couleur exacte, le 1^{er} juin, mais vous l'avez oubliée depuis ?

R. – Plus exactement, je n'ai pas remarqué la couleur du manteau.

Q. – Mais vous avez bien remarqué l'aspect général de la conductrice ?

R. – Ça, oui !

Q. – Vous l'avez suffisamment bien remarqué pour pouvoir identifier la prévenue avec la femme que vous avez vue dans la Ford, voici un mois ?

R. – Oui.

Q. – Mais vous ne vous rappelez plus la couleur de son manteau ?

R. – Non.

Q. – De quelle couleur était son chapeau ?

R. – Je ne sais pas au juste. C'était un grand chapeau souple.

Q. – Portait-elle des gants ?

R. – Je ne m'en souviens plus.

Q. – Et vous n'avez vu que son buste ?

R. – Oui.

Q. – Pendant une minute en tout ?

R. – A peu près.

Q. – Et cette femme portait une voilette qui cachait complètement son visage, c'est bien cela ?

R. – Oui.

Q. – Néanmoins, vous persistez à affirmer que la prévenue est bien la conductrice de la Ford ?

R. – Elle est de la même taille.

Q. – Ah ! De la même taille, à partir de la poitrine, voulez-vous dire sans doute ?

R. – J'en ai l'impression.

Q. – Votre témoignage repose-t-il sur des impressions ou sur des faits précis ?

Mr Pollinger. – Votre Honneur, je me permets de protester contre la façon dont l’avocat défenseur harcèle mon témoin. Ce genre de contre-interrogatoire futile...

Le juge Menander. – La défense a le droit d’éprouver la mémoire d’un témoin cité par l’accusation, Mr le procureur général. Continuez, Mr Angell.

Q. – Vous dites que ce coupé Ford s’arrêta devant votre poste à 20h05, le 1^{er} juin, Mr Collins. S’agit-il d’une « impression » ou d’un fait précis ?

R. – C’est un fait certain, monsieur. La pendule de mon bureau marquait 20h05.

Q. – Vous avez consulté votre pendule lorsque la voiture s’arrêta ? Est-ce là votre habitude ?

R. – Non. Mais, ce soir-là, je téléphonais à mon fournisseur d’essence quand la voiture s’arrêta et je venais de lui dire, avec la pendule sous les yeux : « Il est déjà 20h05 et vous ne m’avez pas encore livré ma commande de ce matin ! » Voilà pourquoi je puis indiquer l’heure, à une minute près.

Q. – Vous veniez de raccrocher le récepteur quand la Ford s’arrêta ?

R. – C’est cela, oui.

Q. – Vous avez alors quitté votre bureau pour vous avancer et demander à l’automobiliste la quantité d’essence qu’elle désirait ?

R. – Oui, monsieur. La femme voilée me montra cinq doigts et je remplis le réservoir.

Q. – Elle leva la main, mais vous ne vous rappelez pas si cette main était gantée ou non ? Vous vous souvenez de ceci, mais vous avez oublié cela ?

R. – L’inconnue me montra cinq doigts. Je ne sais pas si sa main était gantée ou non.

Q. – Bien. Vous avez rempli le réservoir, dites-vous. Avec cinq gallons d’essence ?

R. – C’est cela.

Q. – Vous connaissez naturellement la capacité des réservoirs de Ford ?

R. – Certes. Onze gallons, environ.

Q. – Vous commettez donc une erreur en disant que vous avez fait le plein avec cinq gallons ?

R. – Non, monsieur. J’ai fait le plein.

Q. – Ah ! Le réservoir n’était donc pas à sec ou presque ?

R. – Il contenait encore cinq gallons environ. Avec les cinq que je venais d’ajouter, l’essence arriva presque jusqu’au goulot.

Q. – Bien. En d’autres termes, lorsque l’automobiliste voilée vous signifia par geste qu’elle désirait cinq gallons d’essence, son réservoir

était à moitié plein ? Elle aurait pu rouler pendant longtemps encore sans risque de panne ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – N’avez-vous pas été surpris de voir une automobiliste s’arrêter en cours de route, pour faire remplir un réservoir aussi loin d’être à sec ?

R. – Certains chauffeurs craignent toujours de se trouver à court d’essence. Mais cela m’avait paru étrange en effet.

Q. – Pourquoi ?

Mr Pollinger. – Je proteste. Les réflexions du témoin sont hors du sujet.

Le juge. – La question est irrecevable.

Q. – La femme voilée vous avait montré cinq doigts pour vous indiquer la quantité d’essence qu’elle désirait, Mr Collins. Elle ne vous a donc pas parlé ?

R. – Non.

Q. – Elle n’a pas prononcé une seule parole pendant son arrêt de cinq minutes, devant votre poste à essence ?

R. – Elle n’a pas dit un mot.

Q. – Vous n’avez donc pas entendu le timbre de sa voix ?

R. – Non.

Q. – Si la prévenue se levait pour prononcer quelques paroles, vous ne pourriez la reconnaître au son de sa voix ?

R. – Non, certes. Encore une fois, la conductrice de la Ford n’a pas ouvert la bouche.

Q. – Votre identification de la prévenue avec cette femme – dont vous ne connaissez pas la voix et dont les traits seraient dissimulés par une épaisse voilette – repose donc sur une certaine ressemblance de silhouette, à partir de la poitrine ?

R. – Oui. Mais une grande et forte femme comme elle...

Q. – Revenons à la voilette que vous avez reconnue, Mr Collins. Vous affirmez que c’est bien cette voilette-là que vous avez vue sur le visage de cette automobiliste ?

R. – Oui.

Q. – Ne pourrait-il pas s’agir d’une voilette identique à l’autre ?

R. – Si, naturellement. Mais voilà vingt ans que je n’ai vu une femme porter une voilette comme celle-là. Et puis, j’ai bien remarqué le... la... je ne trouve pas le mot.

Mr Pollinger. – Les mailles ?

Mr Angell. – Mr le procureur général voudra bien s’abstenir de souffler les réponses au témoin.

R. – Les mailles, c’est cela. Elles formaient comme de petites vagues si rapprochées qu’on ne voyait rien au travers. Je la reconnaîtrais entre mille, cette voilette-là !

Q. – Mais vous n’avez remarqué ni la couleur du manteau ni celle du chapeau, et vous ignorez si l’automobiliste portait des gants ou non ?

R. – Je l’ai déjà dit et répété.

Q. – Vous avez déclaré que la Ford venait de Camden, n’est-ce pas ?

R. – Oui.

Q. – Mais vous étiez dans votre bureau quand elle s’arrêta devant votre pompe ?

R. – Oui. Mais...

Q. – Vous ne l’avez pas vue arriver ?

R. – La Ford était arrêtée quand je suis sorti. Mais comme elle était tournée vers Trenton, elle devait venir de Camden.

Q. – Je répète : vous ne l’avez pas vue arriver ?

R. – Non, mais...

Q. – L’automobiliste aurait pu venir de Trenton, tourner sur la route et se ranger devant votre poste de façon à laisser supposer qu’elle venait de la direction opposée, c’est-à-dire de Camden ?

R. – Sans doute, mais...

Q. – Vous êtes certain que c’est bien le 1^{er} juin et non la veille ou le lendemain que vous avez vu cette voiture ?

R. – Sûr et certain.

Q. – Vous avez oublié la couleur du manteau de la conductrice, mais vous vous rappelez la date exacte de son passage ?

R. – Je l’ai déjà dit...

Mr Angell. – C’est...

Mr Pollinger. – Puis-je suggérer à l’avocat défenseur de laisser le témoin achever sa phrase ? Voici cinq minutes qu’il essaie vainement de s’expliquer.

Mr Angell. – Dois-je prolonger ce contre-interrogatoire afin de lui accorder cinq minutes supplémentaires, Mr le procureur général ? Mais je crois que ce serait en pure perte et je dis maintenant ce que j’allais dire quand vous m’avez interrompu : c’est tout !

NOUVEL INTERROGATOIRE DU TÉMOIN
PAR MR POLLINGER

Q. – La question de l’identification personnelle mise à part, vous êtes certain que la femme voilée conduisait bien la voiture dont nous vous avons montré la photographie, Mr Collins ?

R. – Certain, monsieur.

Q. – Vous êtes également certain – et ce pour les diverses et excellentes raisons invoquées ici même – qu’elle s’est arrêtée devant votre poste le 1^{er} juin dernier, à 20h05 ?

R. – Certain.

Q. – Cette femme était seule dans la Ford ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Elle portait la voilette que je vous présente ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Et, d'où qu'elle vînt, cette femme s'est bien éloignée en direction de Trenton ?

R. – Oui, monsieur.

Q. – Vous l'avez vue se diriger vers Trenton ?

R. – J'ai suivi la Ford des yeux tant qu'elle resta visible.

Mr Pollinger. – C'est tout, Mr Collins.

NOUVEAU CONTRE-INTERROGATOIRE DE MR ANGELL

Q. – Vous dites que cette femme était seule dans la voiture, Collins ?

R. – Et je le répète, parce que c'est la vérité.

Q. – C'était un coupé, n'est-ce pas, avec un spider à l'arrière ?

R. – Parfaitement.

Q. – Le spider était-il ouvert ?

R. – Non. Le rabat de la carrosserie était fermé.

Q. – Avez-vous songé à un moment que quelqu'un pouvait se cacher à votre insu dans le coffre fermé du spider ? Pouvez-vous réellement affirmer que cette femme était seule dans la Ford ?

R. – Eh bien...

Mr Pollinger. – Je proteste contre le fond et la forme de cette dernière question, Votre Honneur. La défense cherche à...

Mr Angell. – Je m'incline et me déclare satisfait, Mr le procureur général. C'est tout, Collins.

— Je sens le grand coup venir, murmura Bill à l'oreille d'Ellery, le lendemain matin.

Pollinger ne s'était pas encore démasqué. Petit et fluët, vif et apparemment inoffensif comme un moineau, il semblait échapper à l'atmosphère surchauffée de la salle d'audience. Derrière lui et en grand deuil, Jessica Borden Gimball était assise au banc des témoins, les mains croisées sur ses genoux. Avec ses traits pincés et son teint plombé que n'adoucissait aucun maquillage, on l'eût prise pour une femme usée par le labeur et l'incertitude du lendemain. Andrea, d'une pâleur mortelle, se tenait à côté de sa mère.

Bill Angell caressait la main de sa sœur, sous la table. Mais Lucy semblait hypnotisée par l'autre femme, sa rivale, et elle restait insensible à tout.

— Philippe Orlans ! appela l'huissier.

Des murmures, aussitôt réprimés, s'élevèrent dans la salle. Ellery

se raidit et la gravité du juge Menander s'accroissait encore, tandis qu'un homme à l'aspect ascétique s'avavançait d'un pas ferme vers la barre et prêtait serment. Penché en avant, le menton dans une main, Bill rivalisait maintenant de pâleur avec Andrea.

Pollinger donna sa pleine mesure. Ce qu'il pouvait éprouver à cet instant ne se manifesta que par un léger surcroît de calme.

— Vous êtes citoyen français, Mr Orlans ?

— Oui.

Le témoin s'exprimait avec un certain accent étranger, mais sa voix avait une belle résonance.

— Quelles sont vos fonctions officielles, dans votre pays ?

— J'occupe à la Sûreté française le poste qui correspond dans la police américaine à celui de chef du bureau des identifications criminelles.

Bill ne put réprimer un sursaut. Sa mémoire l'avait d'abord trahi, mais elle venait de lui revenir brusquement : Orlans était l'un des noms les plus célèbres dans les annales de la criminologie moderne. Celui qui le portait était un homme d'une intégrité absolue et les décorations décernées par une douzaine de gouvernements pour services rendus confirmaient, s'il en était besoin, sa réputation mondiale.

— Vous êtes donc expert en matière d'identification criminelle, Mr Orlans ?

— Je serai honoré de présenter mes références à ce tribunal, monsieur, répondit le Français avec un léger sourire.

— J'allais vous en prier.

Bill se mordit nerveusement la lèvre. Par ce geste, Ellery comprit que l'apparition de ce témoin éminent avait pris l'avocat au dépourvu.

— Vingt-cinq années de ma vie ont été consacrées à la science de l'identification criminelle, répondit Orlans. Après avoir été le disciple d'Alphonse Bertillon, j'ai eu l'honneur d'être le collaborateur et l'ami personnel de votre concitoyen, l'inspecteur Faurot. Les affaires dans lesquelles je suis intervenu...

Pâle mais parfaitement maître de lui, Bill se leva pour déclarer :

— La défense s'incline devant l'autorité incontestée de l'expert.

Un coin de la bouche de Pollinger remonta imperceptiblement. Ce fut l'unique manifestation extérieure de son triomphe et seul un œil attentif put là saisir car il se dirigea aussitôt vers la table sur laquelle les pièces à conviction étaient exposées. Parmi celles-ci, figurait le coupe-papier à la lame noircie par le sang de Gimball. Pollinger le prit délicatement par la pointe et il le présenta au public en un geste qui rappelait celui d'un chef d'orchestre levant son bâton ; l'assistance répondit avec une docilité d'instrumentiste consciencieux, car tous les regards restèrent fixés sur l'arme du crime, revêtue d'une importance

nouvelle.

— Veuillez tout d'abord expliquer à la cour dans quelles circonstances vous avez été appelé à témoigner dans cette affaire, Mr Orlans, demanda doucement le procureur général.

La bouche entrouverte, Lucy semblait hypnotisée par la lame ensanglantée. Bill la regardait également et son teint avait pris une couleur bilieuse.

— Je me trouvais en Amérique depuis le 25 mai, visitant vos services de police, commença l'expert français. Le 2 juin, alors que je séjournais par hasard à Philadelphie, le chef de la police De Jong sollicita mon opinion sur certains aspects de cette affaire. A sa requête, j'examinai divers objets et je suis ici pour vous exposer les conclusions résultant de cet examen.

— Lequel a été fait en toute objectivité, n'est-ce pas, Mr Orlans ? En d'autres termes : lors de cet examen, vous ignoriez les découvertes précédentes de la police de Trenton ?

— Je les ignorais complètement.

— Avez-vous reçu des honoraires, monsieur ?

— J'ai refusé ceux qui m'avaient été offerts.

— Vous ne connaissez aucune des personnes intéressées, ni la prévenue, ni son avocat, ni le procureur général ?

— Je ne connais personne ici.

— Vous apportez donc votre témoignage dans le seul intérêt de la vérité et de la justice ?

— Vous l'avez dit.

Pollinger marqua un temps d'arrêt. Puis, présentant le coupe-papier, il demanda brusquement :

— Voici la pièce à conviction n° 5. Est-ce bien un des objets que vous avez examinés ?

— Oui.

— Puis-je connaître la nature exacte de votre examen ?

— J'ai recherché les empreintes digitales, répondit le témoin avec un sourire qui découvrit des dents éclatantes.

— Et qu'avez-vous découvert ?

L'expert français possédait le sens des situations dramatiques. Ses yeux brillants firent le tour d'une assistance qui ne respirait plus dans l'attente de la réponse. Celle-ci fut enfin donnée, d'une voix claire :

— J'ai relevé les empreintes digitales de deux personnes que nous désignerons momentanément par A. et B. La série A. est plus nombreuse que l'autre. Voici d'ailleurs les chiffres exacts.

Orlans consulta un calepin et il continua :

— De A., sur la lame : une empreinte du pouce, deux de l'index, deux du médius, deux de l'annulaire, une de l'auriculaire. De A. toujours, sur le manche : une empreinte du pouce, une de l'index, une

du médius. De B., sur la lame : une empreinte du pouce, une de l'index, une du médius. De B., sur le manche : une de l'index, une du médius, une de l'annulaire, une de l'auriculaire.

— Tenons-nous-en à la seconde série, dit Pollinger. Comment les empreintes de B. se présentaient-elles sur le manche ? Étaient-elles éparpillées ?

— Voulez-vous lever le coupe-papier, je vous prie ? Merci. En allant de haut en bas, les empreintes de B. apparaissaient sur le manche dans l'ordre déjà indiqué. Je le répète : index, médius, annulaire, auriculaire. Elles étaient groupées.

— En d'autres termes : l'arme étant ainsi présentée la pointe en bas, vous avez relevé sur le manche une série d'empreintes comprenant quatre doigts très rapprochés les uns des autres. C'est bien cela, monsieur ?

— C'est cela.

— Quelle interprétation donnez-vous de cette disposition des empreintes, en tant qu'expert du service anthropométrique ?

— Il est évident que B. a saisi ce coupe-papier de la façon dont quiconque l'aurait saisi, si son intention avait été de s'en servir comme d'un poignard. Le pouce n'a pas laissé d'empreinte, puisqu'il se trouvait normalement sur les autres doigts.

— Ces empreintes étaient-elles assez nettes pour que la possibilité d'une erreur d'interprétation puisse être écartée ?

— Les empreintes composant la série en question étaient assez claires, répondit Orlans avec un froncement de sourcils. Néanmoins, elles étaient accompagnées de plusieurs taches impossibles à identifier.

— Pas sur le manche ? demanda vivement le procureur général.

— Sur le manche principalement.

— Il ne peut cependant y avoir aucun doute au sujet des empreintes composant la série B. ?

— Aucun.

— Aucune autre empreinte ou tache impossible à identifier ne recouvrait, même partiellement, celles de B. ?

— Non. Il y avait bien une légère tache, çà et là, mais pas de surimpression proprement dite.

Pollinger alla prendre deux petites enveloppes cartonnées figurant parmi les pièces à conviction.

— Voici la pièce à conviction n° 10, annonça-t-il. Ce sont les empreintes digitales relevées sur le cadavre de Joseph Kent Gimball, également connu sous le nom de Joseph Wilson. Les avez-vous comparées à celles de l'arme ?

— Oui.

— Veuillez éclairer le jury sur votre méthode de classification. A.

et B., Mr Orlans.

— Les empreintes jusqu'ici appelées « A » sont celles qui figurent sur la pièce à conviction n° 10.

— Précisons, je vous prie. Les empreintes A. sont celles de Joseph Kent Gimball, la victime ?

— Oui.

— Vous n'avez rien à ajouter ?

— Si. Sur la lame et sur le manche du coupe-papier, nous trouvons les empreintes des deux mains de Gimball.

Un silence. Puis Pollinger reprit :

— Voici maintenant la pièce à conviction n° 11, Mr Orlans. Ayez l'obligeance de vous en tenir à la méthode employée pour le n° 10.

L'expert donna sa réponse d'une voix calme :

— Les empreintes jusqu'ici appelées « B » sont identiques à celles qui figurent sur la pièce à conviction n° 11.

— Avez-vous d'autres constatations à ajouter ?

— Oui. Les empreintes B., sur la lame, proviennent de la main gauche ; celles qui apparaissent sur le manche sont celles de la main droite.

— Veuillez lire à haute voix la référence inscrite sur la pièce à conviction n° 11.

L'expert prit la petite enveloppe que Pollinger lui tendait. Il lut rapidement :

— « Pièce à conviction n° 11. Empreintes digitales de Lucy Wilson. »

Le procureur général regagna sa place en proférant entre ses dents :

— Vous avez la parole, Mr Angell.

Pâle comme la mort, Bill Angell repoussa d'un geste las sa table, avant de se lever. Mais, au moment de s'avancer vers la barre, il se retourna pour adresser à sa sœur pétrifiée une courageuse grimace qui voulait être un sourire. Ellery détourna les yeux.

L'avocat commença son contre-interrogatoire par cette déclaration :

— Votre autorité en matière d'expertises anthropométriques ne laisse aucun doute dans notre esprit, Mr Orlans. Nous apprécions, en outre, le parfait désintéressement avec lequel...

— Je m'élève contre ce discours préliminaire, intervint froidement Pollinger.

— Au fait, je vous prie, Mr Angell, dit le juge Menander après s'être éclairci la voix.

— J'y venais, Votre Honneur. Vous avez certifié que les empreintes digitales de Lucy Wilson apparaissaient sur le coupe-papier

dont l'assassin se servit pour poignarder Joseph Kent Gimball, Mr Orlans. Vous avez également déclaré, n'est-ce pas, que cette arme portait en outre de nombreuses empreintes trop brouillées pour permettre une identification quelconque ?

— Permettez, monsieur, répondit poliment l'expert. J'ai dit qu'il y avait des taches impossibles à déterminer.

— Pouvait-il s'agir d'empreintes digitales brouillées ?

— Non. Ces taches n'avaient pu être imprimées par des doigts nus.

— Et par des doigts protégés par des gants ?

— Ce n'est pas impossible.

Pollinger se mordit la lèvre. Un peu de couleur revint aux joues de Bill.

— Vous avez également déclaré que la plupart de ces taches se trouvaient sur le manche, Mr Orlans ?

— Oui.

— C'est par le manche que l'on saisit habituellement une arme, dans un dessein criminel ?

— Oui.

— Et certaines des taches en question recouvraient les empreintes de Lucy Wilson, sur le manche du coupe-papier ?

— Oui. Mais je me refuse à définir la nature de ces taches, monsieur, continua l'expert avec une certaine impatience. La science anthropométrique connaît des limites et, dans le cas présent, je ne puis avancer qu'une interprétation plus ou moins exacte.

— Ces taches sur le manche avaient-elles la forme d'extrémités digitales ?

— Non. C'étaient des taches brouillées et irrégulières.

— Telles qu'en eût laissées une main gantée ?

— C'est possible, je le répète.

— Et elles recouvraient les empreintes de Lucy Wilson ?

— Oui.

— Indiquant par leur seule présence que quelqu'un avait manié le coupe-papier, après la prévenue ?

Un sourire précéda la réponse de l'expert.

— Je me réserve sur ce point, monsieur. Ces marques ne résultent pas nécessairement d'une intervention humaine. Admettons, par exemple, que le coupe-papier ait été enveloppé dans du papier de soie, puis mis en boîte ; dans ce cas, et si la boîte avait subi un choc, ce choc aurait pu causer ce genre de taches, par simple frottement du papier contre la lame ou le manche.

Bill reprit, en marchant de long en large :

— Vous avez encore déclaré, Mr Orlans, que la disposition des empreintes semblait indiquer que Lucy Wilson avait saisi le coupe-

papier de la façon dont on saisit un poignard, quand on a l'intention de porter un coup mortel. Cette conclusion ne vous paraît-elle pas hâtive ?

— Pardon ? fit l'expert en fronçant les sourcils.

— Une personne qui aurait manié le coupe-papier dans le but parfaitement innocent de l'examiner n'aurait-elle pu imprimer des marques identiques ?

— Si, naturellement. Je n'ai rien affirmé, monsieur. J'ai seulement voulu illustrer l'ordre et le groupement des empreintes.

— Ainsi vous ne pouvez affirmer, en tant qu'expert qualifié, que Lucy Wilson ait utilisé ce coupe-papier dans un but d'homicide ?

— Non, certes. Je m'en tiens aux faits, aux faits indéniables. Quant à l'interprétation...

Un haussement d'épaules acheva la phrase et le contre-interrogatoire.

Comme Bill regagnait sa table, Pollinger, debout, revint à la charge.

— Vous avez relevé les empreintes de Lucy Wilson sur l'arme du crime, Mr Orlans ?

— Oui, Mr le procureur général.

— Vous avez entendu les précédentes dépositions, à savoir que ce coupe-papier avait été acheté la veille du meurtre par la victime, qu'il fut retrouvé dans la cabane du crime et non dans sa demeure de Philadelphie, qu'il était accompagné d'une carte rédigée non par Lucy Wilson mais par la victime et...

— Je proteste ! rugit Bill. Le ministère public outrepassa ses droits !

— C'est tout, déclara Pollinger, très calme. Merci, Mr Orlans.

Bill reprit la parole pour demander l'annulation de ce témoignage.

Le juge Menander refusa. Force était de se rendre à l'évidence : le témoignage de l'expert français avait complètement changé la physionomie de l'affaire.

Congestionné par une rage impuissante, le jeune avocat réclama alors une suspension d'audience.

— La dernière déposition entendue nous prend au dépourvu. Votre Honneur, ajouta-t-il. Nous n'avons eu ni la possibilité d'examiner la question ni celle de demander une contre-expertise.

— Accordé.

Le juge se leva avant d'annoncer :

— L'audience reprendra demain matin, à 10 heures.

Lucy fut emmenée par ses gardiens, les membres du jury se retirèrent en bon ordre, les journalistes se ruèrent vers la porte et Bill jeta un coup d'œil à la ronde. Son regard croisa celui d'Andrea Gimball, chargé d'une indicible angoisse.

Bill se détourna aussitôt. Ce fut Ellery qui reçut son aveu :

— Je suis foudroyé. Lucy ne m'avait pas dit...

Ellery l'entraîna doucement par le bras.

— Venez, mon vieux. Nous n'avons pas une seconde à perdre.

Ella Amity trouva Mr Queen en train de fumer une cigarette sur un banc public. Le fleuve coulait à ses pieds, derrière lui se dressait la vieille prison du comté et, devant le banc, Bill Angell faisait les cent pas à la manière d'un homme qui ne pourra jamais s'arrêter. La nuit était étouffante.

— Vous m'avez fait chercher ! lança gaiement la jeune femme en s'asseyant à côté d'Ellery. Vos semelles n'y résisteront pas, Bill Angell. Se démener ainsi, par cette chaleur ! Enfin ! J'aime autant vous dire que tous les journalistes de la création battent la ville et la campagne pour vous retrouver. Veille de plaidoirie, que sais-je encore ! J'ai l'impression que la petite Ella ferait mieux de se taire, ajouta-t-elle soudain.

Les traits de Bill étaient tirés et ses yeux ternes, trop enfoncés dans des orbites cerclées de rouge, trahissaient une lassitude infinie. Depuis la suspension d'audience, il avait déployé une activité fébrile : maints coups de téléphone donnés à droite, et à gauche, consultations d'experts, interrogatoires de témoins, etc. C'était à se demander comment il tenait encore debout.

— A quoi bon vous agiter ainsi, Bill ? reprit Ella avec douceur. Vous vous réveillerez à l'hôpital et que deviendra la pauvre Lucy, on se le demande ?

Comme Bill continuait à battre le sol, Ella Amity croisa les jambes en soupirant. Un cri de femme, suivi d'un rire, lourd, monta de la rivière vers la prison apparemment endormie. Peu après, Bill s'écria avec une sorte de désespoir :

— Si seulement elle m'avait prévenu !

— Que dit-elle ? murmura Ellery.

— Son explication est si simple que nul n'y croira. Vendredi soir, Joe rapporta chez lui cette maudite garniture de bureau et Lucy voulut naturellement la regarder. Elle défit le paquet, et examina chaque pièce. Voilà comment ses empreintes digitales s'imprimèrent sur les parties métalliques. C'est magnifique, hein ? Malheureusement, le seul témoin capable de corroborer ses dires est mort ! ajouta le jeune homme avec un rire bref.

— Allons, allons, Bill ! fit Ella Amity. L'histoire est très plausible. Cette garniture de bureau était un cadeau que Joe et Lucy devaient vous offrir ensemble ; il est donc parfaitement normal que tous deux aient manié le coupe-papier et les autres pièces. Pourquoi le jury repousserait-il l'explication de Lucy ?

— Vous avez entendu la déposition du vendeur des Grands

Magasins Wanamaker. Après avoir été achetée par Joe, la garniture fut soigneusement essuyée avant d'être emballée. La carte fut rédigée par le même Joe, dans le magasin. Il n'est pas question de Lucy jusqu'ici, n'est-ce pas. Et ensuite ? Joe rentra chez lui. Puis-je le prouver ? Non ! Il m'avait bien dit qu'il devait quitter Philadelphie le lendemain matin, d'où l'on peut déduire qu'il comptait passer la nuit auprès de Lucy ; mais une déduction n'est jamais une preuve et ma parole ne vaut pas cher, en l'occurrence. Personne ne l'a vu partir, samedi matin. Personne, sauf Lucy. Et l'on ne peut s'attendre qu'un jury partial ajoute foi à la parole d'une inculpée.

— Le jury n'est pas prévenu contre Lucy, Bill, dit vivement Ella.

— Pieux mensonge. Avez-vous observé le juré n° 4 ? J'avais d'abord fondé des espoirs sur cette femme : la cinquantaine, plantureuse, bonne épouse et bonne ménagère, assurément. Je t'en fiche ! Celle en qui je voyais une alliée s'est transformée en furie. Toutes les femmes sont jalouses de Lucy, parce qu'elle est trop jolie. Quant aux hommes : le juré n° 7 est sujet aux crampes et il en veut au genre humain. Pouvais-je le deviner ?

Les deux autres ne trouvèrent rien à répondre. Ce fut Bill qui reprit, entre ses dents :

— Mais je me battrai jusqu'au bout.

— Ferez-vous comparaître Lucy à la barre ? demanda tranquillement Ellery.

— C'est mon seul espoir ! Puisque je ne trouve personne pour répondre qu'elle était au cinéma, samedi soir, et personne pour corroborer son explication relative aux empreintes sur le coupe-papier, il faudra bien que Lucy apporte son propre témoignage. Fasse le ciel qu'elle s'attire des sympathies. Sinon...

Bill se laissa tomber sur le banc.

— A mon humble avis, vous voyez les choses trop en noir, déclara Ella. J'ai interrogé diverses personnalités et toutes estiment que les éléments de Pollinger sont faibles. De simples présomptions laissent toujours le bénéfice du doute, en somme.

— Mais Pollinger a du talent et il possède un sérieux avantage : celui de pouvoir résumer l'affaire, après la plaidoirie. Tous les avocats criminels vous diront qu'ils paieraient cher le droit de laisser eux-mêmes cette dernière impression aux jurés. Et puis, il y a l'opinion publique...

— L'opinion publique ? répéta la jeune femme, comme Bill fronçait les sourcils. S'il n'y avait que ma campagne...

— Vous êtes un ange, Ella, mais le sens juridique vous échappe et vous ne soupçonnez pas le mal que nous a fait cette histoire d'assurance.

— Cette quoi ? demanda Ellery qui s'agita sur son banc.

— Des fuites se sont produites avant l'ouverture du procès. Les journaux ont publié l'interview que le vieil Hathaway a accordée aux membres de la presse et il suffisait de lire entre les lignes pour comprendre que la *National Life Insurance* différerait le paiement de l'assurance pour la bonne raison que la bénéficiaire pouvait avoir assassiné l'assuré. Pour limiter les dégâts, j'intentai aussitôt un procès à la compagnie, en vue d'exiger le règlement immédiat ; mais le mal était fait et bien fait.

— Sur quoi appuierez-vous votre défense, Bill ? demanda Ellery en jetant sa cigarette.

— Je compte sur Lucy pour expliquer la vilaine histoire des empreintes, pour faire accepter son alibi, etc. A vous de relever ensuite les « points faibles » de l'accusation, Ellery. Vous ne me refuserez pas ce service, mon vieux ?

— Ne faites donc pas l'imbécile, Bill !

— Votre intervention peut m'être précieuse sur un point déterminé, El. Je veux parler des allumettes consumées.

— Ah ! fit Ellery. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

Angell se leva brusquement et il se remit à marcher comme un ours en cage.

— Ces allumettes consumées prouvent que la meurtrière fuma en attendant Gimball, déclara-t-il. Or, il me sera facile de démontrer que Lucy ne fume pas et n'a jamais fumé. Si je vous appelle ensuite à la barre...

— Halte-là ! interrompit Ellery. Oui, Bill, ces allumettes ont une histoire ; elles soulèvent même une question très importante et je crains fort que vous ne vous trompiez du tout au tout.

— Comment ? s'écria le jeune avocat, s'arrêtant net. Expliquez-vous, mon cher !

— J'ai ratissé la cabane au peigne fin, Bill, soupira Ellery. Il y avait bien un certain nombre d'allumettes consumées dans la soucoupe et l'idée d'un fumeur se présentait naturellement à l'esprit, soit. Mais quels sont les faits ?

Ella Amity s'écria, avec un enjouement démenti par l'inquiétude de son regard fixé sur Bill :

— Manuel du Parfait Détective. Chapitre premier, première leçon !

— Que fume-t-on ? reprit Ellery. Du tabac, lequel ne s'évanouit pas complètement en fumée. Il laisse des cendres et, dans certains cas, des bouts de cigarettes. C'est ce que j'ai cherché, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la cabane, sous les fenêtres principalement. Or, je n'ai pas trouvé la moindre trace de cendres, pas la moindre parcelle de tabac, consumé ou non. Et j'ose affirmer que ces allumettes servirent à autre chose qu'à allumer des cigarettes ou même une pipe.

— Encore un espoir évanoui ! soupira Angell.

— C'est vrai. Mais attention, Bill ! Ces allumettes peuvent vous offrir un argument imprévu. Ceci dit et avant de poursuivre, puis-je connaître vos intentions à l'égard de miss Andrea Gimball ?

Un silence suivit cette question car un couple, bras dessus bras dessous, s'avavançait vers le banc. Dans la pénombre, on ne distinguait que deux silhouettes : celles d'une femme élancée, en robe claire, et d'un homme visiblement agité. Quand les promeneurs eurent atteint un réverbère, nos amis reconnurent Andrea Gimball et son fiancé.

Burke Jones s'arrêta brusquement, l'œil mauvais. A côté de lui, Andrea ressemblait à une femme qui vient d'apercevoir un fantôme. Le visage cireux de Bill s'empourpra lentement, tandis que ses poings se serraient.

Puis, quittant brusquement le bras de son compagnon et faisant volte-face, Andrea s'enfuit dans la direction d'où elle était venue. Furieux, Jones hésita, puis il s'élança à la poursuite de la jeune fille.

Ella Amity se leva dans un élan d'indignation.

— Je vous battrais, Bill Angell ! s'écria-t-elle. Perdez-vous la tête ? C'est bien le moment d'agir comme un collégien qui vient d'éprouver le premier coup de foudre ! Pauvre imbécile !

Les poings de Bill se desserrèrent.

— Vous n'y comprenez rien, ni l'un ni l'autre. Cette jeune fille ne compte pas pour moi. Je...

— A d'autres, mon cher !

— Je me moquerais de miss Gimball si je n'avais découvert qu'elle nous cache quelque chose... voilà !

— Ah ! fit Ellery, intéressé. Que cache-t-elle ?

— Je l'ignore. Mais elle y attache une telle importance que la seule idée de témoigner l'affole. On verra bien si je suis un imbécile, Ella ! Andrea Gimball m'est nécessaire. Elle m'est si nécessaire, pour sauver Lucy, qu'elle sera le dernier témoin appelé par la défense !

— Bravo ! s'écria miss Amity. La voix du sang a parlé. Puis-je ébruiter cette noble décision, mon cher Bill ?

— Officieusement, oui. Pollinger ne pourra rien empêcher. J'ai cité miss Gimball en justice.

— Comptez sur moi. A bientôt, mes amis !

Une pichenette fut l'adieu de miss Amity, pressée d'aller répandre la nouvelle.

— Bill ! (Le jeune avocat s'assit sur le banc en détournant les yeux et Ellery reprit doucement :) Je crois savoir ce que cette décision vous coûte.

— Mais elle ne me coûte rien ! protesta l'autre. A mes yeux, Andrea Gimball est tout juste bonne à servir la cause de Lucy, vous m'entendez ? Elle témoignera, tant mieux !

— Tant mieux, répéta Ellery. Je m'en réjouis comme vous, mon vieux. Et pour plusieurs raisons, ajouta-t-il d'une voix songeuse.

On comptait plusieurs courants d'opinion quand les membres du jury se retirèrent après l'allocution du juge Menander. La majorité des auditeurs attendait un acquittement rapide ; certains pensaient que la délibération se prolongeait pour finir sur un désaccord ; seule, une infime minorité prévoyait un verdict de condamnation.

La déposition de Lucy avait, il est vrai, déçu l'espoir de son frère et de ses partisans. Nerveuse et craintive tout d'abord, elle se détendit peu à peu et se laissa guider par les questions de Bill ; ainsi, elle put raconter posément l'histoire de sa vie aux côtés de l'homme qu'elle avait connu sous le nom de Joseph Wilson. Il lui arriva même de sourire en évoquant le souvenir de leur rencontre, de leurs fiançailles et de leur amour partagé.

Puis, Bill l'amena à parler des journées immédiatement antérieures au crime. Lucy raconta comment son mari et elle avaient décidé d'offrir un cadeau d'anniversaire à Bill, comment Joe avait tenu sa promesse et acheté une garniture de bureau qu'il avait rapportée chez lui le vendredi, la veille de sa mort. Naturellement, Lucy avait voulu voir le cadeau destiné à son frère. Elle l'avait donc déballé pour examiner chaque pièce séparément, puis elle avait refait le paquet et Joe l'avait emporté le samedi matin, en promettant de le remettre à Bill le jour même.

Durant cet interrogatoire qui dura un jour et demi, Lucy fournit toutes les explications demandées et elle réfuta, une à une, toutes les accusations portées contre elle.

Puis, sans crier gare, Pollinger passa à l'attaque.

Impitoyable et usant de tout son talent, il démolit systématiquement l'image que la prévenue avait tracée de sa vie conjugale. Ses protestations d'honnêteté ? Des histoires ! Qui croirait qu'une femme pût vivre pendant dix ans avec un homme sans découvrir tout ce qu'il y avait à apprendre sur lui, principalement quand cet homme passait la majeure partie de son temps loin du foyer conjugal ? Le contre-interrogatoire fut littéralement haché par les violentes protestations de Bill.

A un moment donné, Pollinger déclara :

— Vous avez eu maintes et maintes occasions d'expliquer avant aujourd'hui la présence de vos empreintes sur le coupe-papier, n'est-ce pas, Mrs Wilson ?

— Oui...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait spontanément ? Répondez !

— Je... je... Personne ne m'avait questionnée à ce sujet.

— Mais vous saviez que l'arme du crime portait la marque de vos

doigts ?

— Je n'avais pas compris...

— Mais vous comprenez maintenant le déplorable effet que produit cette trop innocente explication de la dernière heure, alors que vous connaissez les charges accumulées contre vous et que votre avocat a eu tout le temps de vous prodiguer ses conseils ?

A force de protestations indignées, Bill parvint à faire retirer la question. Mais le coup avait porté. Les jurés fronçaient les sourcils. Lucy se tordait les mains.

Pollinger revint à la charge.

— Vous avez également déclaré que, le samedi matin, votre mari vous avait promis de passer par le bureau de votre frère afin de remettre le fameux cadeau d'anniversaire à son destinataire ?

— Oui. Joe m'avait promis...

— Mais il ne l'a pas fait, n'est-ce pas ? Le cadeau, toujours emballé dans le papier du magasin, fut retrouvé dans la cabane située à plusieurs milles de Philadelphie.

— Je... Joe avait dû oublier. Il avait dû...

— Comprenez donc que vos mensonges vous desservent, Mrs Wilson. La vérité saute aux yeux, voyons ! Ce n'est pas chez vous, n'est-ce pas, que vous avez vu cette garniture de bureau pour la première fois ? Mais bien dans la cabane...

Et ainsi de suite, pendant toute la durée du contre-interrogatoire. Bill eut beau obtenir la suppression des questions à tendance nettement accusatrice, il ne put empêcher la prévenue de s'effondrer sous les coups redoublés du procureur général. Sanglotant entre deux sursauts de colère, Lucy ne cessa de se contredire et de tomber dans les pièges adroitement tendus. La dureté presque féroce de Pollinger n'était d'ailleurs qu'un adroit calcul répondant à l'émotivité du témoin ; au fond, il conservait la froideur d'un mécanisme bien réglé.

A la fin du contre-interrogatoire, il fallut ordonner une suspension d'audience pour que Lucy puisse se remettre.

Le tour de l'avocat défenseur était venu.

Plusieurs témoins – voisins, amis ou fournisseurs – se succédèrent à la barre pour évoquer la vie conjugale de Lucy sous un jour favorable. Rien ne troublait apparemment la bonne entente et la félicité des époux, personne de leur entourage ne soupçonnait la double vie de Wilson, rien dans l'attitude ou les propos de Lucy ne permettait de croire qu'elle fût rongée par une inquiétude secrète. D'autres témoins confirmèrent ensuite que la prévenue allait régulièrement au cinéma le samedi soir, quand son mari voyageait pour ses « affaires ». D'autres encore – amis ou employés de magasins – déclarèrent enfin que Lucy n'avait jamais acheté ni porté de voilette.

Pendant ce défilé de témoins à décharge, Pollinger se montra

froid et mesuré, mais toujours prêt à saisir une faiblesse, un faux-fuyant.

Bill revint alors au grave sujet de la voiture.

Il avait pris position dès l'audition d'un témoin de Pollinger – l'expert du service anthropométrique chargé d'examiner la Ford – en soutenant que le fait de n'avoir relevé que les empreintes de la prévenue sur cette voiture ne signifiait rien ; ceci pour l'excellente raison que Lucy, et Lucy seule, conduisait la Ford depuis des années. Il avait également essayé d'amener l'expert officiel à déclarer que certaines taches relevées sur le volant et les leviers provenaient de mains gantées ; mais l'autre s'y était refusé.

Les experts cités par la défense en vue d'étayer cet argument firent piètre figure ; Pollinger eut vite fait de trouver leur « point faible » : manque de références chez l'un, tendance à tourner la question chez l'autre, et ainsi de suite. Bill se garda de contester l'authenticité des traces de pneus, mais il appela à la barre un expert en métaux.

Celui-ci s'éleva contre une explication fournie par le procureur général, à savoir que la statuette – rongée par la rouille – du radiateur s'était « cassée toute seule », sous l'effet des vibrations de la voiture. Se basant sur un examen minutieux des deux parties du bouchon, l'expert affirma que seul un choc violent avait pu briser la figurine à la hauteur des chevilles. Pollinger soumit ce témoin à un contre-interrogatoire extrêmement sévère qu'il termina par ces mots :

— Je vous confronterai avec un autre expert en métaux qui est d'un avis diamétralement opposé au vôtre.

Le quatrième jour consacré à la défense, Bill appela Ellery à la barre et il l'amena à énumérer ses références semi-officielles.

— Mr Queen, commença-t-il ensuite. Vous avez bel et bien précédé les représentants de la police sur les lieux du crime ?

— Oui.

— Et vous avez examiné les lieux attentivement, par pur intérêt professionnel ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous avoir vu ceci, au cours de votre inspection ? continua Bill en brandissant une soucoupe ordinaire.

— Oui.

— Où avez-vous vu cette soucoupe ?

— Sur la table derrière laquelle gisait la victime.

— Elle était donc bien en évidence ?

— Oui.

— Était-elle vide ?

— Non. Cette soucoupe contenait un certain nombre d'allumettes en carton, toutes plus ou moins consumées.

— Vous suivez les débats depuis le début et vous avez entendu les arguments de l'accusation, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Mr le procureur général a-t-il seulement mentionné cette soucoupe et les allumettes qu'elle contenait, lors de votre arrivée dans la cabane ?

— Non.

Pollinger, debout, entama une âpre discussion qui dura cinq bonnes minutes. Finalement, le juge Menander autorisa Bill à poursuivre.

— C'est au criminaliste célèbre que je m'adresse. Mr Queen. Pouvez-vous fournir aux jurés votre explication au sujet de ces allumettes consumées, que vous avez vues de vos yeux dans la cabane et dont l'accusation s'est gardée de parler jusqu'ici ?

— Certainement.

Ici, nouvelle discussion, plus violente encore que la première. Mais Pollinger eut beau fulminer, la parole fut rendue à Ellery qui exposa publiquement les raisons pour lesquelles lesdites allumettes n'avaient pu servir à allumer une ou plusieurs cigarettes.

Bill enchaîna vivement :

— Votre démonstration éclatante amène une autre question, Mr Queen : lors de votre inspection minutieuse de la cabane, avez-vous trouvé une « raison d'être » satisfaisante pour ces allumettes qui ne furent pas utilisées par un fumeur ?

— Certainement. Il s'agit d'un objet que le chef de la police De Jong et ses détectives examinèrent après moi, le soir même, dans la cabane. L'état de cet objet conduit à des conclusions inévitables.

— Est-ce là l'objet en question ? demanda Bill en brandissant le bouchon noirci qui garnissait la pointe du coupe-papier.

— Oui.

Troisième altercation depuis le début de l'interrogatoire d'Ellery. Finalement, le juge Menander autorisa la défense à faire figurer le bouchon parmi ses pièces à conviction.

— Ce bouchon était-il déjà carbonisé quand vous l'avez trouvé, Mr Queen ? continua Bill.

— Oui.

— Il mouchetait l'arme du crime quand vous l'avez vu pour la première fois ?

— Oui.

— Pouvez-vous expliquer ce fait ?

— Je ne vois qu'une explication possible, puisque le bouchon ne protégeait évidemment pas la pointe du coupe-papier, quand celui-ci fut plongé dans le cœur de Gimball. Par conséquent le bouchon fut fixé au coupe-papier après le meurtre et calciné ensuite, à l'aide des

allumettes en carton trouvées dans la soucoupe. Dans quel but l'assassin agit-il ainsi ? La réponse saute aux yeux, voyons ! Piquons un morceau de liège calciné sur une pointe quelconque et nous obtiendrons un crayon grossier. En d'autres termes : son crime commis, la meurtrière employa ce procédé bien connu pour écrire ce qu'elle avait à écrire.

— Pourquoi recourut-elle à un moyen aussi compliqué ?

— Parce qu'elle n'en avait pas d'autre à sa disposition. J'ai vainement cherché sur la victime ainsi que dans la cabane un crayon, un stylo rempli d'encre ou tout autre accessoire habituel d'écriture ; la garniture de bureau comportait bien un porte-plume et un encrier ; mais tous deux étaient à l'état neuf. Si la meurtrière n'avait ni crayon ni stylo sur elle et si elle désirait écrire, force lui était donc de recourir à un moyen de fortune. Ce moyen lui fut procuré par le bouchon – qui garnissait évidemment la pointe du coupe-papier – et qu'elle avait dû ôter pour poignarder Gimball. L'emploi d'un morceau de liège brûlé en guise de crayon est un procédé bien connu, je le répète.

— Avez-vous entendu le procureur général faire la moindre allusion à ce bouchon lors de son réquisitoire ?

— Non.

— A-t-on retrouvé sur la scène du crime un message quelconque ?

— Non.

— Que déduisez-vous de ce fait ?

— Si nous sommes dans le vrai, les lignes tracées à l'aide du bouchon calciné s'adressaient à quelqu'un et tout nous porte à croire que ce quelqu'un emporta le billet, déclara Ellery. Mais alors, nous nous trouvons en présence d'un facteur insoupçonné jusqu'ici. En admettant même une absurdité, à savoir que la meurtrière emporta le billet qu'elle venait d'écrire si laborieusement, ce simple fait constitue un élément intéressant de l'affaire, un facteur que l'accusation a systématiquement passé sous silence.

Durant le véritable duel oratoire qui suivit, Pollinger s'efforça de minimiser l'importance d'un témoignage « purement hypothétique » et émanant d'un ami personnel de l'inculpée. Le procureur général ne lâcha Ellery qu'au bout d'une heure de discussion extrêmement vive, alors qu'ils ruisselaient tous deux de transpiration ; mais les représentants de la presse furent unanimes pour reconnaître que la défense venait de marquer un point.

Pour Bill, l'impression produite par cette déposition fut le meilleur des stimulants. Ses yeux exprimèrent une confiance suffisamment rayonnante pour se communiquer de proche en proche et l'on put voir le juré n° 2 – un businessman au regard vif – parler avec une chaleur contenue à l'oreille de son voisin, un homme dont le

visage poupin n'exprimait qu'une béate indifférence jusqu'au moment où son front se plissa sous l'effet de laborieuses réflexions. Chez d'autres jurés, l'intérêt assoupi se réveilla brusquement.

Le matin du dernier jour, après plusieurs audiences consacrées à l'audition de témoins à décharge, témoins de petite importance, Bill impressionna toute l'assistance par sa mine décidée. Sa pâleur n'était plus aussi accentuée et ses yeux lancèrent à la ronde un défi qui dut faire réfléchir Pollinger.

Sur un signe de l'avocat défenseur, l'huissier appela aussitôt le témoin attendu à la barre :

— Jessica Borden Gimball !

Le soupir d'Andrea ressembla à un cri étouffé. Puis, tandis que Mrs Gimball passait de la stupeur à l'indignation, il y eut un rapide colloque entre le sénateur Frueh et Pollinger. Quand elle s'avança enfin vers la barre, Jessica Borden s'efforçait de ressembler à une reine malheureuse et outragée.

Aucune intervention de Pollinger n'arrêta Bill. A la fin d'un interrogatoire impitoyable, Mrs Gimball était blême de rage et les griefs qu'elle pouvait légitimement nourrir contre Gimball avaient été si habilement révélés au grand jour qu'il y avait presque pléthore de mobiles contre elle.

Dans son contre-interrogatoire, Pollinger s'efforça d'amortir le choc, de présenter le témoin comme une femme douce et incomprise, une victime du sort qui n'avait même pas la consolation d'avoir été mariée, une malheureuse qui n'avait rien reçu en compensation de tout le mal que Gimball lui avait fait. Pour terminer, le procureur général insista sur l'alibi de Mrs Gimball – le bal de bienfaisance du Waldorf auquel elle avait bel et bien assisté, malgré les insinuations contraires de l'avocat défenseur. Dans de telles conditions, une absence assez longue pour lui permettre d'aller poignarder un homme qui se trouvait à quatre-vingts milles de New York n'aurait pu passer complètement inaperçue.

Grosvenor Finch remplaça le sénateur Frueh à la barre. Bill l'amena d'abord à reconnaître publiquement que Mrs Gimball n'avait cessé d'être la bénéficiaire de Gimball que quelques semaines avant le meurtre de l'assuré. Ignorant les dénégations réitérées de Finch, il ajouta même que celui-ci avait fort bien pu mettre Mrs Gimball au courant des nouvelles dispositions de la victime et, pour étayer sa thèse, il rappela la déclaration du témoin à De Jong, la nuit du crime : « N'importe lequel d'entre nous aurait fort bien pu quitter le bal pour aller assassiner Joe. »

Pollinger riposta en donnant lecture de la réponse exacte, enregistrée par le sténographe de la police : « Chacun d'entre nous aurait pu quitter le Waldorf sans être remarqué, sauter en voiture,

poignarder Joe Gimball dans cette cabane et retourner au bal ensuite. »

— Qu'entendiez-vous au juste par là, Mr Finch ? demanda à cette occasion le procureur général.

— Je voulais dire qu'en théorie tout est possible. Mais je ne me suis pas privé de souligner l'absurdité...

— Mrs Gimball s'est-elle absentée du bal, à votre connaissance ?

— Non. Et je suis en mesure de l'affirmer.

— Avez-vous jamais averti Mrs Gimball que l'homme qu'elle prenait pour son époux légitime avait brusquement reporté son assurance sur une autre personne ?

— Jamais ! Et je défie quiconque de me contredire quand j'affirme une fois de plus mon absolue discrétion au sujet du changement de bénéficiaire décidé par Gimball.

— C'est tout, Mr Finch.

— Andrea Gimball ! appela l'huissier.

Blême, les yeux baissés et les mains tremblantes, la jeune fille s'avança vers la barre comme une condamnée allant au supplice. Rien qu'à l'entendre prêter serment, rien qu'à l'observer une fois assise – une statue clouée sur sa chaise –, l'auditoire comprit qu'un drame allait se jouer. Pollinger se rongea les ongles ; derrière lui, le groupe Gimball manifestait une grande nervosité.

Penché sur la barre, Bill la fixa avec une intensité suffisante pour l'obliger à le regarder dans les yeux. Le dialogue amer qui s'engagea alors entre les deux jeunes gens resta leur secret, mais ils avaient encore pâli quand leurs yeux se quittèrent. Ceux d'Andrea s'abaissèrent sur ses mains, ceux de Bill allèrent se fixer le plus loin possible, sur un mur insensible.

La première question de l'avocat fut posée d'une voix singulièrement atone :

— Où avez-vous passé la soirée du 1^{er} juin, miss Gimball ?

— Au Waldorf, avec ma mère et des amis.

— Toute la soirée ?

Le ton de Bill avait la douceur d'une caresse, mais c'était la trompeuse douceur d'un fauve prêt à bondir. L'attaque suivit aussitôt, car la seule réponse d'Andrea fut un sanglot mal réprimé.

— Dois-je vous rafraîchir la mémoire, miss Gimball ? Ou dois-je confier ce soin à d'autres ?

— De grâce ! murmura-t-elle. Bill...

— Je vous ai posé une question et vous avez juré de dire la vérité, interrompit Bill, impitoyable. Avez-vous oublié où vous avez passé une partie de cette soirée, quand vous n'étiez plus au bal du Waldorf ?

Aidé par une agitation générale, Pollinger en appela vivement au juge Menander :

— Votre Honneur, l'avocat défenseur met un de ses propres témoins en accusation !

Un sourire à l'adresse du procureur général précéda l'explication de Bill :

— Ma cliente est inculpée de meurtre, Votre Honneur. La loi me confère le droit d'interroger un témoin hostile et qui n'a pas été entendu jusqu'ici, pour la simple raison que l'accusation a ignoré son existence. Je tiens à recueillir un témoignage extrêmement important, voilà tout. N'en déplaise à Mr le procureur général, acheva le jeune avocat entre ses dents.

— La défense est parfaitement autorisée à citer et à interroger un témoin hostile, déclara le juge Menander. Continuez, Mr Angell.

Bill grogna :

— Greffier, lisez la question en suspens.

Le sténographe officiel obéit et Andrea répondit d'une voix accablée :

— Non, je m'en souviens.

— Dites au jury où vous avez passé la première partie de cette soirée !

— Dans la maison... au bord du fleuve...

— Dans la cabane où Gimball fut assassiné ?

— Oui.

La réponse provoqua une explosion comparable à celle d'une bombe. Des cris inarticulés s'élevèrent du groupe Gimball. Andrea avait fermé les yeux ; seuls Pollinger et Bill restèrent impassibles au milieu d'une agitation qui dura plusieurs minutes.

Quand le calme fut enfin rétabli, Andrea parla d'une voix blanche. Au reçu d'un télégramme de son beau-père, elle avait emprunté le cabriolet Cadillac de son fiancé pour se rendre à Trenton où elle était arrivée avec une heure d'avance. Ayant trouvé la cabane vide, elle avait fait une randonnée dans la campagne ; à son retour, au crépuscule, elle avait découvert le cadavre de Gimball étendu sur le plancher.

— Vous l'avez cru mort, alors qu'il vivait encore en réalité ? demanda Bill.

— Oui.

— Vous n'avez pas touché son corps ?

— Oh ! Non, non !

Comme Andrea entreprenait d'expliquer son saisissement, son cri et sa fuite éperdue, Ellery griffonna quelques mots sur une feuille de calepin qu'il fit remettre à Bill. Andrea se tut, les yeux voilés par une terreur secrète.

Le billet qu'il venait de lire tremblait légèrement entre ses doigts et, les lèvres pincées, Bill demanda :

— Combien de temps êtes-vous restée dans la cabane, lors de votre seconde visite ?

— Je ne sais pas... Quelques minutes, murmura la jeune fille, les épaules un peu relevées, comme si elle sentait un coup venir et cherchait instinctivement à s'en protéger.

— Quelques minutes ! Y avait-il une voiture près de la cabane quand vous y êtes arrivée pour la première fois, vers 20 heures ?

— Une vieille Packard stationnait dans l'allée latérale, devant la petite porte.

— La voiture de Wilson, c'est exact. Et lors de votre retour ? Voyons : Si vous n'avez réellement passé que quelques minutes dans la cabane, lors de votre seconde visite, vous avez dû y arriver pour la deuxième fois vers 21 heures ? N'oubliez pas que j'ai assisté à votre fuite, miss Gimball. Il était alors 21h08.

— Je... Oui, sans doute.

— Nous disons donc que vous êtes revenue à la cabane à 21 heures. La Packard était toujours à la même place, naturellement ; mais avez-vous vu une autre voiture ?

— Non. Non, il n'y avait toujours que la vieille Packard.

— Et vous maintenez que vous n'avez vu personne dans la cabane, tant la première fois que la seconde ?

— Je n'ai vu âme qui vive.

Bill se sentit rougir sous le regard chargé d'un douloureux reproche, d'une muette supplication qui croisa le sien. Mais il se montra implacable.

— N'avez-vous pas remarqué, lors de votre seconde visite, des traces de pneus dans l'allée principale ?

— Je... je ne m'en souviens pas.

— D'après une précédente déclaration, vous avez été « faire un tour du côté de Camden » pour attendre l'heure du rendez-vous. Avez-vous rencontré un coupé Ford, conduit par une femme voilée, au cours de cette randonnée ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Votre mémoire est-elle plus fidèle en ce qui concerne l'heure de votre retour à New York, cette nuit-là ?

— Il était environ 23h30. Je suis rentrée chez moi pour me changer avant d'aller rejoindre ma mère et nos amis au bal du Waldorf.

— Personne n'avait remarqué votre absence prolongée ?

— Je... Non.

— Votre fiancé, votre mère, Mr Finch et d'autres amis assistaient à ce bal et vous voulez nous faire croire que votre disparition soudaine est passée complètement inaperçue ?

— Je... j'étais bouleversée. Si quelqu'un a fait allusion à mon

absence, je n'en ai gardé aucun souvenir.

Bill se tourna vers le jury avec un sourire ironique. Puis, il demanda :

— A propos, miss Gimball, qu'avez-vous fait du message que la meurtrière avait écrit à votre intention ?

Pollinger se leva d'un bond. Puis il dut se raviser, car il se rassit sans avoir prononcé une seule parole.

— Le message ? balbutia Andrea. Quel message ?

— Le billet écrit à l'aide du bouchon brûlé. Vous avez entendu la déposition de Mr Queen. Qu'avez-vous fait de ce papier ?

— Je ne comprends pas. Il n'y avait pas... Je ne sais même pas de quoi il s'agit !

— En vous accordant le bénéfice du doute, sachez que trois personnes se sont trouvées sur les lieux du crime, poursuivit Bill d'une voix pressante. La victime, la meurtrière et vous. Puisque le billet fut écrit après le crime, la coupable ne le destinait certainement ni à sa victime ni à elle-même. Alors ! Où donc est ce message ?

Andrea Gimball cria presque :

— Je ne comprends rien à cette histoire de message !

— Je crois, Votre Honneur, que cette scène a assez duré, intervint Pollinger debout. Il s'agit d'un témoin, non d'une accusée, et ce témoin a répondu de façon certainement satisfaisante à une discussion plus ou moins tendancieuse.

Une âpre discussion s'ensuivit, mais le juge Menander décréta :

— La réponse vous a été donnée, Mr Angell. Poursuivez votre interrogatoire.

Bill se retourna vers Andrea avec une sorte de férocité.

— Maintenant, miss Gimball, veuillez dire au jury si vous avez raconté votre aventure nocturne à un enquêteur officiel ? Soit au chef de la police De Jong, soit au procureur général Pollinger, soit à l'un de leurs subordonnés ?

Pollinger se leva de nouveau, mais il retomba aussitôt sur son siège. Comme Andrea regardait le magistrat en humectant ses lèvres desséchées, Bill reprit avec une ironie cinglante :

— C'est votre récit que nous attendons, miss Gimball. Renoncez donc à demander aide et assistance au procureur général.

— Je.... Oui, balbutia la jeune fille en tortillant ses gants.

— Devons-nous comprendre que vous vous êtes confiée spontanément à l'un de ces messieurs ?

— Non, je...

— Vous avez été interrogée ? Par le chef de la police ou par Mr Pollinger ?

— Par Mr Pollinger.

— En d'autres termes : si Mr le procureur général n'avait pris les

devants, vous auriez tu votre histoire aux autorités ? Permettez, Mr Pollinger ! Vous avez attendu d'être interrogée par une personnalité officielle ! Quand Mr Pollinger est-il venu à vous ?

Sous le feu de tous les regards braqués sur elle, la jeune fille baissa la tête.

— Je ne m'en souviens plus au juste, commença-t-elle. Une semaine environ après...

— Après le crime ? Ne craignez pas d'appeler les choses par leur nom, miss Gimball. Le crime. Ce mot ne vous effraie pas, n'est-ce pas ?

— Je... Non. Non, bien sûr.

— Résumons-nous. Le procureur général vint vous interroger, une semaine après le crime. Jusque-là, vous aviez caché aux autorités votre présence sur les lieux du meurtre. C'est bien cela ?

— Je... je n'avais joué aucun rôle et ne pouvais apporter aucun éclaircissement à l'enquête. Je craignais d'être mêlée...

— Vous craigniez d'être mêlée à une vilaine affaire, n'est-ce pas ? Une autre question : avez-vous touché le coupe-papier pendant votre seconde visite à la cabane ?

— Non !

Andrea reprenait visiblement de l'assurance. Ses yeux avaient retrouvé leur éclat habituel et ils ne fuyaient plus ceux de Bill.

— Où était le coupe-papier ?

— Sur la table.

— Portiez-vous des gants, ce soir-là ?

— Oui. Mais j'avais retiré celui de la main gauche.

— Votre main droite était donc gantée ?

— Oui.

— Et, dans votre fuite, votre bague de fiançailles heurta si violemment la porte de la cabane que le diamant fut arraché de ses griffes. Est-ce exact ?

— Oui.

— Vous ne vous étiez pas aperçue de la perte de votre diamant ?

— Je... Non.

— Le hasard m'ayant fait retrouver cette pierre le soir même du crime, je vous en ai informée et vous m'avez supplié de n'en parler à personne. Est-ce exact ?

— Oui, répéta Andrea, rouge d'indignation.

— Et vous m'avez embrassé dans l'espoir d'acheter mon silence, n'est-ce pas ?

De saisissement, Andrea se souleva sur sa chaise.

— Vous... vous m'aviez promis ! Comment... comment...

Elle se mordit la lèvre pour refouler ses larmes. Bill poursuivit, avec une sorte d'acharnement :

— Avez-vous vu la prévenue, le soir du meurtre ?

— Non.

— Vous reconnaissez néanmoins que vous vous êtes trouvée sur les lieux du crime, le 1^{er} juin, et que vous avez tu le fait à tous, jusqu'au moment où le procureur général vous accusa pour le moins de complicité.

Pollinger, debout, jeta les hauts cris. A l'issue d'une longue discussion, Bill reprit :

— Saviez-vous que votre beau-père menait une double vie, miss Gimball ?

— Non !

— Saviez-vous qu'il avait reporté sur une autre personne son assurance-vie d'un million de dollars et ceci peu de temps avant le 1^{er} juin ?

— Non !

— Vous détestiez votre beau-père, n'est-ce pas ?

Nouvelle discussion. Une même indignation congestionnait Mrs Gimball et ses amis ; Andrea était blême de rage et de honte.

— Bien, dit sèchement Bill. Je me déclare satisfait.

Pollinger s'avança alors jusqu'à la barre pour poser sa première question :

— Que vous ai-je dit quand je vins vous trouver une huitaine de jours après le meurtre, miss Gimball ?

— Vous m'avez appris que la police avait découvert que le cabriolet appartenait à mon fiancé ; puis vous m'avez demandé si je m'étais trouvée dans la cabane le soir du crime et – dans l'affirmative – pourquoi j'avais gardé le silence à ce sujet.

— Vous ai-je donné l'impression de vouloir écarter votre témoignage, ou de chercher à vous protéger ?

— Non. Vous vous êtes montré très sévère.

— M'avez-vous dit tout ce que le jury vient d'entendre ?

— Oui.

— Comment ai-je accueilli ces déclarations ?

— Sous toute réserve, en attendant d'en avoir vérifié l'exactitude.

— Vous ai-je posé des questions ?

— Un grand nombre, oui.

— Des questions visant à déterminer au juste ce que vous saviez ?
Ce que vous aviez vu ?

— Oui.

— Après avoir entendu vos réponses, ne vous ai-je pas dit à peu près textuellement ceci : « Votre témoignage ne venant sur aucun point à l'encontre des charges relevées contre l'inculpée, je pourrais vous épargner la pénible formalité de le répéter à la barre » ?

— C'est bien ce que vous m'avez dit.

Bill se leva, comme Pollinger reculait avec un sourire paternel.

— Est-il vrai que le procureur général ne vous a pas appelée à témoigner dans ce procès, miss Gimball ? demanda-t-il.

— Oui, murmura la jeune fille brisée par une dure épreuve.

— Alors que votre récit était susceptible d'éveiller dans l'esprit des jurés un doute légitime sur la culpabilité de ma cliente, conclut Bill.

Comme le jury délibérait depuis quarante-huit heures, dans un profond secret, un observateur eût pu remarquer le mouvement d'opinion favorable à l'inculpée qui s'était produit depuis le résumé final de Pollinger. La longueur inusitée de la délibération était considérée comme un bon signe pour Lucy ; Bill reprit courage et, pendant ces longues heures d'attente, il lui arriva même de sourire.

La fin des débats avait été rapide. Dans ses conclusions, Bill s'était personnellement et violemment attaqué à Pollinger, coupable d'avoir manqué à tous ses devoirs en dissimulant un fait essentiel : la présence d'Andrea Gimball sur les lieux du crime. « Le rôle du procureur général consiste à faire éclater la vérité, et non à charger aveuglément l'inculpé, et à écarter des témoignages susceptibles de jeter une nouvelle lumière sur l'affaire ! » s'était-il écrié. De plus, Pollinger avait volontairement omis de mentionner deux indices importants : les allumettes brûlées et le bouchon calciné, indices dont le jury eût ignoré l'existence sans la clairvoyante intervention d'un témoin à décharge. Le procureur général n'avait pu ni expliquer ces faits ni les rattacher d'une façon quelconque à l'accusée ; il n'avait pas prouvé davantage que la voilette appartenait à Lucy Wilson.

Bill exposa ensuite la théorie de la défense. Lucy Wilson était la victime d'une infâme machination. Les puissances de l'or et d'une classe dite supérieure s'étaient liguées contre une femme pauvre et sans appui, une femme qui ne reçut rien de Gimball, sauf son amour. Le véritable coupable, la meurtrière inconnue, l'offrait en holocauste à la justice. Pour étayer sa théorie, le jeune avocat invoqua le « témoignage écrasant » de l'expert en métaux, à savoir que le bouchon de radiateur n'avait pu se briser sans raison, et sous le seul effet de la rouille. Quelqu'un l'avait donc cassé, de propos délibéré, et dans le but évident de compromettre la propriétaire de la voiture, c'est-à-dire Lucy Wilson.

Partant de là et suivant pas à pas le programme de la défense tracé la veille au soir avec Ellery Queen, Bill entreprit de reconstituer la diabolique machination. Après avoir volé la voiture de Lucy Wilson, la véritable meurtrière n'avait acheté de l'essence qu'à seule fin de graver l'image de la Ford et de sa conductrice voilée dans la mémoire d'un futur témoin, le propriétaire de la station-service.

— La preuve est là ! s'était écrié Bill. Cette mystérieuse

automobiliste avait assez de carburant dans son réservoir pour parcourir encore soixante ou quatre-vingts milles ! Elle n'avait aucun besoin d'essence quand elle s'arrêta devant le poste de Mr Collins ! Ensuite, après avoir fait le plein, elle se rendit à la cabane, trouva le coupe-papier dans la garniture de bureau et s'en servit pour poignarder Gimball. Son crime commis, elle regagna Philadelphie et accidenta volontairement la voiture volée – celle de Lucy Wilson – à un endroit où la police ne manquerait pas de la retrouver.

Bill avait continué d'une voix forte :

— Si ma cliente, ma sœur, était la coupable, pourquoi portait-elle une épaisse voilette ? Elle devait savoir que la cabane était isolée et qu'elle ne risquait guère d'être vue, sinon par la victime qu'elle allait frapper à mort. Inversement, la véritable meurtrière avait toutes les raisons de masquer ses traits par une voilette si elle voulait charger Lucy de son crime ! La véritable meurtrière ne pouvait courir le risque d'être vue et elle eut soin de laisser intentionnellement la voilette dans la Ford, afin d'offrir à la police un nouvel indice contre Lucy !

« De plus, si ma sœur était une criminelle, ses faits et gestes ultérieurs au meurtre seraient d'une stupidité vraiment inqualifiable. Coupable, aurait-elle permis à la police d'identifier si aisément sa voiture grâce aux marques de pneus et de la retrouver ensuite ? Aurait-elle abandonné la voilette dans cette voiture « accidentée » en plein Philadelphie ? Ne se serait-elle pas munie d'un alibi ? Aurait-elle manié le coupe-papier sans prendre la précaution élémentaire de se ganter ? Allons donc ! Tant d'imprévoyance, une telle stupidité sont la preuve de l'innocence de Lucy Wilson ! Par contre, une femme désireuse de faire endosser son crime par ma cliente avait toutes les raisons de guider ainsi les recherches de la police ! »

Le jury se montra impressionné. Profitant de ces dispositions plus favorables, Bill demanda sobrement le « bénéfice du doute ».

— Si l'un des jurés peut affirmer actuellement, en conscience, que la culpabilité de Lucy Wilson ne fait aucun doute...

Ici, le jeune avocat avait levé les bras au ciel, puis il s'était assis.

Mais le dernier mot revint à Pollinger qui railla l'hypothèse d'une machination dirigée contre l'inculpée. C'était, dit-il, l'argument habituel des défenseurs dévoués à une mauvaise cause. Quant à la « stupidité inqualifiable » dont l'inculpée aurait fait preuve (si elle était réellement coupable), tous les véritables criminologues connaissent la stupidité habituelle des assassins. Les « super-criminels » n'existent que dans un certain genre de littérature, avait-il ajouté avec un clin d'œil significatif à l'adresse d'Ellery. Il s'agissait d'ailleurs d'un « crime passionnel », commis par une femme outragée qui avait involontairement semé des indices sous les pas des enquêteurs. Bref, Lucy Wilson s'était trahie sans le savoir.

Et le procureur général de poursuivre :

— Le ministère public croit avoir reconstitué de façon satisfaisante les faits et gestes de l'inculpée durant les heures immédiatement antérieures au crime. On l'a vue sur la route de Camden, se dirigeant vers la cabane, quelques minutes avant le meurtre, et la présence du coupé Ford sur les lieux du crime est formellement prouvée grâce aux marques de pneus identifiées par plusieurs experts. Quant aux doutes pouvant subsister sur l'identité de la mystérieuse automobiliste, ils se trouvent dissipés par les empreintes digitales de Lucy Wilson relevées sur l'arme qui a poignardé Joseph Wilson Gimball.

« Or, les empreintes digitales ne se fabriquent pas, sauf – peut-être – dans le genre de littérature dont je parlais à l'instant. »

Plusieurs jurés accueillirent par un sourire cette nouvelle pierre lancée dans le jardin d'Ellery Queen. Puis Pollinger continua de souligner la faiblesse des arguments invoqués par Bill :

— Quelle est l'explication de la défense au sujet de ces empreintes digitales si probantes aux yeux de tous ? « Lucy Wilson avait manipulé le coupe-papier chez elle, la veille du crime. » Voilà ! L'explication est ingénieuse, mais elle ne repose sur aucune preuve et, circonstance plus grave encore, elle est venue trop tard, autrement dit après que la police eut identifié les empreintes de Lucy Wilson sur l'arme du crime ! Nul ne s'y tromperait. Il s'agit bien d'une histoire inventée à la hâte, pour expliquer un fait de nature incriminante.

Le procureur général avait poursuivi avec chaleur :

— Je vous donne ma parole que toute ma sympathie reste acquise au malheureux et vaillant jeune homme qui a si intelligemment défendu sa sœur devant ce tribunal et qui s'est évertué à tirer le meilleur parti possible d'une mauvaise, d'une très mauvaise cause. Ce sentiment est partagé par tous, je le sais, mais un jury doit se prononcer en toute intégrité, d'après les faits et non d'après des sympathies, si justifiées soient-elles. Donc, mesdames et messieurs, vous ne vous laisserez pas influencer par des sentiments qui vous détourneraient de votre premier devoir, lequel est de rendre un verdict juste. N'oubliez pas que la prévenue ne possède aucun alibi pour la soirée au crime et que nous lui connaissons divers mobiles.

Ensuite Pollinger exposa les mobiles applicables à Lucy Wilson, puis, avant d'aborder la question de la préméditation, il se résuma comme suit :

— Je dis donc que nous nous trouvons en présence d'un double mobile : soit de vengeance d'une femme bafouée par dix années de mensonge, désir de châtier l'homme qui l'a si indignement trompée et volonté de bénéficier de sa mort. Bien avant le 1^{er} juin, Mrs Wilson devait savoir que son mari s'appelait en réalité Joseph Kent Gimball,

qu'il avait contracté une assurance-vie d'un million de dollars et qu'il venait de la désigner comme bénéficiaire, à la place de son autre « épouse », Mrs Gimball. En fait, rien ne prouve qu'elle n'a pas obligé Gimball à prendre ces nouvelles dispositions, à titre de dédommagement du préjudice qu'il lui avait causé. Il s'agit là d'une probabilité psychologique qui mène tout droit à la préméditation du crime. Et si le moindre doute subsiste à ce sujet dans votre esprit, rappelez-vous, mesdames et messieurs, que la prévenue se déguisa – maladroitement, certes, mais avec le souci évident de dissimuler ses traits – pour se rendre à la cabane où elle devait assassiner son mari. Libre à la défense de soutenir que l'utilisation d'un coupe-papier neuf comme arme du crime prouve qu'il s'agit d'un geste irréfléchi et que Lucy Wilson – même coupable – a agi sous l'impulsion du moment. Cet argument ne résiste pas à un examen même superficiel ! Car si j'adopte la théorie avancée par la défense, à savoir que Lucy Wilson fut la victime d'une machination, cette théorie s'écroule à cause de l'utilisation du coupe-papier ! Je m'explique : si quelqu'un avait voulu se décharger sur Lucy Wilson d'un crime dont elle était innocente, ce « quelqu'un » avait forcément combiné son coup à l'avance et il ne pouvait prévoir que Joseph Wilson achèterait une garniture de bureau, dont un coupe-papier, la veille de sa mort. Il aurait pu projeter d'abattre Wilson-Gimball à l'aide d'un revolver ou même de le poignarder. Mais il ne pouvait compter sur ce coupe-papier comme arme du crime. Or, ledit coupe-papier fut utilisé, c'est un fait certain, un fait qui tend à prouver que ce mystérieux « quelqu'un » est un personnage imaginaire. Ainsi s'écroule la théorie avancée par la défense. Car, mesdames et messieurs, Lucy Wilson entra dans la cabane avec l'intention de tuer Joseph Kent Gimball à l'aide d'une arme quelconque, revolver ou poignard, peu importe. Durant la discussion qui éclata entre son mari et elle, Lucy Wilson saisit une arme placée à portée de sa main : le coupe-papier.

S'étant ainsi surpassé, Pollinger se rassit et il s'épongea tranquillement le cou à l'aide de son mouchoir, tandis que le juge Menander prenait la parole à son tour.

Le fameux juriste se montra étonnamment bref. Dans son exposé de vingt-cinq minutes, il se contenta d'énumérer les verdicts possibles et d'éclairer les jurés sur les règles qui régissent les inculpations basées sur un concours de circonstances. De sa conviction personnelle sur l'affaire, pas un mot : réticence exceptionnelle dans un Etat où les juges ont toute latitude pour exprimer et développer leur point de vue.

Ensuite les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations.

Vers la soixante et onzième heure de délibération, en fin d'après-midi, le bruit courut que le verdict était enfin rendu. Bill recevait

quelques journalistes dans sa chambre d'hôtel ; la longueur de l'attente et le whisky aidant, il était maintenant certain de la victoire finale et montrait un entrain plus justifié que factice. Dès la sixième heure de délibération, on avait appris, grâce à une fuite, que dix voix contre deux s'étaient élevées en faveur de l'acquittement ; que conclure de l'interminable discussion qui avait suivi, sinon que les deux partisans d'une condamnation avaient la tête dure, mais qu'ils s'étaient enfin rendus à l'avis de l'écrasante majorité ?

Le rappel au palais de justice tomba en pleine euphorie, comme une douche glacée qui dégrisa subitement Bill et ses invités. Chacun prit ses jambes à son cou.

Ellery se trouvait déjà dans la salle d'audience. Bill jeta un rapide coup d'œil à la ronde, puis il s'assit lourdement et murmura :

— Les Gimball et compagnie se sont éclipsés.

— Vous avez de bons yeux, riposta sèchement Mr Queen.

La conversation s'arrêta là. Lucy venait de paraître, soutenue par ses gardiens, car elle pouvait à peine marcher. Le médecin de service lui administra un cordial, Ellery caressa sa main et Bill lui parla avec tant d'affection et de naturel que ses yeux perdirent leur fixité inquiétante et que ses joues rosirent légèrement.

Nouvelle attente, due à l'absence de Pollinger que l'on cherchait vainement. Quelqu'un le trouva enfin et il reprit sa place : mais une discussion venait précisément d'éclater entre photographes et représentants du shérif. Après l'expulsion d'un photographe, les huissiers s'époumonèrent avant d'obtenir le silence.

Les douze jurés entrèrent enfin. Le n° 7 semblait malade et irrité ; le n° 4 (une femme) arborait une mine hautaine. Tous, visiblement harassés, avaient le regard fuyant. Bill pâlit.

Dans un silence ponctué par le tic-tac de la grande horloge, le président du jury se leva pour prononcer le verdict.

Lucy Wilson était déclarée coupable de meurtre, avec circonstances atténuantes.

Bill resta pétrifié sur sa chaise. Lucy s'évanouit.

Il fallut un quart d'heure pour la ranimer. Puis le juge Menander prononça la sentence : vingt ans de prison.

Par la suite, Ellery découvrit le dessous des cartes. Après soixante-dix heures trente-trois minutes de discussion dans une salle étouffante, les jurés 4 et 7 avaient retourné complètement l'opinion des dix partisans de l'acquittement. Renonçant à la peine capitale qu'ils demandaient à l'origine, ces deux « convaincus » avaient réussi le tour de force d'obtenir la majorité absolue, pour une condamnation avec bénéfice de circonstances atténuantes.

— Ce sont les empreintes digitales relevées sur l'arme du crime qui sont à la base de tout, déclara ultérieurement le juré n° 4 aux

reporters. Lucy Wilson a menti à ce sujet, c'est clair.

Le juré n° 4 était une femme à l'aspect hommasse, au menton d'acier.

Le cœur serré, Mr Ellery Queen se dirigea vers la chambre de Bill Angell. Sa valise était déjà fermée et il l'avait confiée au garçon d'étage.

Il frappa à la porte sans obtenir de réponse. Mais le verrou n'était pas mis.

Bill n'avait retiré que son veston avant de se jeter sur le lit. Ses souliers poussiéreux avaient marqué les draps, sa cravate était de travers, sa chemise n'aurait pas été plus mouillée s'il avait pris une douche sans l'ôter. Ses yeux rouges – les yeux d'un homme qui a pleuré – fixaient le plafond.

— Bill, appela doucement Ellery.

Pas de réponse. Ellery entra, il referma la porte, s'adossa contre le battant et reprit, en cherchant ses mots :

— Bill ! Je n'ai pas besoin de vous dire la part... Je m'en vais et je tiens à vous assurer que je n'en ai pas fini avec cette affaire. Le mal n'est pas irréparable, mon vieux. Si cela avait été la chaise... Mais non, nous avons le temps.

Bill sourit contre toute attente, à cause de ses yeux rouges et bouffis, et de son teint cadavérique.

— Avez-vous jamais été en prison ? demanda-t-il le plus naturellement du monde.

— Je sais, mon vieux, je sais, soupira Ellery. Mais cela vaut mieux que... que le pire. Je vais m'atteler à la question ; voilà ce que je tenais à vous dire avant mon départ.

— Ne me prenez pas pour un ingrat, commença Bill sans tourner la tête. Seulement...

Il pinça les lèvres et Ellery dit vivement :

— Je n'ai rien pu faire, hélas ! Et tout s'est encore embrouillé, au lieu de s'éclaircir ! Mais j'entrevois maintenant un rayon de soleil.

— Vraiment ?

— Il est prématuré d'en parler. Hum ! Parlons plutôt de la question financière. Un appel coûte les yeux de la tête. Si cela pouvait vous rendre service...

— Non, Ellery. Je ne puis accepter. Merci quand même. Vous êtes très chic !

— Alors...

Après une courte hésitation, Ellery vint tapoter affectueusement l'épaule mouillée de son ami, puis il se retira en refermant la porte derrière lui.

Il découvrit Andrea Gimball, adossée au mur du corridor. Sa robe

était froissée, elle tenait son mouchoir trempé roulé en boule dans sa main, et ses yeux étaient rouges. La présence de cette jolie fille devant la porte de Bill, et en de telles circonstances, était presque choquante. Andrea aurait dû accompagner les siens et se réjouir avec eux d'un si éclatant holocauste.

— Ah ! fit Ellery, après un recul involontaire. Vous arrivez à point pour veiller une douloureuse insomnie, miss Gimball.

— Mr Queen !

— Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de partir ?

— Est-il...

— Ne cherchez pas à le voir maintenant, ma chère. Il préfère la solitude, croyez-moi.

— C'est bien ce que je pensais. Mais...

— Mais vous ne manquez pas de cœur, miss Gimball. Et, puisque vous êtes ici, vous allez m'écouter !

Ellery s'était avancé et il avait saisi son bras, un bras glacé malgré la douceur de cette soirée.

— Savez-vous quelle est votre responsabilité envers Bill et envers cette pauvre femme, condamnée à vingt ans de prison ? continua-t-il. Voulez-vous essayer de réparer toute cette souffrance que vous avez causée, par votre faute ?

— Par... par ma faute ?

Ellery lâcha son bras.

— Vous dormirez mal tant que vous ne m'aurez pas confessé la vérité, dit-il doucement. Vous êtes la première à le savoir, n'est-ce pas ?

— Je...

Andrea s'arrêta, les lèvres tremblantes.

Ellery la scruta d'un regard perçant. Puis, brusquement, il se dirigea vers le garçon d'étage qui l'attendait devant sa porte, avec ses valises.

Comme il s'éloignait, il entendit distinctement la prière ardente qu'Andrea adressait au ciel.

— Que faire, mon Dieu ? Que faire ?

L'appel exprimait une telle angoisse qu'Ellery fut tenté de revenir sur ses pas. Non. Le moment n'était pas venu. Seule une pression intérieure forcerait Andrea Gimball à soulager sa conscience du fardeau qui l'accablait.

Ellery se retourna avant de monter dans l'ascenseur. Immobile et pétrissant son mouchoir entre ses doigts, Andrea fixait la porte close de Bill avec l'expression d'une réprouvée qui aspire à une paix inaccessible. Elle était l'incarnation même du désespoir ; aussi cette scène se grava-t-elle dans sa mémoire et ranima son courage. Oui, autour de la mince silhouette de cette jeune fille clouée au mur,

flottait le radieux impondérable qui devait faire rebondir d'une façon sensationnelle la fameuse affaire Wilson-Gimball.

QUATRIÈME PARTIE

LE PIÈGE

Qui avec des flèches... Qui avec des pièges.

— Quoi ! s'écria l'inspecteur Queen, sans dissimuler sa désapprobation. Encore ?

Puis, comme Ellery continuait d'ajuster sa cravate en sifflotant, il grommela :

— Mon fils est devenu bien mondain depuis que ses amis se sont embourbés dans cette sale affaire de Trenton. Où allez-vous ?

— Je sors.

— Seul ?

— Non, certes. Selon la formule consacrée, j'ai rendez-vous avec la plus jolie, la plus désirable et la plus distinguée de nos « héritières ». Sachez cependant que la jeune personne est fiancée.

— Je ne vous reconnais plus ! soupira l'inspecteur, bourrant ses narines de tabac. Jadis, mon fils, vous aviez assez de bon sens pour ne pas courir après les femmes !

— Aujourd'hui n'est plus hier, riposta Ellery en contemplant son œuvre dans la glace.

— La petite Gimball, hein ?

— Parfaitement. A propos, le nom de Gimball sonne mal, dans le grand monde. On dit maintenant : « Jessica et Andrea Borden. » C'est compris, papa ?

— Zut ! Sérieusement, Ellery, quel but poursuivez-vous ?

Ayant endossé son habit, Ellery en caressa les revers de satin.

— Un homme gagne à sortir de temps en temps de son trou, déclara-t-il. Actuellement, je cultive les contrastes. Ce soir avec la classe privilégiée, demain une petite excursion dans un quartier populaire. J'explore, mais en agréable compagnie. Voilà. Entrez !

Djuna, le petit domestique des Queen, ne se fit pas répéter l'invitation.

— Encore ! s'écria-t-il à son tour. Vous avez une bonne amie, ma parole ! Voici pour vous, monsieur Ellery. Un livreur harnaché comme un général vient de l'apporter.

Sur ce, Djuna lança dédaigneusement un volumineux paquet sur le lit de son maître.

— Ouvrez-le, petit démon !

Djuna obéit.

— Vous avez commandé du tabac à un nommé Pierre ? demanda-t-il après avoir ouvert le paquet. Il y a un coffret, une boîte plate et un mot pour vous.

— Pierre ? fit Ellery. Ah ! J'y suis ! L'incomparable miss Zachary a tenu parole ! Les riches fréquentations ont décidément leurs avantages, papa.

Mr Ellery Queen lut en souriant ce qui suit :

« Cher Mr Queen,

J'espère que ce tabac vous plaira ; c'est un mélange de tabacs étrangers, et des grèves survenues récemment en Europe ont retardé le dernier arrivage ainsi que mon envoi. Veuillez en outre accepter, avec mes meilleurs compliments, cette boîte contenant des pochettes d'allumettes plates en carton. Selon une vieille coutume de ma maison, j'ai pris la liberté de faire imprimer votre nom sur chaque paquet. Au cas où ce tabac ne vous donnerait pas entière satisfaction, nous restons à votre disposition pour rectifier, à l'avenir, le dosage d'après vos instructions.

Toujours dévoué à vos ordres... »

— Brave Pierre ! conclut Ellery en lançant le billet sur une table. Mettez ce précieux tabac au frais, Djuna. Et maintenant, mes amis, je file.

— Bonne soirée, répondit l'inspecteur d'un ton sombre, tandis qu'Ellery gagnait la porte.

— Je suis déçue, annonça peu après Andrea à son chevalier servant. Cette boîte paraît mortelle, après tous les endroits que vous m'avez fait découvrir, Ellery Queen.

Ellery embrassa du regard la salle élégante et calme d'un dancing à la mode.

— L'éducation sociale demande un certain doigté, ma chère, répondit-il. Une diète trop prolongée au pain et à l'eau risquerait...

— Bah ! Dansons.

Toute au rythme et à la musique, Andrea était si légère, si compréhensive qu'Ellery croyait parfois danser avec une ombre, dans un délicieux silence. Mais cette ombre dégageait un parfum assez troublant pour rappeler non sans un certain malaise au cavalier de ce soir l'expression de Bill Angell, la nuit où la même jeune fille s'était serrée contre lui, devant la cabane de Trenton.

— J'aime danser avec vous, déclara sans façons Andrea quand la musique se tut.

— Merci, soupira Ellery. Un louable sentiment m'empêche d'en dire davantage.

Andrea marqua un léger saisissement, puis elle rit et ils s'avancèrent ensemble vers leur table.

— Hello, jeunes gens !

L'exclamation venait d'un Grosvenor Finch souriant et visiblement embarrassé. A côté de lui et également en habit, le sénateur Frueh se tenait avec toute la raideur désapprobatrice que lui permettaient sa petite taille et son gros ventre.

— Quel heureux hasard ! fit Ellery. Garçon ! Deux chaises. Asseyez-vous, messieurs, asseyez-vous, je vous en prie. J'espère que votre chasse n'a pas été trop fastidieuse, ce soir ?

— Que signifie ceci, Ducky ? demanda froidement Andrea.

Toujours embarrassé, Finch s'assit. Le sénateur Frueh l'imita, après une seconde d'hésitation. Il y eut ensuite un silence durant lequel l'un caressa ses cheveux gris, l'autre, sa belle barbe. Quant à Ellery, il alluma tranquillement une cigarette avant de déclarer :

— Cette mine de jeune maraudeur surpris dans le verger du voisin sied mal à un homme de votre âge, Finch. Vous n'êtes pas de trop, croyez-moi.

— En attendant, vous n'avez pas répondu à ma question, Ducky ! intervint Andrea, tapant du pied sous la table.

— Ne vous fâchez pas, ma petite, répondit l'autre. C'est votre mère...

— J'en étais sûre !

— Mettez-vous à ma place, Andrea. Jessica a trouvé un allié en la personne de Simon, ici présent. Et il faut reconnaître que la situation est assez délicate.

— Permettez, intervint Ellery. Suis-je soupçonné d'avoir une bombe dans une poche et un numéro du *Daily Worker* dans l'autre, messieurs ? Ou craignez-vous simplement de me voir exercer une influence immorale sur un esprit qui s'éveille ?

— Laissez-moi mener cette affaire, Mr Queen, ordonna Andrea entre ses petites dents éblouissantes. A nous deux, Ducky. Si je comprends bien, ma mère a engagé une paire d'espions, ce soir ?

— Andrea ! protesta le sénateur Frueh, les doigts dans sa barbe. Je n'admets pas une pareille insulte !

— Andrea n'a pas tort, Simon, intervint Finch, rougissant. Personnellement, ce rôle me déplaisait, mais... Bref, ma petite, d'après ce que votre mère m'a dit...

— Et que vous a-t-elle dit, au juste ?

— Queen vous a emmenée à droite et à gauche, dans des endroits

mal fréquentés, voilà.

— Celui-ci, par exemple ? demanda innocemment Ellery.

— Non, certes, répondit Finch. Si Jessica avait voulu m'écouter ! Mais, franchement, Queen, vous n'avez pas toujours aussi bien choisi l'endroit où conduire une jeune fille.

— A propos, Andrea, lança Ellery avec nonchalance. J'ai failli vous emmener ce soir au cercle des Prolétaires Intellectuels. Quels bons moments vous auriez passés parmi ces gens-là, messieurs !

— Si vous vous croyez spirituel ! grommela Frueh. Enfin, pourquoi diable ne laissez-vous pas Andrea tranquille ?

— Et pourquoi diable vous occupez-vous des affaires d'autrui ? répliqua Ellery avec un sourire.

— La leçon est méritée, reconnut Finch, rouge jusqu'à la racine des cheveux. Queen a raison et nous avons eu tort de suivre l'avis de Jessica, Simon.

Mais le sénateur s'obstina, et sa barbe frémit comme une cascade brusquement arrêtée dans sa chute.

— Queen n'est pas un imbécile, commença-t-il. Si Andrea...

— En voilà assez ! interrompit l'intéressée.

— Laissez-nous nous expliquer entre hommes, Andrea. Quel but poursuivez-vous, Queen ?

Ellery eut beau s'entourer d'un nuage de fumée de cigarette, ses yeux brillèrent d'un éclat moqueur quand il répliqua :

— Quel est le but de tous les jeunes et simples mortels ? Une petite maison à la campagne, un jardin, des enfants...

— A d'autres, Queen ! Je ne suis pas dupe de vos boniments. Vous pensez toujours à l'affaire Wilson, hein ?

— Mes petites préoccupations ne vous regardent pas, murmura Ellery. Mais puisque vous avez la bonté de vous y intéresser, je vous répondrai par l'affirmative. Oui, je pense toujours à l'affaire Wilson. Et après ?

— Queen a raison, Simon, commença Finch. Nous...

— Ne vous dégonflez pas, Grosvenor, interrompit le sénateur. En tant qu'amis d'Andrea...

— Vous n'êtes pas « mes amis », articula la jeune fille, pâle et crispée.

— En tant qu'amis de Jessica, nous savons que ce n'est pas uniquement par plaisir que vous recherchez la compagnie de sa fille depuis la condamnation prononcée à Trenton, reprit Frueh. Que voulez-vous au juste ?

— La paix, soupira Ellery. La paix, et l'insigne faveur de ne plus vous retrouver sur mon chemin. Est-ce clair ?

— Pourquoi tournez-vous ainsi autour d'Andrea ? De quoi la soupçonnez-vous ?

— La mesure est comble ! s'écria Andrea. Vous vous oubliez, sénateur Frueh. Quant à vous, Ducky, je m'étonne que vous vous soyez permis de... Mais ma mère est la véritable responsable. Elle a toujours fait de vous ce qu'elle voulait.

— Voyons, ma petite...

— Il n'y a pas de « ma petite » qui tienne, Ducky ! Je suis libre, majeure, et responsable de mes actes. Si j'ai choisi de sortir avec Mr Queen, c'est mon affaire et non la vôtre, messieurs. Je sais ce que je fais. Du moins, si je ne le sais pas encore, je ne tarderai pas à l'apprendre, rectifia Andrea avec un sourire amer. Et maintenant, ayez l'amabilité de disparaître et de nous laisser tranquilles.

Frueh se leva avec un air de dignité offensée.

— Si vous le prenez sur ce ton... commença-t-il. Mais sachez, Andrea, que je décline toute responsabilité à l'égard de votre famille !

Ellery, debout, lança avec une parfaite politesse :

— Je croyais que votre rôle était purement juridique, sénateur. Mais si vous êtes tenté par la carrière de détective, permettez-moi de saluer en vous un nouveau confrère.

— Pitre ! lança l'autre, tirant rageusement sur sa barbe. Prenez garde, Queen !

Frueh s'éloigna sur cette menace. Finch prit la main d'Andrea en murmurant :

— Je suis navré, Andy.

— Ce n'est pas votre faute, Ducky.

Andrea lui accorda un sourire, mais elle retira sa main.

Avec un soupir, Finch salua Ellery et il suivit son gros compagnon.

— Ouf ! fit Ellery sans se rasseoir. Vous préférez sans doute rentrer chez vous, Andrea ? Votre soirée doit être gâchée.

— Elle commence, au contraire, cher imbécile. Dansons, voulez-vous ?

Ellery appuya sur l'accélérateur. La vieille Duesenberg répondit par un rugissement de lion dont on aurait écrasé la queue et elle dévora la route comme si toutes les puissances infernales étaient à ses trousses.

— Hé là ! s'écria Andrea, tenant son chapeau à deux mains. Etes-vous sûr de vos réflexes, chauffeur à la manque ? Je suis jeune encore et je tiens à la vie !

— Moi de même, répondit Ellery, lâchant le volant d'une main pour prendre son étui à cigarettes.

Moins que rassurée, Andrea mit entre ses lèvres la cigarette qu'elle venait d'allumer.

— Ralentissez ! ordonna-t-elle ensuite. Cette guimbarde se

conduit peut-être toute seule, mais je préfère ne pas risquer... Quoique je m'en moque, au fond.

— Vraiment ? Sans indiscretion, de quoi vous moquez-vous ?

— De tout et du reste. Mais peu importe. Où allons-nous ?

— A l'aventure, répondit Ellery avec un geste vague. La grand-route à perte de vue devant nous, une délicieuse compagne, le soleil... Je suis heureux.

— Tant mieux pour vous.

— N'êtes-vous pas heureuse ?

— Si, follement.

Ellery avait ralenti. Andrea ferma les yeux, puis elle les rouvrit au bout d'un instant et dit gaiement :

— Croiriez-vous que je me suis trouvé un cheveu blanc, ce matin ?

— Déjà ! L'avez-vous arraché, au moins ?

— Bien sûr.

— Comme si la calvitie pouvait apaiser le chagrin !

— Veuillez m'expliquer cette énigmatique sentence, mon cher.

— Votre « éducation soignée » manque de bases, constata Ellery. Autrement, vous auriez entendu parler de Cicéron et de ses discours. Enfin ! Mais il n'y a rien de changé sous le soleil depuis que le grand orateur a dit en substance : « S'arracher les cheveux sous l'effet du désespoir est un stupide enfantillage. »

— Oh ! fit Andrea en refermant les yeux. Vous me croyez malheureuse, n'est-ce pas ?

— Comment puis-je pénétrer le secret de votre cœur, ma chère enfant ? répliqua Ellery. Je crains que vous ne soyez sur la mauvaise pente, voilà tout.

— Sur la mauvaise pente ! Alors que depuis plusieurs semaines j'ai passé avec vous le plus clair de mon temps.

Ellery donna un coup de volant pour éviter une crevasse du macadam, causée par la chaleur.

— Que je sois écartelé publiquement si j'ai contribué à détruire votre bonheur ! dit-il. Cependant, et sans me flatter d'être le plus distrayant des compagnons, je ne crois pas avoir exercé une influence déprimante sur vous, ma chère petite.

— Vraiment ! Vous auriez dû entendre le discours, inspiré par le rapport du sénateur Frueh, que ma mère m'a tenu hier soir, quand je suis rentrée !

— Votre mère ne peut évidemment voir d'un œil favorable l'humble rejeton de l'inspecteur Queen, soupira Ellery. Mais de quoi me soupçonne-t-elle, au juste ? De convoiter vos charmes personnels ou votre compte en banque ?

— Vous devenez vulgaire, Ellery Queen. Ma mère se contente de

réprouver nos fréquentes sorties.

— Elle ne me reproche pas autre chose ? Mon rapport, par exemple, avec le drame de la maison à mi-route ?

— Oublions cela, voulez-vous ? soupira Andrea. Franchement, Ellery, ma mère vous accuse de m'empoisonner l'esprit, depuis que vous m'avez fait visiter un asile de nuit, une cité ouvrière et autres lieux aussi peu recommandables.

— En quoi cette respectable douairière n'a pas entièrement tort, déclara Ellery. Le virus a-t-il agi ?

— Peut-être. Je ne soupçonnais même pas l'existence de toute cette misère...

Andrea frissonna et elle ôta son chapeau. Ses cheveux, dorés par le soleil, lui servirent aussitôt d'auréole.

— Maman vous tient pour l'homme le plus dangereux de la création, reprit-elle. Mais peu m'importe son opinion sur vous, Ellery. Ma mère, voyez-vous, ressemble beaucoup à certains aviateurs du *Pylon*, le beau livre de Faulkner que vous m'avez donné à lire. Leur procès est fait en quelques mots : « Si on les pressait, il en sortirait de l'huile à moteur au lieu de sang. »

— Je ne vois pas l'analogie. Quel liquide sortirait donc de votre mère ?

— Du vin, un grand cru, certes, mais du vin qui a tragiquement tourné au vinaigre. Pauvre maman ! Elle a été meurtrie par la vie et elle n'a rien compris !

— Votre description est remarquable, mais que faites-vous de la pitié filiale ? demanda Ellery en riant.

— Maman est... c'est ma mère, voilà ! Vous ne comprendriez pas si je vous en disais davantage.

— Vous n'oubliez qu'une chose, Andrea. Moi aussi, j'ai eu une mère, murmura Ellery Queen.

Il y eut un long silence et ce fut Andrea qui le rompit d'un ton songeur.

— Grand-père ? De son pauvre corps brisé on ne tirerait que des leucocytes. Tous les globules rouges de son sang ont depuis longtemps été dévorés par les globules blancs.

— C'est passionnant, dit Ellery en souriant. Au tour de Ducky, maintenant.

— Ducky ? Voyons : du porto ! Non, c'est encore du vin. J'y suis ! Pressez Ducky et il en sortira de l'alcool camphré. N'est-ce pas affreux ?

— Ecœurant. Pourquoi de l'alcool camphré ?

— Oh, Ducky est tellement « comme il faut », tellement... C'est impossible à expliquer, Ellery. Mais, depuis mon enfance, l'odeur du camphre est toujours restée associée pour moi aux rhumes de cerveau

et autres choses ennuyeuses.

— Vous êtes pompette, ma parole ! Seule l'ivresse peut donner une telle inspiration !

— Vous savez que je ne bois pas. C'est même une des raisons pour lesquelles ma mère est tellement horrifiée. « La jeune fille modèle et vieux jeu » sur la pente glissante. Passons, car j'ai quelqu'un d'autre à vous proposer : Tolstoï.

— Tolstoï ?

— Le sénateur. Avouez qu'il ressemble à certains portraits de Tolstoï ? Frueh et sa barbe, mieux soignée que la chevelure d'une jolie femme. Vous savez naturellement ce qu'il a dans les veines ?

— Du jus de tomate ?

— Non ! Du formol. Si cet homme-là a jamais éprouvé un bon sentiment, il l'a laissé macérer pendant quarante ans. Ainsi se termine notre tour d'horizon, soupira Andrea. Trouvez un autre sujet de conversation.

— Parlez-moi plutôt de l'ami Jones, proposa Ellery.

— Je préférerais ne pas... Voilà quinze jours que je n'ai pas vu Burke.

— Juste ciel ! Si une telle alliance se rompt à cause de ma modeste personne !

— C'est sérieux, Ellery. Burke et moi avons...

Andrea s'interrompit et, rejetant la tête en arrière, elle contempla la route.

— C'est définitif ?

— Rien n'est définitif ici-bas. Dire que j'ai connu une si merveilleuse certitude ! Burke était mon idéal, voilà. Grand, bien bâti, sans être un Adonis, parfaitement bien élevé...

— Hum ! fit Ellery. Il m'a semblé que son éducation laissait plutôt à désirer.

— Burke était... il n'était pas dans son état normal. C'est un garçon d'excellente famille, très riche...

— Et complètement dépourvu de matière grise.

— Vous avez la dent dure, mais vous devez avoir raison. Tout le reste ne compte guère, n'est-ce pas ?

— A mes yeux, non.

— Autrefois, je ne valais guère mieux.

Andrea eut un petit sourire presque douloureux et elle referma les yeux. Une sorte de somnolence gagna les occupants de la Duesenberg qui continuait à dévorer les milles.

— Vous vous êtes oubliée, dit soudain Ellery, rompant enfin le silence.

— Comment ?

— Je pensais à notre petit jeu de tout à l'heure. Si quelqu'un, Bill

Angell, par exemple, vous foulait aux pieds ? Que sortirait-il de votre charmante personne ?

— Oh !

Andrea rit au bout d'un instant, puis, d'un ton enjoué, elle ajouta :

— Une méconnue a le droit de se juger avec indulgence. On tirerait de moi le doux lait de la charité, mon ami.

— Un peu tourné ? demanda doucement Ellery.

Brusquement redressée, la jeune fille riposta :

— Je ne comprends pas !

— Vraiment ?

— Et pourquoi avez-vous choisi Bill Angell ?

— Excusez-moi, fit Ellery avec un haussement d'épaules. Je croyais que nous respections tous deux les mêmes règles d'un franc jeu. Puisque je me suis trompé, n'en parlons plus.

Ellery ne quitta plus la route des yeux. Andrea parut d'abord hypnotisée par son profil énergique, puis ses lèvres se mirent à trembler et elle détourna la tête.

— Magnifique journée, n'est-ce pas ?

La question avait beau être innocente, Andrea sursauta et elle répondit d'une voix étouffée :

— Oui.

— Ciel de saphir, prés d'émeraude, route d'un blanc nacré ! Que tout cela est plaisant pour qui peut le voir.

— Je...

— Pour qui peut le voir, répéta Ellery. Mais il y a les autres, tous les autres.

Andrea avait-elle entendu ? Son silence permettait d'en douter. Ellery la regarda du coin de l'œil : ses joues fouettées par des mèches folles rivalisaient de blancheur avec la route, et ses doigts serraient convulsivement le bord du chapeau posé sur ses genoux.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle enfin d'une voix rauque.

— Où avez-vous envie d'aller ?

Ses yeux étincelèrent. Le vent la gifla brutalement dès qu'elle se dressa à demi sur le siège et elle s'agrippa au pare-brise en criant :

— Arrêtez ! Arrêtez, vous dis-je !

Docile, la Duesenberg ralentit pour se ranger sur le bord herbeux de la route.

— Voilà, dit Ellery avec douceur. Et maintenant ?

— Faites demi-tour ! Où m'emmenez-vous ?

— Voir plus mal loti que nous. Je doute que cette pauvre femme puisse apercevoir un coin de ciel bleu grand comme votre petite main et j'ai pensé qu'il serait charitable d'aller lui rendre visite aujourd'hui.

La main qu'Ellery avait prise resta inerte et glacée entre les siennes. Les jeunes gens demeurèrent ainsi, immobiles et muets

pendant plusieurs minutes. D'autres automobilistes passèrent leur chemin sans s'intéresser à eux. Seul un motocycliste de la police se retourna après avoir dépassé la Duesenberg ; il se gratta la tête, puis il s'éloigna pleins gaz. A l'arrêt, le soleil devenait vite brûlant. La sueur perla bientôt sur le front et sur le petit nez d'Andrea, toujours silencieuse.

Quand la jeune fille retira sa main, Ellery remit la Duesenberg en marche. Il continua dans la même direction, mais un pli soucieux barrait maintenant son front.

La gardienne dévisagea les deux inconnus. Après quoi, elle s'avança vers l'entrée d'un sombre corridor et fit un signe de main qui rappelait le geste péremptoire d'un agent de la circulation.

Bien avant de voir paraître Lucy, les visiteurs entendirent le bruit sinistre de pas traînants, dans le couloir. Fini l'air pur. Ici, cela sentait l'acide carbonique, le pain moisi, le vieux cuir. Il faut connaître l'odeur des prisons pour comprendre.

Puis Lucy entra dans le parloir. Son regard éteint parut s'animer quand elle aperçut Andrea et Ellery, collés contre le grillage comme les singes d'un zoo, mais silencieux comme des ombres.

Elle s'avança, les mains tendues, aussi vite que ses mauvais chaussons de prisonnière le permettaient.

— Je suis contente. Merci d'être venus. Je vous remercie, tous les deux, déclara doucement Lucy, posant avec une sorte de timidité ses yeux meurtris sur Andrea.

Il fallait se dominer pour regarder sans frémir ce qui restait de cette vigoureuse et belle créature. On eût dit qu'une sorte de presseur l'avait vidée de sa vitalité, ne laissant qu'une enveloppe desséchée, un corps sans âme.

— Hello, Lucy Wilson, dit Andrea, la gorge contractée.

— Comment allez-vous, Lucy ? Vous avez bonne mine, dit à son tour Ellery, en mentant avec le plus de naturel possible.

— Je vais bien, merci. Très bien. Je...

Une vague de terreur soudaine ombragea le pauvre visage décoloré. Puis Lucy se ressaisit et elle demanda :

— Bill ne viendra pas ?

— Mais si. Quand l'avez-vous vu la dernière fois ?

— Hier. Il vient chaque jour. Pauvre Bill ! Sa mine m'inquiète. Ne pouvez-vous rien pour lui, Ellery ? Il ne devrait pas se tourmenter ainsi.

Les doigts de Lucy restaient accrochés à la grille, son visage était comme découpé en petits carrés et sa voix se brisait par instants. On avait l'impression d'entendre des phrases préparées longtemps à l'avance et formulées du bout des lèvres, pour masquer ce qu'il fallait

taire : les pensées secrètes.

— Vous connaissez votre frère, répondit Ellery d'un ton léger. Il faut qu'il se tracasse, sinon il est encore plus malheureux.

— Oui, fit la prisonnière, retrouvant soudain la voix et le sourire de son enfance. Bill a toujours été ainsi. Il est de ces êtres qui communiquent leur force aux autres. Sans lui...

Ses doigts gantés agrippés au grillage, Andrea put enfin poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début de la visite :

— Comment vous traite-t-on ici ?

— Oh ! Très bien, merci. Je n'ai pas à me plaindre. Tout le monde est très bon pour moi.

— Vous avez assez à... Je me demande... Si je puis vous procurer une chose que vous désirez ?

Les joues d'Andrea étaient en feu. De l'autre côté de la grille, Lucy réfléchit avant de répondre :

— Merci. Non, je ne vois rien... Ah !

Son rire frais résonna comme celui d'un enfant qui n'a encore découvert ni l'ironie ni le ressentiment.

— Il y a bien une chose que je désire de toutes mes forces, reprit-elle. Mais je crains que vous ne puissiez me l'offrir.

— Qu'est-ce donc ? insista Andrea d'un ton presque suppliant. Qu'est-ce qui vous ferait tant plaisir, Mrs Wilson ?

— Ma liberté.

Le sourire lointain de Lucy s'était effacé devant un nouvel assaut de terreur insurmontable.

— Oh ! fit Andrea, devenue blême, mais rendant malgré tout le sourire, car le coude d'Ellery martelait ses côtes. J'aurais tant voulu...

— Je me demande ce qui retarde Bill, soupira la prisonnière, tournée vers la porte du parloir.

Les lèvres tremblantes, Andrea ferma les yeux. Il y eut un silence, puis Lucy reprit avec douceur :

— Grâce à Bill qui m'a apporté des gravures, quelques bibelots et des fleurs, j'ai gentiment arrangé ma cellule. C'est contraire au règlement, je crois, mais Bill sait s'y prendre. Et puis, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, n'est-ce pas ? Bill est certain de gagner en appel et, alors, je serai libre !

— Bravo, Lucy ! fit Ellery, tapotant ses doigts glacés à travers la grille. Gardez le moral et comptez sur les amis qui travaillent pour vous. Vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas ?

— Si je l'oubliais, ne fût-ce qu'une seconde, je crois que je deviendrais folle. Merci, Ellery.

— Mrs Wilson, balbutia Andrea. Lucy...

— Quel temps fait-il aujourd'hui ? demanda la prisonnière, songeuse, les yeux levés vers l'étroite fenêtre garnie de barreaux.

On apercevait un coin de ciel bleu, mais elle était si limitée, cette échappée sur le monde extérieur, qu'Andrea crut pouvoir mentir, d'une voix étranglée :

— Je crois qu'il va pleuvoir, Lucy. Non, il ne fait pas réellement beau.

— La visite est terminée, annonça la gardienne d'une voix indifférente.

Cette fois, le masque de Lucy tomba pour de bon, révélant des traits tordus par la crainte, et des yeux emplis de souffrance.

— Déjà !

Elle voulut sourire, mais les larmes, trop longtemps refoulées, jaillirent avec l'impétuosité d'une source enfin libérée.

— Lucy ! murmura Ellery.

— Oh ! Merci ! Merci !

Ses doigts se détachèrent de la grille qui s'était imprimée dans sa chair délicate au point d'y laisser des marques rouges. Elle se détourna et gagna d'un pas chancelant l'entrée du sinistre couloir, gardée par le cerbère en jupons.

Quand on cessa d'entendre les pas dans le corridor, une gouttelette de sang perlait sur la lèvre inférieure d'Andrea.

— Que diable faites-vous ici ? demanda soudain une voix rauque.

Ellery se tourna vers la porte avec la promptitude d'un chat menacé. Il n'avait certes pas cherché cette rencontre. Bill serrait dans sa main droite un bouquet de fleurs entouré de papier.

— Nous sommes venus...

Mais c'était Andrea que Bill dévisageait sans pitié et ce fut à elle qu'il s'adressa, en coupant la parole à Ellery :

— C'est joli et agréable une prison, n'est-ce pas ?

Andrea saisit le bras d'Ellery et le serra de toutes ses forces.

— Oh ! murmura-t-elle. Je...

— On ne meurt donc pas de honte ? gronda Bill, cinglant à souhait. Venir ici ! Pourquoi, Seigneur ? Pour vous délecter ? Eh bien, vous avez vu Lucy. Dormirez-vous bien cette nuit, miss Gimball ?

Le biceps d'Ellery était meurtri. Lâchant soudain prise, Andrea s'élança, tête baissée, vers la porte. Bill s'effaça de mauvaise grâce pour la laisser sortir.

— Bill, dit doucement Ellery.

Pas de réponse. Le jeune avocat avait tourné le dos et il affectait de ne voir que son bouquet de fleurs.

Ellery trouva Andrea au bout du couloir, adossée en larmes contre le mur.

— Assez ! ordonna-t-il presque durement.

— Partons ! dit-elle entre deux sanglots. Ramenez-moi à la maison !

— Entrez !

Ellery ouvrit la porte de la chambre d'hôtel à laquelle il venait de frapper. Bill achevait une valise posée sur un lit de cuivre démodé.

— L'enfant prodigue prépare son retour au foyer, lança le nouvel arrivant après avoir refermé la porte. Bonjour, imbécile !

Cheveux en bataille, lèvres pincées, Bill continua d'emballer ses affaires comme si de rien n'était.

— Lâchez ces chaussettes et écoutez-moi ! ordonna enfin Mr Queen. J'ai parcouru trois Etats, à votre recherche, et c'est à New York que je vous trouve enfin ! Que faites-vous ici ?

— Est-ce bien le moment de me marquer tant d'intérêt ? demanda Bill, à présent redressé mais toujours hargneux.

— L'intérêt que je vous porte ne s'est jamais démenti, mon vieux.

— Parlons-en ! Ecoutez, Ellery, je ne vous blâme pas. Votre sort n'est pas lié à celui de Lucy et au mien, certes ! Mais puisque vous avez décidé de vous consacrer à vos affaires personnelles, veuillez persévérer dans cette voie et sortir d'ici. Je n'ai que faire d'un lâcheur !

— Un lâcheur ? répéta Ellery. En quoi ai-je mérité ce qualificatif ?

— J'ai des yeux pour voir ce qui se passe entre la petite Gimball et vous, depuis la condamnation de Lucy !

— M'auriez-vous espionné ?

— « Observé » ou « espionné », comme il vous plaira, riposta l'autre, rougissant. Bref, votre conduite m'étonne, Ellery. S'il s'agissait d'un intérêt purement professionnel ! Mais il faudrait être bien naïf pour croire qu'un homme de votre âge danse tous les soirs par intérêt professionnel avec la même jeune fille ! Me prenez-vous pour le dernier des imbéciles ?

— Oui.

Sur cette déclaration, Mr Queen lança sa canne et son chapeau sur le lit, et son geste suivant fut une bourrade dans l'estomac qui renversa Bill sur la même couche.

— Ne bougez pas et écoutez-moi, nigaud ! conclut Mr Queen.

Mais Bill était déjà redressé, les poings fermés.

— On verra bien si...

— Un duel à l'aube, hein ?

Rouge jusqu'aux oreilles, Bill retomba sur le lit et Ellery continua tranquillement, après avoir allumé une cigarette :

— Votre cerveau ne tourne pas rond, mon vieux. Pourquoi ? Parce que vous êtes fou de cette jeune fille. Donc, je vous pardonne.

— Fou vous-même !

— Le débat de conscience que vous soutenez pour concilier votre passion avec vos devoirs envers Lucy vous a complètement détraqué.

Jaloux de moi ! Honte à vous, Bill !

— Jaloux ! répéta l'autre avec un rire amer. Vous divaguez ! Mais cela ne m'empêchera pas de vous donner un conseil amical : malgré votre belle assurance, vous n'êtes qu'un homme, mon cher. Prenez garde ! Cette « innocente » pourrait fort bien se jouer de vous, comme elle s'est jouée de moi !

— Bill, mon fils, vous souffrez du mal de l'adolescence et vous refusez de regarder la vérité en face, déclara Ellery. Vous rêvez d'Andrea. Vous rêvez nuit et jour du baiser qu'elle vous a donné dans l'ombre et vous luttez nuit et jour contre ce brûlant souvenir. Voilà.

— Fichez-moi la paix avec vos sales imaginations !

— Point n'est besoin d'être un nouveau Freud pour trouver la cause de votre détraquement cérébral actuel. Vous êtes aussi stupidement jaloux et amoureux qu'un adolescent.

— Amoureux ! Allons donc ! Je méprise de toutes mes forces cette... .

— Vous la méprisez, naturellement ! dit Ellery en souriant. Mais je ne suis pas venu ici pour traiter de questions sentimentales. Laissez-moi vous expliquer certaines choses et vous procurer du même coup l'occasion de me présenter vos excuses.

— J'en ai assez entendu !

— Rasseyez-vous et écoutez-moi ! Le trait le plus marquant du procès de Trenton fut, à mes yeux, l'étrangeté de la conduite d'Andrea avant, pendant et après sa déposition. Je me mis donc à réfléchir.

Bill poussa un grognement ironique. Ellery continua tranquillement :

— De réflexions en conclusions, je décidai de mieux connaître ce témoin suspect. C'était un moyen détourné, soit ; mais toutes mes autres tentatives pour atteindre la vérité avaient échoué et je n'avais pas le choix. Sachez que j'ai tourné et retourné l'affaire en tous sens : eh bien, je n'ai rien trouvé d'anormal nulle part.

— Que diable pouviez-vous donc espérer de ces sorties avec Andrea ? demanda Bill, les sourcils froncés. Avouez que j'avais lieu de croire...

— Ah ! fit Ellery. Vous voici redevenu raisonnable. En fait, mes assiduités auprès de cette jeune personne ont été mal vues par d'autres que vous. Mrs Gimball – Jessica Borden, voulais-je dire – en est malade, le sénateur Frueh écume de rage et Finch ronge ses ongles de désespoir. Quant à Jones, j'ai appris qu'il avait mis sur le flanc quelques poneys de polo. Parfait ! C'est exactement ce que je voulais.

— Que le diable m'emporte si je comprends pourquoi !

Ellery tira une chaise vers le lit. Il s'assit et déclara :

— Répondez d'abord à mes questions. Que faites-vous à New York ?

Bill s'allongea sur le lit avant de répondre, les yeux levés au plafond :

— Je suis venu liquider la situation. Après le procès, j'ai adressé une demande en règlement à la *National Life Company*. Simple formalité, évidemment. La compagnie a rejeté ma demande sous prétexte que la bénéficiaire avait été reconnue coupable du meurtre de l'assuré.

— Je comprends.

— Par contre, la *National Life* a avisé le notaire des Gimball qu'elle était prête à rembourser à la succession le montant des primes versées par le défunt, moyennant une renonciation définitive à toute réclamation ultérieure. Je crois savoir que les Gimball ont accepté la transaction.

— La condamnation de la bénéficiaire annule le contrat ?

— Sans discussion possible, oui.

— Et où en est l'appel ?

— Vous avez dû apprendre par les journaux qu'il sera financé par l'Etat du New Jersey – oui, j'ai obtenu cela – et que l'affaire ne viendra en appel que l'année prochaine. En attendant, Lucy est à Trenton. C'est préférable au pénitencier, mais...

Les traits de Bill s'étaient assombris. Les yeux levés au plafond, il demanda brusquement :

— Pourquoi l'avez-vous conduite là-bas ?

— Qui ?

— Andrea !

— Voyons, mon vieux. Pourquoi cette petite était-elle terrifiée à l'idée d'être citée comme témoin ?

— Du diable si je m'en doute. Sa déposition n'a rien révélé de sérieux ou de compromettant pour personne.

— Ce qui rend ses appréhensions moins explicables encore, remarqua Ellery. Le désir de rester en dehors de l'affaire, autrement dit de ne pas révéler sa visite à la cabane, explique son silence avant le procès, mais ce sentiment personnel aurait dû s'effacer devant votre demande de témoigner. En fait, elle avait toutes les raisons d'accepter de bon cœur votre requête.

— Toutes les raisons, vous l'avez dit !

— Ne faites pas l'enfant. Cette petite vous... Elle éprouve de la sympathie pour vous, dirai-je pour ménager votre susceptibilité. Elle se montrait compatissante envers Lucy...

— Comédie ! gronda Bill, rouge jusqu'aux oreilles.

— Vous faites injure à votre psychologie personnelle et aux qualités de cette jeune fille, remarqua tranquillement Ellery. Andrea est de bonne trempe, elle a su résister à l'influence de son milieu et ce n'est pas une hypocrite. Dans des circonstances normales, elle aurait

aidé Lucy de grand cœur. Au lieu de quoi... Bref, vous savez comment elle s'est comportée.

— C'est une Gimball. Elle est de l'autre côté de la barricade et nous sommes ses ennemis.

— Ne soyez pas injuste. Le soir du crime, Andrea n'a pas hésité à témoigner sa sympathie à Lucy.

Bill plissait et déplissait nerveusement le couvre-lit blanc.

— Bien, dit-il. Et alors ?

Ellery alla se planter devant la fenêtre avant de poser question sur question :

— Quel est le sentiment qui domina apparemment en elle à partir du moment où sa visite à la cabane fut publiquement révélée ?

— La peur.

— Parfaitement. La peur de quoi ?

— Si je le savais...

Ellery revint vers le pied du lit.

— La peur d'être obligée de trop parler, déclara-t-il. Une peur qui trouve son origine dans une influence extérieure, voire dans des menaces !

— Oh !

— Vous n'avez oublié qu'une chose : le bouchon calciné.

— Des menaces ! Je n'avais jamais pensé... Pauvre petite !

Bill, transfiguré par l'espoir ressuscité, bondit sur ses pieds et se mit à arpenter la chambre sous l'œil amusé de son ami.

— Les aveugles voient... enfin ! murmura celui-ci. C'est la seule explication possible, mon vieux. Tout en voulant vous aider, Andrea ne pouvait s'y résoudre. Si vous l'aviez vue le soir... Mais vous ne l'avez pas vue et, de toute façon, vous n'auriez rien compris. La pauvre petite a souffert mort et passion, voilà. Déchirée, torturée, Andrea s'est tue par contrainte, parce que les menaces s'adressaient à une autre personne, non à elle.

— C'est donc pour cela...

— Ainsi posé, le problème était élémentaire et il dicta ma ligne de conduite. Andrea était en possession d'un fait compromettant pour quelqu'un et ce quelqu'un l'avait menacée de représailles impitoyables, sur un être cher vraisemblablement, si elle révélait ce qu'elle savait. Donc, il me fallait à tout prix accaparer la victime du chantage, et ce dans un double but : primo, développer ses bons sentiments et gagner sa confiance pour l'amener à me confier enfin ce qu'elle cachait. Secundo... (Ellery expulsa une bouffée de fumée de cigarette. Puis il reprit :) Forcer la main à l'auteur de la menace.

— Grands dieux ! Mais cela signifie...

— Que j'ai exposé Andrea à un sérieux danger. Parfaitement.

— Vous n'en aviez pas le droit !

— Ah ! fit Ellery en souriant. Le ton a changé et don Quichotte se réveille ! Mais nous devons faire abstraction de nos sentiments personnels, Bill. L'auteur des menaces connaît certainement et mon intérêt pour l'affaire de Trenton, et mes assiduités auprès d'Andrea. Il doit se demander si je réussirai à lui arracher son secret. Bref, l'ennemi est déjà énervé et il ne tardera pas à agir.

— Enfer ! rugit Bill en saisissant son veston. Que faisons-nous ici quand...

Toujours souriant, Mr Queen écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— J'ai manœuvré de façon à dénouer la situation le plus rapidement possible, dit-il ensuite. Si j'ai emmené Andrea à Trenton, l'autre jour, c'était pour battre en brèche sa dernière ligne de défense. Elle a pleuré pendant tout le trajet du retour. Aujourd'hui, si je ne me trompe...

Mais Bill était déjà dans le corridor, écrasant l'appel de l'ascenseur.

Le maître d'hôtel des Borden fronça les sourcils.

— Miss Andrea n'est pas chez elle, déclara-t-il d'un ton qui donnait à penser que miss Andrea ne serait jamais là pour Mr Angell.

— Assez de singeries ! ordonna sèchement Bill en repoussant le serviteur.

Les deux amis entrèrent dans le living-room des Borden-Gimball. Personne.

— Où est-elle ? insista Bill. Nous sommes pressés !

— Pardon, monsieur ?

Bill posa le poing sur la poitrine de l'homme à face de poisson.

— Parlez-vous ou faudra-t-il employer la force ? demanda-t-il.

— Excusez-moi, monsieur, répondit l'autre, la tête basse, l'air effrayé. Miss Andrea n'est pas ici.

— Où est-elle ? lança Ellery.

— Elle est sortie assez brusquement, voici une bonne heure.

— A-t-elle dit où elle allait ?

— Non, monsieur.

— Qui est à la maison ?

— Mr Borden, monsieur. C'est le jour de sortie de l'infirmière et Mr Borden sommeille dans sa chambre. Vu son état de santé...

— Où est Mrs Gimball ?

— Elle est partie vers midi pour Oyster Bay.

— Seule ? demanda vivement Ellery.

— Oui, monsieur. Mr Borden possède une maison de campagne à Oyster Bay. J'ai cru comprendre que Mrs Gimball allait s'y reposer pendant quelques jours.

— Miss Andrea était-elle à la maison lors du départ de sa mère ?

demanda Bill, glacé par l'expression d'Ellery.

— Non, monsieur.

— Vous dites qu'elle est sortie voici une heure, brusquement et sans un mot d'explication. Était-elle seule ?

— Oui, monsieur. Miss Andrea avait reçu un télégramme...

— Seigneur ! murmura Mr Queen.

— Nous arrivons trop tard ! rugit Bill. Je ne vous le pardonnerai jamais, Ellery ! Pourquoi avez-vous...

— Du calme, Bill. Nous ne savons pas encore... Où est ce télégramme ? Vite !

Le maître d'hôtel roulait maintenant des yeux affolés.

— Je l'ai porté dans le boudoir de miss Andrea, monsieur, murmura-t-il. Il doit y être encore.

— Conduisez-nous !

L'homme à face de poisson obéit. Il indiqua une porte et s'effaça, visiblement effrayé. L'appartement vert et blanc d'Andrea était vide et dans le léger désordre que crée un départ précipité. Un silence impressionnant y régnait.

Bill bondit, avec un cri rauque, vers un papier jaune, jeté en boule sur le tapis. C'était le télégramme suivant :

« Un événement épouvantable s'est produit Stop. Venez immédiatement sans rien dire à personne Stop. Suis à North Shore Inn entre Roslyn et Oyster Bay sur la grand-route Stop. Hâtez-vous.

Jessica. »

— C'est sérieux, Bill, dit lentement Ellery. North Shore Inn est la propriété de Ben Duffy, le chef d'orchestre. Elle est fermée depuis des mois.

Bill s'était déjà rué vers la porte. Ellery ne le suivit qu'après avoir ramassé et glissé dans sa poche la feuille jaune que son ami avait de nouveau jetée à terre, comme un papier désormais inutile.

Une fois dans le vestibule, Ellery s'arrêta pour demander au maître d'hôtel pétrifié :

— Y a-t-il eu des visiteurs autres que des familiers, aujourd'hui ?

— Pardon ? Oui, monsieur... Une journaliste avec un nom bizarre. Je cherche à m'en...

— Miss Ella Amity ?

— C'est cela, monsieur !

— Quand est-elle venue ? Qui a-t-elle vu ?

— Cette miss Amity est venue au début de la matinée, monsieur. Je crois qu'elle n'a vu personne. Mais je ne saurais rien affirmer, je n'avais pas encore pris mon service et je...

— Merci, interrompit Ellery, s'élançant à la suite de Bill.

Le soleil déclinait quand Ellery engagea la Duesenberg dans l'avenue d'une propriété autrefois fastueuse, et aujourd'hui abandonnée.

Toutes les persiennes de North Shore Inn étaient hermétiquement closes, mais la porte d'entrée était entrebâillée.

Les amis pénétrèrent dans une vaste salle poussiéreuse et dénudée, à l'exception d'un échafaudage de tables et de chaises empilées les unes sur les autres. Impossible de distinguer le moindre détail, dans l'obscurité. Bill poussa un juron mais Ellery le retint d'une main prudente.

— Holà, Bucéphale ! dit-il. Ne fonçons pas, tête baissée, dans l'inconnu. A vrai dire, je ne croyais pas... Mais je me demande maintenant si nous n'arrivons pas trop tard. L'audace de cette femme !

Bill se dégagea d'un mouvement brusque. Soulevant un nuage de poussière, il se mit à bousculer tables et chaises, tandis que son compagnon restait grave et immobile.

Enfin, Ellery s'avança vers un guichet sur lequel on lisait : Réception. Il se pencha pour regarder à l'intérieur, fit une horrible grimace et bondit par-dessus le guichet en appelant d'une voix étranglée :

— Bill !

Ce dernier accourut comme un fou. Il trouva son ami dans le réduit, agenouillé près d'une forme féminine, recroquevillée sur le plancher poussiéreux. Les genoux en l'air, tête nue et les cheveux épars, Andrea gisait inerte et livide, telle une morte.

— Grands dieux ! balbutia Bill. Elle est... elle est...

— Non, imbécile ! Trouvez la cuisine, un seau et un robinet. Remplissez le seau d'eau et apportez-le-moi. Votre nez est donc bouché ? Elle a été chloroformée !

Bill partit en courant. Au retour, il trouva Ellery toujours agenouillé, maintenant Andrea dans une position assise et occupé à la gifler méthodiquement. Les marques de ses doigts s'étaient imprimées sur les joues terreuses, mais la patiente ne donnait pas signe de vie.

— Cela ne suffit pas, déclara tranquillement Mr Queen. Elle a reçu une dose massive. Posez ce seau, Bill, et dénichiez des serviettes, des nappes ou des draps ; bref, du linge, qu'il soit propre ou sale, peu importe. Aux grands maux, les grands remèdes. Apportez également deux chaises.

Quand Bill revint chargé des chaises et d'une pile de linge poussiéreux, Ellery déshabillait Andrea jusqu'à la taille.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il, indigné.

— Détournez les yeux si vous ne pouvez supporter la vue d'une jolie poitrine, riposta Ellery. Cela fait partie du traitement, imbécile !

Portez d'abord ces chaises sur la terrasse et placez-les côte à côte. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est le grand air.

Bill hésita ; puis il s'élança vers la porte d'entrée qu'il ouvrit en grand. Ellery sortit sur ses talons, portant Andrea toujours inanimée.

— Les chaises côte à côte, vous ai-je dit ! s'écria-t-il. Bien. Maintenant, apportez le seau d'eau.

Quelques instants plus tard, Andrea était étendue sur les deux chaises rapprochées, la tête rejetée en arrière, le torse bombé par une nappe glissée sous les reins. Ellery avait également disposé une serviette trempée autour de son visage, de façon à ne laisser paraître que le bout du nez pincé.

— Ne restez pas planté là comme un piquet ! grommela notre médecin improvisé. Venez soulever ses jambes. Tenez-les très haut. Et ne faites pas tomber Andrea ! Qu'est-ce qui vous arrive, Bill ? On dirait, ma parole, que vous voyez des jambes féminines pour la première fois.

Rougissant comme un collégien, Bill souleva les jambes moulées dans des bas de soie et il prit soin de tirer de temps en temps sur la jupe, de façon qu'Andrea restât décentement couverte. Quant à Ellery, il continuait à faire claquer des serviettes trempées sur la poitrine de la jeune fille.

— Ce traitement est-il efficace, au moins ? demanda soudain Bill, les lèvres sèches.

— Oui. Avec la tête plus basse que les pieds, le sang afflue au cerveau et la circulation se rétablit. J'ai vu ce traitement qui vous offusque appliqué par un jeune chirurgien nommé Holmes sur un certain inspecteur Queen. Et il s'agissait d'un cas infiniment plus sérieux, vu l'âge de mon père à l'époque de cette fameuse affaire.

— Je m'en souviens, murmura Bill, les yeux obstinément levés vers le ciel obscurci.

— Les pieds bien haut ! Là ! Qu'en dites-vous, jeune fille ? Je doute que miss Agatha recommande cette position à son cours de maintien, mais je crois que vous allez bientôt ressusciter.

Ellery claquait toujours des serviettes ruisselantes sur la poitrine d'Andrea.

— Hum ! fit-il soudain. Il y avait autre chose... Mais quoi, Seigneur ? J'y suis ! La respiration artificielle. Pour un peu, j'oubliais l'essentiel du traitement ! Otons d'abord ce linge...

— Oh ! murmura Bill, quand le visage ruisselant, mais déjà moins livide, fut découvert.

— Bien. Et maintenant que l'opération est en bonne voie, allons-y ! déclara Ellery avec une grimace involontaire.

Joignant le geste à la parole, il desserra les mâchoires et sortit la langue de sa patiente, puis il leva et abaissa ses bras en un mouvement

rythmé.

Et le miracle s'accomplit : Andrea ouvrit les yeux.

Bill resta là, pétrifié, tenant toujours les jolies jambes en l'air. Soutenue par Ellery qui avait glissé un bras sous sa tête, Andrea roula des yeux vagues jusqu'au moment où ils se posèrent sur Bill et s'y arrêtrèrent.

— Et voilà, conclut Ellery avec une légitime satisfaction. Bravo, Dr Queen ! Ne craignez plus rien, Andrea, nous sommes entre amis.

Andrea avait déjà repris toute sa connaissance. Les joues empourprées, elle balbutia :

— Que faites-vous ? Pourquoi suis-je...

— Bill ! appela Ellery. Réveillez-vous, que diable ! Qu'attendez-vous pour poser ses pieds sur la chaise ?

L'autre lâcha les jambes d'Andrea comme si elles eussent été des tisons. Elles retombèrent si brusquement sur les chaises que leur propriétaire ne put réprimer une grimace.

— Imbécile ! grogna le Dr Queen. Quel assistant à la manque ! Excusez-le, Andrea, et laissez-moi vous asseoir. Là ! Ça va mieux ?

Toujours soutenue par Ellery, la jeune fille passa une main sur son front.

— Tout tourne... murmura-t-elle. Que s'est-il donc passé ? Oh ! Dans quel état...

Elle regarda tour à tour le seau, les serviettes abandonnées sur le gravier, son costume trempé, ses bas déchirés aux genoux. Enfin, elle vit sa poitrine découverte et, poussant un petit cri de pudeur effarouchée, elle retourna les revers de sa veste pour cacher sa nudité.

— Je suis... commença-t-elle. Vous avez...

— Vous êtes et nous avons, répondit gaiement Ellery. Peu importe, Andrea. Bill n'a pas regardé et je suis asexué, par définition. L'essentiel est de vous avoir ramenée à la vie. Comment vous sentez-vous ?

— Malade comme un chien ! déclara-t-elle avec un sourire forcé. J'ai l'impression d'avoir eu l'estomac martelé pendant une heure.

— C'est l'effet du chloroforme. Il se dissipera vite.

Bill s'était détourné et il n'avait d'yeux que pour une pancarte absolument illisible, située de l'autre côté de la route.

— Bill Angell, murmura Andrea en rougissant davantage.

Il sursauta et dit brusquement sans se retourner :

— Je m'excuse pour l'autre jour.

Andrea soupira et ferma les yeux, blottie contre la poitrine d'Ellery.

— C'était l'autre jour...

Bill fit brusquement volte-face.

— Andrea, il faut...

— Non, dit-elle. Laissez-moi le temps de reprendre mes esprits. Tout est si confus.

— J'ai agi comme un imbécile, voilà !

La nuit qui tombait apporta sa fraîcheur et adoucit l'amertume du sourire qui accompagna la réponse d'Andrea :

— Si vous vous traitez d'imbécile, que dirai-je de moi-même ?

— Vous me voyez ravi de ne pas avoir à vous qualifier tous les deux, mes amis, déclara Mr Queen.

— C'était un piège, commença Andrea. Le télégramme...

— Nous connaissons l'histoire du télégramme, interrompit Ellery dont le bras s'était raidi autour de la taille d'Andrea. Que s'est-il passé ensuite ?

La jeune fille se leva brusquement en poussant un cri :

— Maman ! Ma mère m'a appelée, elle a besoin de moi !

— Vous n'avez plus rien à craindre, ma petite, déclara Ellery. Ce télégramme ne venait pas de votre mère, il visait seulement à vous attirer ici.

— Ramenez-moi à la maison, je vous en prie, murmura Andrea, frissonnante.

— Vous n'avez pas votre voiture ?

— Non. Je suis venue par le train.

— Vous avez sûrement quelque chose à nous dire, Andrea ?

Elle porta une main à ses lèvres.

— Je voudrais réfléchir d'abord.

Ellery la scruta d'un regard pénétrant, puis il annonça d'un ton léger :

— Ma voiture est un cabriolet à deux places. Il y a bien le spider, mais...

— Le spider fera parfaitement mon affaire, assura Bill.

— Nous tiendrons certainement à trois devant, déclara Andrea.

— Préférez-vous les genoux de Bill ou les miens ?

— Je conduirai, dit le jeune avocat.

— Permettez, protesta le propriétaire de la Duesenberg. Le Dr Queen ne cède jamais le volant de cette voiture. Bon courage, Andrea ! Je tiens de source autorisée que les genoux de Bill sont les moins confortables de la création.

L'intéressé s'éloigna, raide comme un piquet. Andrea arrangea ses cheveux avant de murmurer doucement :

— Tant pis. Je jugerai par moi-même.

Ellery conduisit avec désinvolture, en sifflotant. Andrea se tint pendant tout le trajet, silencieuse et immobile, sur les genoux de son voisin ; jamais chauffeur n'évita aussi mal les cahots inutiles et jamais les mains de Bill ne restèrent aussi obstinément crispées à ses côtés...

Un quart d'heure plus tard, Andrea rejoignit ses sauveteurs dans le jardin parfumé. Elle avait changé son costume poussiéreux contre une robe légère, d'un ton pastel indéfinissable à la nuit tombante, et elle s'installa sans mot dire dans le troisième fauteuil en rotin. La bonne humidité, qui s'élève de la terre arrosée après une chaude journée, engourdissait toute lassitude ; il faisait bon vivre et contempler, au loin, la baie de New York, mollement agitée comme une draperie de velours bleu nuit.

— Ma mère n'est pas ici, tant mieux, murmura Andrea au bout d'un moment.

— Pas ici ? répéta Ellery, les sourcils froncés.

— Elle est chez les Carew, de vieux amis. J'ai demandé aux domestiques la plus entière discrétion sur l'état dans lequel je suis rentrée. Le moment serait mal choisi pour alarmer inutilement maman, n'est-ce pas ?

— Certes. Mes compliments, Andrea. Vous me rappelez l'héroïne d'un certain film d'aventure qui trouvait toujours une garde-robe complète à sa disposition !

Andrea sourit, trop fatiguée pour répondre. Mais Bill demanda d'une voix durcie par la tension de ses cordes vocales :

— Alors ?

La jeune fille tarda à répondre, les yeux fixés sur un arbre touffu. Puis deux hommes en livrée que nul n'avait entendus approcher rejoignirent le petit groupe, l'un balançant un plateau chargé de trois grands verres frappés, l'autre portant une table et une nappe. Leur service terminé, ils s'éclipsèrent toujours aussi discrètement.

Andrea but une gorgée de whisky soda, puis elle posa son verre sur la table et elle se leva pour faire les cent pas dans l'allée, en évitant toujours soigneusement le regard de ses interlocuteurs.

— Le moment n'est-il pas venu, Andrea ? demanda doucement Ellery.

Son verre à la main, penché en avant, Bill semblait pétrifié, hormis son regard qui suivait les allées et venues de la jeune fille.

Andrea brisa la tige d'un glaïeul, puis elle se retourna soudain pour s'écrier, les deux mains pressées contre ses tempes :

— Je n'en peux plus ! Si je devais continuer à me taire, ne fût-ce que pendant quelques heures encore, je deviendrais folle ! Vous ne soupçonnez même pas les tortures que j'ai endurées. J'ai tout accepté, tout souffert, croyant agir pour le mieux. Maintenant, je ne sais plus... J'ai peur, voilà tout.

Elle se laissa tomber dans son fauteuil.

— Votre peur est motivée, Andrea, murmura Ellery. Mais à cause de cette peur, précisément, comprendrez-vous enfin que nous voulons

vous aider, vous et la pauvre Lucy Wilson ? Comprendrez-vous enfin qu'en unissant nos efforts nous surmonterons le danger ?

— Vous savez donc ?

— Pas tout. Je sais qu'il vous est arrivé quelque chose au cours de votre visite à la cabane du crime, Andrea. Je crois que les allumettes et le bouchon calciné jouèrent bien le rôle qui leur fut attribué au procès. La meurtrière s'en servit pour écrire un billet, lequel avait disparu lors de notre arrivée sur les lieux. Mais vous aviez disparu également. Le billet vous était donc destiné et votre conduite ultérieure prouve clairement qu'il contenait une menace.

Ellery chassa avec impatience la fumée de sa pipe, puis il reprit :

— Mais tout cela reste dans le domaine des conjectures. Maintenant, je veux apprendre la vérité de votre bouche car vous êtes la seule, avec la meurtrière, à connaître cette vérité.

— Cela ne vous aidera pas, murmura Andrea dans l'ombre. J'ai traversé de terribles débats de conscience, allez ! Croyez-vous que je n'aurais pas parlé, envers et contre tout, si j'avais pensé pouvoir aider Lucy ?

— Permettez-moi d'être seul juge en la matière, Andrea.

La jeune fille poussa un soupir qui était une capitulation.

— Presque tout ce que je vous ai dit jusqu'ici est vrai, commençait-elle. Presque tout... J'ai bien reçu un télégramme de Joe et j'ai emprunté le cabriolet de Burke, le samedi après-midi, pour me rendre à Trenton.

— Et ensuite ?

— Il était 20 heures quand j'arrivai à la cabane. Je m'annonçai par un coup de klaxon. Personne n'ayant répondu, j'entrai dans la cabane et la trouvai vide. L'aspect général de la pièce, les vêtements masculins pendus au portemanteau, d'autres détails aussi me parurent si étranges que je pressentis un drame. Effrayée sans même savoir pourquoi, je m'enfuis, sautai en voiture et pris la route de Camden afin de réfléchir à la situation.

Elle se tut, et les deux hommes restèrent silencieux. Dans l'obscurité croissante, Bill s'efforçait de distinguer sa forme mince, immobile dans un fauteuil de jardin. Son visage était aussi pâle que la robe d'Andrea.

— Puis vous êtes revenue à la cabane, dit enfin Ellery. Non pas à 21 heures comme vous l'avez prétendu, mais bien avant, n'est-ce pas ?

— Il était 20h35 à la montre de la voiture.

— Vous en êtes sûre, Andrea ? demanda Bill d'une voix rauque. Pour l'amour du ciel, ne vous trompez pas, cette fois ! Vous en êtes certaine ?

— Oh ! Bill !

Ici, et à la grande consternation de ses auditeurs, la jeune fille

fondit en larmes.

D'un bond, Bill fut auprès d'elle, prononçant des mots sans suite :

— Andrea ! Rien de tout cela ne compte plus pour moi. Ne pleurez plus. J'ai agi comme un misérable envers vous. Ne pleurez plus, je vous en conjure ! Mais je ne savais pas... J'étais aveuglé par l'inquiétude au sujet de ma sœur. Si seulement...

Elle glissa une main tremblante dans la sienne et il la serra timidement, avec le respect religieux qui convient à un trésor infiniment précieux.

La pipe d'Ellery trouait la nuit d'un point lumineux et les mains des jeunes gens restèrent enlacées quand Andrea reprit enfin, d'une voix plus assurée :

— Lors de ma première visite, à 20 heures, il faisait assez sombre dans la cabane et j'avais allumé la lampe posée sur la table. Elle brûlait encore, éclairant les fenêtres de la façade, quand je revins à 20h35.

— Il y avait une Ford dans l'allée en demi-lune lors de votre retour, n'est-ce pas ? demanda brusquement Ellery.

— Oui, c'était un vieux coupé Ford, sans personne à bord, et je me suis arrêtée juste derrière lui. Je me suis même demandé... J'appris par la suite qu'il appartenait à Lucy, reprit la jeune fille après s'être mordu la lèvre. Puis, j'entrai dans la cabane, croyant y trouver Joe.

— Et alors, Andrea ?

Le jeune fille eut un petit rire nerveux.

— J'étais déjà sous une impression de malaise quand je poussai la porte et je restai clouée sur le seuil, paralysée par une sorte de pressentiment. Mais je ne m'attendais pas à... Je ne vis tout d'abord que la table, la lampe allumée et la soucoupe. Puis, je fis quelques pas dans la pièce, et...

— Andrea ! murmura Bill, comme la main prisonnière tremblait dans la sienne.

— Derrière la table, j'aperçus deux jambes immobiles, allongées sur le tapis. Incapable de penser, je collai une main contre ma bouche. Puis ce fut le néant, précédé par une violente douleur à la base du crâne.

— Elle vous a frappée ?

Le cri de Bill retentit dans le silence nocturne que rien ne vint plus troubler, jusqu'au commentaire d'Ellery :

— La meurtrière avait été alertée par l'arrivée de votre voiture, dans l'allée principale. Elle aurait pu s'enfuir par la petite porte, mais comme il lui fallait repartir avec la Ford, afin de compromettre à fond Lucy, elle se dissimula derrière la porte et vous assomma traîtreusement. J'aurais dû m'en douter. Le billet... continuez, Andrea.

— J'avais été bien inspirée de mettre un chapeau, ce soir-là ! A moins que... qu'elle n'ait pas frappé fort. Bref, je repris connaissance et regardai machinalement ma montre. Il était un peu plus de 21 heures ; la cabane paraissait vide. Je gisais toujours par terre, là où j'étais tombée, ma tête retentissait encore d'horribles coups de marteau, j'avais la bouche pâteuse et, sitôt relevée, je dus m'appuyer à la table. Soudain, je m'aperçus qu'il y avait quelque chose dans ma main.

— Laquelle ? demanda vivement Ellery.

— Ma main droite, celle qui était gantée. Je tenais, sans le savoir, un morceau de papier d'emballage, comme celui du paquet que j'avais remarqué sur la cheminée.

— Ai-je été bête ! s'écria notre détective. J'aurais dû examiner plus attentivement l'emballage du paquet. Excusez-moi, Andrea. Continuez.

— Malgré mon piteux état, je distinguai un griffonnage que je parvins à déchiffrer, sous la lampe.

— Andrea, murmura Ellery. Si seulement... Où est ce message ? Seigneur, soyez-nous favorable ! L'avez-vous conservé ?

Ellery ne distinguait plus rien, à cause de la nuit. Mais Bill tenait toujours la main d'Andrea, comme l'on tient une corde de sauvetage tendue au-dessus d'un abîme : il sentit le frémissement de la jeune fille, et la rapidité avec laquelle elle glissa sa main libre dans son décolleté...

— Je savais qu'un jour... murmura-t-elle. Envers et contre tout, je l'ai conservé.

— Bill ! s'écria Ellery en bondissant sur ses pieds. De la lumière, vite ! Vous trouverez une boîte d'allumettes dans ma poche. Eclairiez-moi ! Vous aurez tout le temps de vous tenir la main plus tard, mes enfants !

Il y eut un instant de confusion, mais une allumette fusa dans la nuit, éclairant les joues empourprées de Bill. Andrea ferma les yeux, tandis qu'Ellery scrutait chaque lettre, chaque signe du providentiel message.

L'allumette s'éteignit. Bill en frotta une autre, puis une autre encore. La boîte était presque vide quand Ellery se redressa, perplexe et visiblement désappointé.

— Alors ? demanda son ami dans l'obscurité propice. Que dit-il, ce billet ?

Ellery regagna son fauteuil avant de répondre :

— « Si vous tenez à la vie de votre mère, ne dites rien à personne de ce que vous avez vu ou entendu ce soir. » Le mot « rien » est lourdement souligné. Voilà, mon vieux. C'est peu, mais cela suffit. Permettez-moi de conserver ce papier, Andrea. Et acceptez nos plus,

humbles excuses, ma petite.

— Andrea ! murmura Bill d'une voix implorante.

Il se tut, incapable de poursuivre. La jeune fille poussa un profond soupir, tandis que sa main, de nouveau dans celle de Bill, se crispait légèrement.

— Intéressant, continua Ellery, rêveur. Votre silence, imposé par la meurtrière de Joe Wilson, s'explique, Andrea. Vous teniez la vie de votre mère entre vos mains et ma stupidité personnelle est sans excuse. Oui, fort intéressant, en vérité. Votre mère ne sait rien de tout ceci, n'est-ce pas ?

— Oh ! Non !

— Vous ne vous êtes confiée à personne jusqu'à ce soir ?

— Comment aurais-je pu me décharger d'un tel secret ?

— Pauvre petite !

— Mais maintenant, cette horrible créature doit être épouvantée, Ellery. Ce n'est pas vous qui avez été stupide, c'est moi. Le télégramme reçu cet après-midi a achevé de m'affoler. J'ai perdu la tête et j'ai couru me jeter dans la gueule du loup. A peine entrée dans cette maison abandonnée, alors que je cherchais ma mère sans soupçonner le piège où j'étais tombée, je fus à demi étouffée par un tampon imprégné d'une drogue douceâtre, et collé sous mon nez. Je perdis connaissance, et c'est vous qui m'avez ranimée, sur la terrasse.

— Avez-vous entrevu votre agresseur ? Sans distinguer ses traits, vous avez pu apercevoir sa main, une partie de son vêtement, que sais-je encore ?

— Non, je n'ai rien vu. Je n'ai même pas senti la main qui tenait le tampon, un mouchoir, sans doute, imbibé de chloroforme.

— Un nouvel avertissement, murmura Ellery. Remarquable !

— En quoi est-ce remarquable ? demanda Bill.

— Excusez-moi, je pensais tout haut. Eh bien, l'avertissement a eu un effet absolument inattendu, puisqu'il vous a décidée à parler, Andrea.

— Comment aurais-je pu continuer à me taire ? s'écria la jeune fille. Sitôt réveillée, j'ai compris. Mon agresseur d'aujourd'hui et celui qui me glissa le message dans la main, le soir du crime, ne sont sûrement qu'une seule et même personne : la meurtrière de Joe. Maintenant, j'ai enfin la certitude...

— Quelle certitude ? insista Bill.

— Que cette femme n'est pas votre sœur, nigaud ! Je n'ai jamais cru Lucy coupable, Bill. Mais je ne possédais pas non plus la preuve de son innocence. Je l'ai maintenant. Puisque Lucy est en prison, elle n'est pour rien dans ma dernière mésaventure. C'est évident, voyons ! Et le devoir de réparer l'injustice commise à l'égard de Lucy primait tous les autres, même celui de continuer à protéger maman. Voilà

pourquoi j'ai parlé.

— Mais votre mère...

— Croyez-vous que quelqu'un puisse se douter...

— Personne ne sait que nous sommes ici, Andrea, déclara doucement Ellery. Dès le retour de votre mère, nous assurerons sa protection d'une façon aussi efficace que discrète. Pour en revenir au billet : ni formule de politesse ni signature, naturellement. Les termes n'ont rien de marquant, mais la longueur relative du message semble avoir gêné son auteur. Les derniers mots : « entendu ce soir » sont à peine lisibles, malgré le grand nombre d'allumettes employées. La flamme d'une allumette n'attaque forcément que la superficie d'un morceau de liège ; au bout de deux ou trois traits de ce crayon improvisé, il faut exposer de nouveau le bouchon au feu, pour continuer à écrire. Réfléchissez bien, Andrea. Quand vous êtes entrée dans la cabane, et avant d'être assommée, avez-vous vu le coupe-papier muni de son protège-pointe, sur la table ?

— Non. Le coupe-papier n'était pas sur la table quand je suis entrée, sans quoi je l'aurais sûrement remarqué.

— Bien. Nous disons donc : lors de votre arrivée, le coupe-papier était planté dans le cœur de Gimball. Puis, après vous avoir frappée, la meurtrière voulut écrire son message. Elle déchira un morceau de papier d'emballage, arracha l'arme de la plaie, ficha la lame ensanglantée dans le bouchon, calcina celui-ci et rédigea le billet qu'elle glissa dans votre main, avant de s'enfuir dans la Ford de Lucy. Vous n'avez même pas entrevu votre agresseur, Andrea ?

— Non. J'ai été assommée par derrière, en traître, et je n'ai même pas aperçu la main qui me frappait.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, quand vous avez repris connaissance.

— Tout d'abord, j'ai lu le billet. J'étais déjà terrorisée quand j'ai vu Joe par terre et couvert de sang. Il semblait mort. Je crois avoir crié en le reconnaissant.

— J'ai réentendu ce cri plus de cent fois en rêve, murmura Bill.

— Mon pauvre ami ! Voici la fin de l'histoire, Ellery. Je saisis mon sac et m'élançai vers la porte. Une voiture arrivait ! Je vis ses phares, sur la grand-route, et la peur d'être trouvée seule dans cette cabane, auprès du cadavre de mon beau-père, me mit des ailes aux talons. Je sautai dans le cabriolet et, au moment de croiser l'autre voiture, je me cachai le visage derrière mon mouchoir. C'était celle de Bill, mais je ne le savais pas à ce moment-là. Par des chemins détournés, j'atteignis New York vers 23h30 et fis une courte halte chez moi, pour me remettre en robe de bal. Personne ne m'ayant vue entrer ou sortir, j'atteignis le Waldorf sans encombre et parlai vaguement d'une migraine, pour expliquer mon absence prolongée. Vous connaissez la

suite, soupira la jeune fille avec une lassitude infinie.

— Avez-vous reçu d'autres messages ? demanda Ellery.

— Un seul. Il m'est arrivé le lendemain de... vous savez. C'était un télégramme de deux mots : « Taisez-vous. »

— Où est-il ?

— Je l'ai détruit. Je ne pensais pas qu'un télégramme...

— A quel bureau de poste avait-il été expédié ?

— Je n'ai même pas cherché à connaître son origine, tant j'étais pétrifiée. Mettez-vous à ma place ! Comment pouvais-je me confier à quelqu'un, même à vous, en sachant qu'une meurtrière guettait dans l'ombre, prête à frapper maman, si je parlais !

— Andrea ! murmura tendrement Bill, pour répondre à ce cri angoissé.

— Ce que je viens de vous raconter change la face des choses pour Lucy, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille. Si votre sœur était réellement la coupable, nous n'aurions plus rien à redouter, maman et moi. L'agression dont j'ai été victime aujourd'hui fait éclater l'innocence d'une prisonnière, il me semble ?

— Hélas, non. Au point de vue juridique, ce n'est pas une preuve et Pollinger verrait dans cette agression l'œuvre de partisans de Lucy, pour donner à penser qu'elle fut victime d'une erreur judiciaire.

— Bill a raison, déclara Ellery. A nous d'adapter notre attitude aux circonstances. Recevez, de mes mains, un don généreux, Andrea : le droit de persévérer avec la conscience tranquille dans le silence que vous avez gardé jusqu'ici. Ne parlez à personne, pas même à votre mère, de ce qui s'est passé à North Shore Inn. L'ennemie en déduira que vous avez pris son nouvel avertissement au sérieux ; rassurée par votre silence, elle aura tout intérêt à se tenir tranquille, désormais. La personne qui vous a chloroformée aujourd'hui n'est pas une brute assoiffée de sang, ma chère petite ; une vigilance attentive suffira donc à assurer votre sécurité.

— Je m'en remets entièrement à vous, murmura Andrea.

— Mais...

Ellery prévint la protestation de son ami.

— Non, Bill. Je suis certain qu'Andrea ne court aucun danger si nous faisons le mort. Et maintenant, mon cher, il est temps de nous retirer. Mrs Borden peut rentrer d'un moment à l'autre, fuyons les explications délicates. Faut-il vous reconduire, An... Chut !

Quelqu'un s'avancait, à la manière d'un animal aveugle qui se fraie un passage à travers bois et fourrés.

Ellery se leva d'un bond silencieux et chuchota :

— Par ici, Bill ! Restez, Andrea. En cas de danger, prenez vos jambes à votre cou, vous m'entendez ?

Entraînant Bill par le bras, Ellery disparut derrière un buisson.

Andrea semblait pétrifiée dans son fauteuil, mais son nom, lancé d'une voix singulièrement grave, la fit sursauter.

— Burke, murmura-t-elle.

— Andrea ! Où diable êtes-vous ? On n'y voit goutte dans ce maudit jardin !

Essoufflé par la course, Burke Jones piétinait les dernières broussailles qui le séparaient de la petite clairière.

— Je suis ici, Burke, répondit Andrea, très calme.

— Ah ! Ah ! Ma patience est récompensée. Vous avez une jolie façon de traiter votre fiancé, Andy ! Encore heureux que votre maître d'hôtel ait pu me dire que vous étiez dans le jardin, quand j'ai téléphoné chez vous ! Enfin... Puisque je vous ai retrouvée, donnez-moi un petit baiser, ma jolie.

— Bas les pattes, ordonna la jeune fille. Vous êtes ivre !

— Allez-vous me reprocher deux ou trois malheureux verres, vidés entre camarades ? Allons, Andy, j'attends toujours ce baiser.

Les témoins de cette petite scène entendirent les échos assourdis d'une lutte, puis le claquement sec d'un soufflet.

— Là, fit tranquillement Andrea. Je n'aime pas les familiarités d'ivrogne. Retirez-vous, Burke.

— C'est ainsi que vous le prenez, hein ? grogna l'autre. Parfait. Vous l'aurez voulu et cela vous apprendra...

— Assez ! Assez, vous dis-je.

— Si c'était le petit avocat de Philadelphie, au lieu de moi, vous seriez moins farouche, hein ? Mais pas de ça, ma petite ! Je ne laisserai pas ma fiancée s'amuser avec d'autres. C'est compris, Andy ? Maintenant, donnez-moi ce baiser et...

— Burke, tout est fini entre nous. Voulez-vous partir ?

— Fini ! Mais non ! Que voulez-vous dire ?

— Nos fiançailles étaient une erreur. Je les romps, voilà. Vous avez bu, Burke. Ayez le bon goût de vous retirer à temps.

— Ce qu'il vous faut, ma petite, c'est une bonne correction. Rompre nos fiançailles ! La bonne blague ! Venez ici !

Comme Andrea se débattait, Bill repoussa la main qui cherchait à le retenir et il s'avança dans la clairière. Ellery hésita, puis, haussant les épaules, il s'enfonça davantage dans sa cachette de verdure. Ses oreilles lui permirent cependant de continuer à suivre la scène.

Jones, saisi au collet, poussa un grognement auquel Bill répondit :

— Ici, Bill Angell. Je ne vous vois pas, salaud, mais vous puez l'alcool à plein nez !

— Lâchez-moi !

— Votre bras est guéri ?

— Oui. Allez-vous me lâcher ou me faudra-t-il...

Un coup de poing sonore l'envoya rouler sur l'herbe, et Bill

grommela dans l'ombre :

— Je n'aime pas les parties inégales, avec un pochard. Mais vous l'aurez voulu !

Jones se releva, et riposta :

— C'est le petit Bill, ma parole ! Je trouble un aimable rendez-vous, dans l'ombre propice, hein ?

Il lâcha encore une retentissante injure et fonça.

— Bill ! s'écria Andrea. Je vous en prie !

Mais le jeune avocat jouait déjà des poings. Son adversaire tomba une seconde fois, et Bill lança avec satisfaction :

— Voilà pour notre champion de polo. Et maintenant, Jones, partez tranquillement, ou je serai obligé de vous jeter dehors !

— Bill !

Il y eut un silence. Puis l'autre bondit et, pendant plusieurs secondes, Ellery n'entendit plus qu'un bruit de chair martelée, accompagné de rauques halètements. Enfin, quelqu'un s'effondra, pour se relever aussitôt, avec un affreux juron.

C'était Jones. Il s'éloigna en titubant et, au bout d'un moment, les autres entendirent une voiture démarrer et s'éloigner.

Ellery sortit des taillis.

— Mes compliments, dit-il sèchement. Pour votre gouverne, sachez que vous êtes un imbécile !

— Allez au diable ! riposta Bill. Personne ne parlera sur ce ton à Andrea devant moi !

— Où est Andrea ? Ce silence est impressionnant et on n'y voit goutte.

— Je suis ici, murmura la jeune fille.

— Mais où ?

— La place est réservée, monsieur.

Ellery leva les bras au ciel.

— Nous avons bien besoin de mêler le petit Eros à une enquête criminelle ! s'écria-t-il. Enfin ! Je ne puis que vous donner ma bénédiction, mes enfants. Faut-il vous ramener chez vous, Andrea ?

— Je vous retrouverai près de la voiture, répondit Bill d'un ton rêveur.

Mr Queen sourit et entendit les deux jeunes gens s'éloigner avec la lenteur propre aux amoureux.

Quand Bill revint à la voiture, la lampe du tableau de bord éclaira brièvement son visage rayonnant. Ellery se contenta de rire sous cape et de démarrer en respectant le silence de son ami.

Ayant arrêté la Duesenberg dans la grand-rue de Roslyn, Ellery murmura un mot d'excuse, et il disparut dans un drugstore. De là, il se rendit à pied au bureau de poste où il ne resta que quelques minutes.

Au retour, il paraissait songeur.

— Pourquoi vous êtes-vous éclipsé de la sorte ? demanda Bill.

— Pour donner quelques coups de téléphone, dont un à Trenton.

— A Trenton ?

— Je voulais parler à Ella Amity, mais elle n'a pas mis les pieds à la rédaction du journal de la journée. Notre Ella est une femme de tête et d'initiative. Ensuite, je me suis entretenu avec le sergent Velie.

— Affaire personnelle ? demanda Bill, prêt à continuer sa rêverie intérieure, tandis qu'Ellery reprenait la route.

— Velie est un roc sur lequel je suis toujours tenté de m'appuyer dans les moments de lassitude. Il connaît précisément une agence sérieuse et m'a promis de lancer immédiatement des limiers privés sur la piste que je lui ai indiquée.

— Ellery ! s'écria l'autre, brusquement redressé. Vous avez donc...

— Parbleu, jeune imbécile ! Votre geste chevaleresque m'a obligé à modifier mes projets. Je suis resté dans l'ombre exprès, mais notre Jones peut encore faire du grabuge, s'il parle. Votre présence là-bas risque d'éveiller des soupçons dans l'esprit d'une certaine personne, mon cher Roméo.

— Je ne pouvais pourtant pas laisser ce salaud...

— Ce n'est pas un reproche et, tout compte fait, l'incident a tourné à notre avantage. Les amis de Velie veilleront sur Andrea et sur sa mère, à l'insu des intéressées, ce qui vaut toujours mieux.

— Mais, si cette maudite créature découvre...

— Allons, Bill ! interrompit Ellery, piqué au vif. Je ne plaisante pas sur des questions aussi graves. Puisque je suis tranquille pour la sécurité d'Andrea, ne vous mettez donc pas martel en tête.

— Bien, bien ! N'empêche que si la meurtrière découvre que Mrs Borden et sa fille sont gardées, elle saura qu'Andrea a mangé le morceau et...

— Quel « morceau », je vous prie ?

— Elle nous a raconté en détail ce qui s'était passé la nuit du crime, voyons !

— Et après ?

— Je ne vous suis pas, déclara Bill, les sourcils froncés.

La Duesenberg avait dévoré plusieurs milles quand Ellery murmura :

— Vous ne voyez donc pas, mon vieux, que la criminelle redoute une certaine révélation, de la part d'Andrea ? Or, vous avez entendu comme moi le récit de celle-ci. Nous a-t-il mis sur la voie de la vérité ? Sommes-nous plus avancés qu'avant ? Andrea nous a-t-elle appris un seul détail compromettant pour quelqu'un ?

— Non, reconnut le jeune avocat.

— Ce qui est contraire à toute logique, déclara Ellery. La crainte

de l'ombre que nous poursuivons s'expliquerait si Andrea avait aperçu quelque chose de sa personne : ses traits, une partie de ses vêtements ou même une main. Mais non. Frappée par derrière, Andrea s'écroula sans avoir même soupçonné une présence étrangère dans la cabane. La meurtrière le sait certainement. Alors, que craint-elle ?

— Vous m'en demandez trop !

— En attendant de trouver la réponse, venez donc passer la nuit chez moi, proposa Ellery d'un ton dégagé.

Puis, écrasant l'accélérateur de la docile Duesenberg, il murmura :

— Peut-être. Oui, peut-être...

— A quoi pensez-vous donc ?

— Oh ! A rien.

— Et qu'avez-vous été faire dans ce bureau de poste ?

— Me renseigner sur le télégramme qui attira Andrea à North Shore Inn aujourd'hui.

— Alors ?

— Un coup de bâton dans l'eau. La télégraphiste n'a gardé aucun souvenir de l'expéditeur.

Le lendemain matin, l'inspecteur Queen était déjà parti pour le Bureau central, laissant son fils et Bill devant leur seconde tasse de café, quand la sonnette de l'entrée retentit. Mais ne pénétrait pas qui voulait dans le sanctuaire des Queen ! Djuna parlémentait depuis un moment dans l'antichambre, quand Ellery appela :

— Djuna ! Qui est-ce ?

— Une jeune dame, répondit le petit domestique, montrant une mine renfrognée qui en disait long sur ses sentiments à l'égard du beau sexe.

— Ouf ! fit Andrea qui surgit derrière lui. A en juger par la réception de ce jeune ogre prêt à me dévorer, vous ne recevez guère de visites féminines, Ellery ! Ah !

Soulevé sur sa chaise, refermant une robe de chambre d'Ellery sur son pyjama également emprunté, Bill attachait sur la porte du cabinet de toilette un regard de supplicé.

— Oh ! fit-il à son tour, avant de se rasseoir avec un sourire niais.

— Excusez notre tenue, et soyez la bienvenue, Andrea, dit Ellery en souriant. Quant à vous, Djuna, tâchez de mieux recevoir cette charmante personne la prochaine fois. Sinon, gare !

Le cerbère des Queen disparut dans la cuisine. Mais il apporta presque aussitôt le calumet de la paix, à savoir, un couvert complet : tasse, soucoupe, petite cuiller et napperon.

— Du café ? grommela-t-il, avant de regagner le sanctuaire de sa cuisine.

— Drôle de petit bonhomme ! lança gaiement Andrea, tandis

qu'Ellery la servait. Il me plaît.

— Djuna ne montre les dents qu'aux personnes de son goût, déclara Ellery. Donc, la réciproque est vraie.

— Tant mieux. Vous paraissez gêné, Bill. Serait-ce à cause de ce singulier pyjama ?

— Oui, avoua Bill, de plus en plus embarrassé.

— C'est ma personnalité qui ressort, déclara Ellery. Bravo, Andrea ! Vous êtes en pleine forme, ce matin.

Le compliment était mérité. Fraîche et gracieuse dans sa robe claire, Andrea savourait son café avec un plaisir évident.

— Une bonne nuit et une heure de galop dans Central Park m'ont remise d'aplomb, en effet, répondit-elle. Fi, messieurs ! Il est 10h30, et vous n'êtes pas encore habillés !

— Bill est le grand responsable. Il ronfle, je vous en avertis. Il ronfle même au point de m'avoir tenu éveillé une partie de la nuit.

— Bill !

— C'est faux ! Je n'ai jamais ronflé de ma vie !

— Dieu merci ! Je ne pourrais supporter un homme qui...

— Vraiment ? Eh bien, je ronflerai quand cela me plaira, et je voudrais bien voir la femme...

— Monsieur se fâche ! interrompit Andrea en riant. J'aime vos mines de petit garçon en colère, Bill, vos yeux pleins d'éclairs et...

Ici, Mr Queen crut bon d'intervenir.

— Tout s'est bien passé, hier soir, Andrea ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la jeune fille, soudain rappelée à la réalité. Ma mère est rentrée peu après votre départ ; elle a été surprise de me trouver là ; mais j'ai inventé une excuse quelconque et l'ai décidée à regagner aussitôt New York avec moi.

— Vous n'avez pas eu d'ennuis ? insista Bill avec une pointe d'anxiété.

— Rien de sérieux. J'ai seulement trouvé, au retour, une pile de messages frénétiques émanant de Mrs Jones, la mère de Burke. Vous ne la connaissez ni l'un ni l'autre, je pense ?

Bill poussa un grognement négatif et Ellery répondit sèchement :

— Je n'ai pas ce plaisir. A-t-elle la passion du cheval, comme son fils ?

— Non. Mrs Jones s'est donnée corps et âme à l'aviation. Elle ne parle que de cela, vole à longueur de journée et fait trembler les professionnels. Si vous voulez son portrait, le voici : Crésus, avec le nez de César et des cheveux gris coupés court. Bref, l'aimable Mrs Jones voulait savoir ce qui était arrivé à son Burke chéri.

— Oh ! fit Bill, embarrassé.

— Il paraît que ce pauvre garçon est rentré la nuit dernière avec un œil poché, le nez écrasé et une incisive en moins. Comme Burke est

très fier de son physique, j'imagine qu'il disparaîtra de la circulation pendant un certain temps.

— Bonne affaire pour ses poneys de polo, murmura Bill. Dites-moi, Andrea, avez-vous...

— Et naturellement, continua la jeune fille, Mrs Jones voulait savoir pourquoi j'avais rompu nos fiançailles. Puis maman s'en est mêlée et j'ai cru qu'elle allait piquer une crise de nerfs, sur ma descente de lit.

— Avez-vous... recommença Bill.

— Non, répondit Andrea, les yeux baissés. Le premier choc suffisait pour l'instant. Nous avons le temps... (Elle sourit et ajouta, d'une voix plus assurée :) Vous vous demandez certainement pourquoi je suis ici, messieurs ?

— Bénissons les heureuses surprises, et n'en cherchons pas la raison, riposta galamment Ellery.

— Merci. Mais parlons sérieusement : ce matin, au réveil, je me suis souvenue d'un fait que j'avais oublié hier soir. Il est peut-être sans importance, mais autant réparer la plus infime omission, puisque vous voulez tout savoir.

— Andrea...

Ellery se leva, puis il se rassit.

— Ce souvenir matinal concerne-t-il la nuit du crime ?

— Oui. Il s'agit d'une chose que j'ai vue avant d'être frappée par l'ennemie invisible.

— Parlez, pour l'amour du ciel ! s'écria Ellery, incapable de contenir son impatience. Qu'avez-vous vu, Andrea ?

Frappé d'une idée soudaine, Bill bondit vers la fenêtre. En bas, une somptueuse limousine, rangée le long du trottoir, étincelait au soleil ; un cabriolet très ordinaire stationnait juste derrière, et son conducteur, un solide gaillard, ne semblait nullement pressé de repartir, à la façon dont il fumait sa cigarette.

— Andrea ! s'écria Bill. Vous n'auriez jamais dû venir ici, et dans une voiture aussi voyante par-dessus le marché ! Que cette femme apprenne...

La jeune fille pâlit. Mais Ellery s'écria avec humeur :

— Au diable cette pusillanimité de bonne femme, Bill ! Il n'y a aucun danger, vous dis-je. Parlez, Andrea. Qu'avez-vous remarqué, dans la cabane ?

— Les allumettes en carton jaune, dans la soucoupe. Il y en avait moins. Attendez ! C'est difficile à expliquer. Avant d'être frappée, j'étais déjà nerveuse et toute la scène s'est gravée dans mon esprit avec la netteté d'une photographie. Quand je suis entrée, il y avait moins d'allumettes dans la soucoupe que lorsque je suis revenue de mon évanouissement. Voilà.

Ellery insista, avec une émotion contenue :

— Entendons-nous bien, Andrea. Lors de votre seconde visite à la cabane, et avant d'être assommée, vous avez clairement vu la soucoupe posée sur la table. Puis, quelqu'un vous a frappée par derrière, et vous vous êtes évanouie. Enfin, lorsque vous avez repris connaissance, vous avez remarqué que la même soucoupe contenait plus d'allumettes qu'avant. Combien y en avait-il en plus ? Faites un effort de mémoire, je vous en prie. Il me faut le chiffre exact.

Stupéfaite, la jeune fille commença :

— Mais en quoi un si petit détail peut-il...

— Répondez à ma question !

Andrea réfléchit avec une bonne volonté marquée par un froncement de sourcils.

— Je suis incapable de dire combien d'allumettes il y avait en plus quand j'ai repris connaissance, murmura-t-elle enfin. Je me rappelle seulement combien il y en avait lors de mon arrivée.

— Cela suffira. Combien ?

— Six. J'ai dû les compter machinalement, car je suis certaine du chiffre.

— Six. Six... répéta Ellery, arpétant le living-room. Consumées, n'est-ce pas ?

— A demi brûlées, oui.

Bill soupira :

— Quel intérêt trouvez-vous dans cette différence du nombre des allumettes, Ellery ?

— Chut !

Les deux jeunes gens échangèrent un regard perplexe. Puis, comme leur compagnon s'était jeté dans un fauteuil et comptait sur ses doigts, leur perplexité se changea en un intérêt presque respectueux.

— Andrea, reprit Ellery, les traits détendus. Vous aviez certainement remarqué la même soucoupe lors de votre première visite à la cabane, vers 20 heures ?

— Oui.

— Comment était-elle alors ?

— Vide.

— *Wunderlich* ! Ce renseignement est d'une importance capitale. Etes-vous certaine de n'avoir rien oublié ? Si seulement...

Sans achever, Ellery retira son pince-nez et il se mit à le tapoter contre ses lèvres.

— Je crois que c'est tout, murmura la jeune fille.

— Encore un effort, Andrea. Tâchez de revoir la table telle qu'elle était, à 20 heures. Qu'y avait-il dessus ?

— La soucoupe vide. La lampe que j'allumai à ce moment-là

comme je crois vous l'avoir dit. C'est tout, oui.

— Et à 20h35, lorsque vous êtes revenue ? Avant l'agression ?

— La lampe, la soucoupe contenant les six allumettes consumées et... Oh !

— Ah ! fit Ellery. Nous avons touché une corde mnémonique.

— Il y avait un autre objet sur la table : une pochette d'allumettes, fermée !

— Ah ! reprit Mr Queen, remettant son pince-nez en place. Voilà qui est intéressant. Comment était-elle, cette pochette d'allumettes, Andrea ? Avait-elle quelque chose de particulier ?

— Non. C'était une simple petite enveloppe cartonnée, contenant une vingtaine d'allumettes en carton et réunies ensemble à la base. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui. C'est bien tout, Andrea ? Vous en êtes sûre ?

— J'ai beau chercher... Oui, c'est tout.

Derrière les verres du pince-nez, les yeux d'Ellery étincelaient maintenant d'un éclat propre à tirer brusquement Bill de sa demi-indifférence.

— Voilà pour la période antérieure à l'agression. Continuons, Andrea. Qu'y avait-il sur la même table lorsque vous avez repris connaissance ?

— La soucoupe contenant un plus grand nombre d'allumettes consumées, la lampe, et cet horrible coupe-papier ensanglanté, dont la pointe était fichée dans le bouchon carbonisé.

— Rien d'autre ?

Un instant de réflexion précéda la réponse :

— Non.

— La pochette d'allumettes n'y était plus ?

— Non.

— Hum !

Ellery attacha un singulier regard sur son interlocutrice. Puis il se leva pour demander à Bill :

— Cela vous irait-il de vivre dans l'ombre d'Andrea pendant quelques jours, mon vieux ? J'ai changé d'avis. Le danger peut être plus réel que je ne le pensais hier soir.

— Il est bien temps de le reconnaître ! s'écria Bill, les bras au ciel. Quel enfantillage d'être venue si ostensiblement chez Queen, Andrea ! A vos ordres, Ellery.

— Ramenez cette jeune personne chez elle et ne la perdez pas de vue. La mission n'est pas pour vous déplaire, j'imagine ?

— Vous croyez vraiment... commença l'intéressée d'une voix altérée.

— C'est plus prudent, Andrea. Allons, futur ange gardien, ne restez pas là planté comme un mannequin de cire !

Bill bondit dans la chambre à coucher. Là, il dut battre tous les records de vitesse à en juger par la rapidité avec laquelle il reparut, tout habillé et rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Un instant, dit alors Ellery, se dirigeant à son tour vers la chambre.

Quand il revint auprès des jeunes gens, il tenait à la main un revolver qu'il tendit à Bill avec ces mots :

— Gardez toujours cet engin sur vous. Attention, il est chargé. Vous savez tirer, bien entendu ?

— J'en connais le maniement, répondit Bill, les yeux durs et soupesant l'arme.

— De grâce, ne prenez pas cet air affolé, ma chère Andrea. Ce n'est qu'une mesure de précaution, sans plus. Et maintenant, filez, mes enfants. Ayez bien soin d'elle, Bill !

— Est-ce en prévision des difficultés qui pourraient surgir avec les parents et amis d'Andrea que vous m'avez armé ? demanda gaiement Bill avant de faire disparaître le revolver dans sa poche.

— Il vous servira toujours à intimider le cerbère à face de poisson, riposta Ellery.

Souriant toujours, Bill saisit Andrea par le bras et l'entraîna vers la porte. Ellery gagna alors la fenêtre pour assister à leur départ. Ils montèrent en voiture et disparurent, suivis de près par le cabriolet qui avait stationné derrière la magnifique limousine.

— Bien, murmura Ellery, les yeux brillants.

Il se détourna, décrocha le récepteur, appela l'interurbain et demanda un certain numéro. Un singulier sourire erra sur ses lèvres pendant toute la durée de l'attente, puis il parla dans l'appareil avec une non moins singulière animation.

— Allô ! Passez-moi le chef de la police, je vous prie... Allô ! De Jong ? Ici, Ellery Queen... De New York, oui... Très bien, merci. Dites-moi, De Jong, que sont devenues les pièces à conviction de l'affaire Wilson ?

— Vous vous intéressez donc encore à cette vieille histoire ? grogna l'autre, au bout du fil. La question concerne-t-elle toutes les pièces à conviction ou l'une d'elles en particulier ?

— Elle concerne spécialement la soucoupe ébréchée, contenant des allumettes à demi consumées, que vous avez emportée sous mes yeux, le soir du crime.

— Oh ! la soucoupe est rangée dans nos archives. Pourquoi ? ajouta le chef de la police de Trenton dont la voix trahit une curiosité soudaine.

— Pour d'excellentes raisons que vous connaîtrez en temps voulu. Rendez-moi un service, De Jong. Sortez de vos oubliettes la soucoupe et son contenu, et ensuite, comptez les bouts d'allumettes.

— Comment ? Si c'est une plaisanterie...

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement. Comptez ces allumettes et rappelez-moi aussitôt.

De Jong nota le numéro indiqué et il raccrocha en grommelant.

Nouvelle attente pendant laquelle Ellery arpenta fiévreusement la pièce. La sonnerie du téléphone retentit enfin.

— Combien ?

— Vingt.

— Vingt ! répéta lentement Ellery. Eh bien, qu'en pensez-vous ?
Merci, De Jong. Merci mille fois.

— Je préférerais un mot d'explication à tous ces remerciements ! grogna le chef de la police. En quoi le nombre de ces allumettes peut-il...

En souriant, Ellery promit une réponse à brève échéance. Puis il raccrocha, resta un moment pensif, alluma une cigarette et alla se jeter sur son lit.

Plus tard, quand il entra dans le living-room, notre limier trouva Djuna occupé à ôter le couvert du petit déjeuner. Le jeune domestique montra d'un geste bourru la tasse qui avait servi à Andrea et il demanda :

— C'est la fiancée de votre ami ?

— Je compte bien assister prochainement au mariage, oui.

— Ah ! fit Djuna, comme soulagé. Elle n'est pas mal.

Ellery alla se planter devant la fenêtre, les mains posées sur ses reins.

— Vous êtes un as de l'arithmétique, Djuna, déclara-t-il soudain. Dites-moi donc combien il reste lorsqu'on retire vingt de vingt ?

— Un gosse de l'école maternelle vous répondrait comme moi qu'il reste zéro, riposta Djuna sur ses gardes.

— Non, mon enfant, vous vous trompez. Quand on retire vingt de vingt, il reste *tout*... C'est curieux, hein ?

Djuna savait qu'il était inutile d'entamer une discussion en de telles circonstances. Il se permit cependant un petit haussement d'épaules et continua de débarrasser la table.

— *Tout* ! s'écria brusquement Ellery, rompant un long silence. Seigneur, le tableau est clair comme le jour, maintenant !

— Ouais ! fit Djuna entre haut et bas.

Son maître alla s'asseoir dans le grand fauteuil réservé à l'inspecteur et il enfouit son visage entre ses mains.

— Qu'avez-vous dit, au juste ? demanda Djuna, revenu à de meilleurs sentiments.

Mais notre curieux se lassa d'attendre une réponse qui ne venait pas. Il disparut donc dans sa cuisine, avec le plateau chargé de vaisselle.

— Clair comme le jour. Plus clair même... Mais oui, que diable !

Bondissant sur ses pieds, Ellery s'élança vers le téléphone avec la rapidité de l'éclair, ou celle d'un homme pour lequel chaque seconde compte en vue d'une tâche aussi nettement tracée que lourde.

DÉFI AU LECTEUR

« Le public ne sait pas deviner », a déclaré un jour Thomas de Quincey. Mais si ce jugement fut jamais mérité, nous dirons que l'homme moyen a beaucoup évolué durant le dernier siècle, et je me permettrai d'ajouter, au nom de tous les auteurs de romans policiers : « Le public moderne devine fort bien. » (Trop facilement même, à mon humble avis.) En fait, et à en juger par les lettres dont je suis assailli, il semble que le lecteur peu perspicace représente l'exception et non la règle.

Or, nous savons nous défendre, chacun selon sa méthode personnelle, mais avec un principe commun, à savoir que la partie n'est pas égale entre lecteurs et auteurs quand il est question de « deviner ». Je m'explique : le nombre de personnages compris dans un roman policier étant forcément limité, le lecteur finit toujours par soupçonner, à un moment quelconque, le véritable coupable que l'auteur voulait démasquer solennellement, à la dernière page. D'où injustice, commise à notre égard.

Depuis des années, et non en pure perte, j'ose l'espérer, ma voix s'élève dans le désert pour inciter le lecteur à vaincre la tentation de « deviner » afin de goûter un plus grand plaisir : celui de jouer le jeu avec un esprit scientifique. C'est plus difficile, mais combien plus amusant !

Pourquoi ne pas commencer avec le problème posé par l'assassinat de Joseph Kent Gimball ?

Ami lecteur, vous êtes actuellement en possession de tous les éléments nécessaires à la découverte d'une solution logique. A vous de discerner les indices essentiels, de les assembler dans l'ordre voulu et, partant de là, de désigner le seul criminel possible. C'est faisable, comme je me réserve de vous le prouver.

En cas d'échec, vous pourrez toujours vous rabattre sur le vieux jeu de devinette. Si vous réussissez, faites-le-moi savoir. Ce sera le meilleur compliment que vous puissiez m'adresser !

ELLERY QUEEN.

CINQUIÈME PARTIE

LA VÉRITÉ

Tout bien pesé et examiné, on trouve parfois la vérité là où l'on s'y attendait le moins.

Le doigt de la sombre Fatalité avait donc paralysé tout effort d'éclaircir le mystère qui entourait la mort de Joseph Kent Gimball jusqu'au jour où Andrea raconta la singulière histoire des six allumettes consumées. Mais, dès cet instant, le problème se trouva résolu, le soupçon devint certitude, et l'activité chassa l'inaction. Ayant arraché l'affaire à des mains maudites, Mr Ellery Queen en dirigea les destinées avec une prudence et une prescience acquises par des années d'expérience en matière criminelle.

Ellery se surmena sans compter et en secret pendant les journées qu'il consacra aux préparatifs de l'attaque. Ses deux visites à Trenton revêtirent un caractère furtif, et ses innombrables coups de téléphone ne furent connus que de leurs destinataires ; il conféra avec des hommes à l'allure décidée, rechercha l'avis professionnel du sergent Velie et, pour tout dire, régla une délicate question de « violation domiciliaire » avec une tranquille méconnaissance des droits civiques de tout citoyen libre qui eût fait frémir son père, l'inspecteur Richard Queen.

Quand il fut prêt, il ouvrit les hostilités un certain samedi. Effet du hasard ou calcul machiavélique ? Nul ne le sut jamais. Mais aucun des intéressés n'avait oublié cet autre samedi où Gimball avait senti au cœur la froide morsure de l'acier ; la tension s'en trouva accrue et ce sanglant souvenir marquait tous les visages des personnes réunies dans l'appartement Borden en cet après-midi de week-end.

— Je ne vous ai pas rassemblés ici pour le plaisir de m'assurer un auditoire, mesdames et messieurs, commença Ellery. Il y a du surnaturel dans l'air, le moment est venu. Rassurés par la monotonie du *statu quo ante*, certains d'entre vous ont pu s'abandonner à une

sorte de léthargie. Tant pis pour eux : avant la fin de la journée, je leur réserve un réveil brutal.

— Que voulez-vous dire ? lança Jessica. Ne retrouverons-nous jamais la paix ? De quel droit...

— Aucun, du point de vue juridique. Néanmoins, continua Ellery avec un soupir, vous feriez bien de vous plier momentanément à ma fantaisie. Nous allons revivre ensemble le drame dont Joseph Kent Gimball fut le héros et la première victime.

— Vous rouvrez l'enquête, Mr Queen ? demanda Jasper Borden, un coin de la bouche tordu par un sourire amer.

(Le vieillard avait exigé d'assister à la réunion et il la présidait en quelque sorte dans son fauteuil roulant, tel un mort qui aurait miraculeusement conservé l'usage de la parole et celui d'un œil.)

— Elle n'a jamais été close, monsieur, répondit Ellery. Lucy Wilson a été reconnue coupable, mais la condamnation prononcée à Trenton n'a pas résolu le problème et des forces indépendantes sont restées agissantes depuis cette parodie de justice. Aujourd'hui, je suis heureux de vous annoncer que nos efforts ont trouvé leur récompense.

— Je ne vois pas en quoi tout ceci nous concerne, déclara le sénateur Frueh, caressant sa barbe, son regard perçant fixé sur Ellery. Si vous avez réuni de nouveaux éléments, portez-les à la connaissance du procureur général attaché au comté de Mercer. Pourquoi continuer à harceler mes amis ? S'il s'agit simplement de satisfaire votre humeur batailleuse, je me mets à votre entière disposition à titre personnel.

— Vous venez de me rappeler une épigramme de Marcus Valerius Martial, sénateur, riposta Ellery avec un sourire. Cet ancien disait, non sans raison : « Les lions africains foncent sur les taureaux ; ils ne s'attaquent pas aux papillons. » Maintenant...

— Maintenant, laissez mes amis en dehors de vos diableries !

— User de ménagements ? soupira Mr Queen. Vous me jugez mal, sénateur. Si c'était possible, je ne serais pas ici, parmi vous. Mais les circonstances m'obligent à vous imposer mon odieuse présence pendant quelque temps encore. Après... non, n'anticipons pas. J'ai constaté que les efforts humains parviennent bien rarement à détourner la marche des événements vers leur aboutissement logique.

Jessica Borden avait beau agiter son mouchoir d'un air agacé, on la sentait tendue comme une corde et Grosvenor Finch l'observait avec une inquiétude mal déguisée. Seuls Andrea et Bill, debout derrière elle, échappaient à la nervosité générale ; calmes et sereins, ils ne quittaient pas leur ami des yeux.

— Pas d'autres objections ? Merci. (Ayant consulté sa montre-bracelet, Ellery ajouta :) Nous allons donc pouvoir nous mettre en route.

— Nous mettre en route ? répéta Finch, perplexe. Où nous

emmenez-vous, Queen ?

— A Trenton, répondit celui-ci, prenant son chapeau.

— A Trenton ! souffla la mère d'Andrea.

— Nous allons retourner sur les lieux du crime.

Cette déclaration produisit l'effet d'une bombe. La première réaction vint du sénateur Frueh qui se leva en brandissant son gros poing.

— C'est un abus intolérable ! rugit-il. Rien ne vous autorise... J'interdis à mes clients...

— Auriez-vous une répugnance personnelle à revoir le théâtre du crime, sénateur ?

— Je n'ai jamais mis les pieds dans cette cabane !

— Me voici rassuré. Alors, nous partons ?

Bill fut le seul à se lever. Jasper Borden demanda posément, de sa voix profonde :

— Puis-je savoir ce que vous espérez obtenir par l'emploi de procédés aussi insolites, Mr Queen ? Vous nous épargneriez certainement cette pénible visite, si vous ne la jugiez nécessaire. Alors ?

— Je préfère taire mes espoirs, Mr Borden, répondit Ellery. Quant à mon projet immédiat, il est à la fois simple et dramatique : nous allons reconstituer sur place le meurtre de Joseph Kent Gimball.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Oui. Et maintenant, mesdames et messieurs, il me déplairait profondément d'avoir à user de moyens officiels pour vous obliger à me suivre, croyez-moi.

— Vous vous passerez de moi, déclara Jessica Borden. J'en ai assez. Il est mort et cette femme n'est qu'une... Qu'attendez-vous pour nous laisser en paix ?

— Allez vous habiller, Jessica, ordonna le paralytique, tenant sa fille sous le feu de son œil vivant.

Elle se mordit la lèvre, mais la réponse fut donnée d'un ton soumis :

— Bien, père.

Un long silence suivit son départ, puis Jasper Borden déclara :

— Je vous accompagne. Sonnez l'infirmière, Andrea.

— Mais, grand-père...

— M'avez-vous entendu, ma petite ? Sonnez et allez vous apprêter.

Il y eut un remue-ménage général, suivi par l'apparition du maître d'hôtel, les bras chargés de chapeaux. Bill s'approcha de son ami, posté près de la porte.

— Ellery, dit-il à voix basse.

— Hello, mon vieux. Votre mission des derniers jours n'a pas été

trop dure ? Il n'y a aucune trace apparente de coups et blessures. Tant mieux !

— La reine mère s'est montrée un vrai démon à roulettes, répondit Bill avec une grimace éloquente. Tel que vous me voyez, c'est la première fois que je réussis à pénétrer dans ce sanctuaire ; jusqu'ici j'ai dû me contenter de surveiller la maison de loin. Mais, en vertu d'un accord préalable, Andrea n'a jamais mis le pied dehors sans moi.

— Excellent départ pour des jeunes gens animés d'honorables intentions, murmura Mr Queen avec un sourire. Pas d'alertes ?

— Non, aucune.

Le retour d'Andrea interrompit cet aparté. La jeune fille portait un léger manteau et sa main droite, enfouie dans la poche correspondante, semblait étreindre un revolver. Comme Bill s'élançait déjà à sa rencontre, elle l'arrêta d'un signe de tête, accompagné d'un regard à l'adresse d'Ellery.

Celui-ci comprit d'autant plus facilement qu'il était déjà alerté par la façon très spéciale dont Andrea gardait sa main enfouie dans une poche.

— Je reviens à l'instant, dit-il à Bill avant d'entraîner Andrea dans l'antichambre.

— Je voulais vous parler avant de...

Andrea s'interrompit pour jeter un regard inquiet à la ronde.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Ellery.

La jeune fille sortit un objet de sa poche. C'était un article de bazar en plâtre peinturluré, représentant trois singes accroupis sur le même socle ; l'un pressait une main velue sur sa bouche, l'autre devant ses yeux, le dernier se bouchait les oreilles avec ses deux mains.

— Ne rien dire, ne rien voir, ne rien entendre, murmura Andrea. C'est absurde, mais cela m'épouvante. J'ai reçu ce groupe ce matin, par la poste, enveloppé dans du mauvais papier.

— Un nouvel avertissement, murmura Ellery, les sourcils froncés. Le gibier s'énervé. Avez-vous conservé le papier d'emballage ?

— Non, je l'ai jeté. Ne le regrettez pas, il ne vous aurait rien appris.

— Les criminels ont décidément beau jeu ! s'écria Ellery. Ce n'est même plus la peine de rechercher des empreintes digitales sur ce vilain sujet ; vous l'avez si bien tripoté que les premières, s'il y en avait, sont irrémédiablement brouillées à l'heure actuelle. Avez-vous mis Bill au courant ?

— Non. Je ne voulais pas l'alarmer. Pauvre Bill ! Sans lui, je me demande...

— Remettez cette saleté dans votre poche, chuchota Ellery. Voici quelqu'un.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit presque aussitôt. Le nouvel arrivant n'était autre que Burke Jones.

— Ah ! Jones ! dit Ellery, couvrant la fuite de son interlocutrice. Merci d'avoir répondu à mon appel.

Fixant d'un œil mauvais la porte par laquelle son ex-fiancée venait de rentrer dans l'appartement. Jones répondit d'une voix pâteuse et avinée :

— J'ai reçu votre convocation. Sais pas pourquoi je suis venu. Ne suis plus qu'un indésirable, ici.

— Et moi de même, mon cher !

— Que se passe-t-il donc, Sherlock ?

— J'ai tenu à vous offrir l'occasion d'assister à une expérience intéressante. Nous partons pour Trenton.

— J'en suis ! s'écria le pocnard avec un gros rire. Aller à Trenton ou au diable, je m'en fous !

Les derniers rayons du soleil s'attardaient au-dessus de la Delaware, quand la caravane de voitures atteignit la cabane isolée. Chef de file au volant de la Duesenberg, Ellery avait contourné Trenton par des petits chemins avec l'évident souci de ne pas éveiller la curiosité d'un reporter désœuvré, flânant dans les rues de la ville.

Au soir d'une journée orageuse, pas une feuille ne remuait dans les grands arbres qui dominaient le fleuve luisant et immobile comme une coulée d'acier. La nature avait pris pour la circonstance l'irréalité d'un mauvais décor de théâtre au centre duquel se dressait la sinistre cabane, but de l'expédition.

Tous les compagnons d'Ellery s'efforçaient à qui mieux mieux de paraître calmes ; tous sauf le vieux Jasper Borden dont l'œil vivant roulait de droite et de gauche, enregistrant le moindre détail. Finch et Bill Angell éprouvèrent quelque difficulté à faire entrer son fauteuil d'infirme dans la cabane. Au bout d'un moment, Andrea, sa mère et leur suite se trouvèrent à l'intérieur, formant une rangée d'auditeurs figés dans une immobilité d'enfants terrorisés, alignés le long des murs. La lampe allumée sur la table éclairait Ellery, debout au centre de la pièce, silencieux, et laissant l'atmosphère impressionnante agir sur les autres.

Les vêtements masculins ne pendaient plus au portemanteau, le tapis derrière la table avait été dégagé, et l'odeur de mort s'était dissipée ; à part cela, rien n'avait changé depuis la tragique soirée qui maintenant remontait à plusieurs semaines. Mais, l'imagination et le silence aidant, tous crurent voir la dépouille de Gimball couchée à la place d'où leurs yeux ne pouvaient se détacher.

— Excusez-moi, dit soudain Ellery, gagnant la porte. Pour employer le langage approprié aux circonstances, je vais chercher les

accessoires. Que personne ne bouge !

Une fois la porte principale refermée sur son ami, Bill vint s'y adosser. La porte latérale, fermée jusque-là, fit alors entendre un grincement si inattendu qu'il attira de ce côté des regards nerveux. Grande et svelte, parée de ses cheveux ébouriffés comme d'une auréole flamboyante, Ella Amity se tenait sur le seuil de la porte maintenant grande ouverte.

— Hello ! dit-elle simplement. La petite Ella n'est pas de trop, j'espère ?

Sur ce, l'aimable journaliste entra résolument, referma la porte et s'immobilisa, les narines palpitantes.

Les regards se détachèrent peu à peu de la nouvelle arrivante ; le fond de la cabane les attirait comme un aimant.

— C'est donc ici que quelqu'un lui a réglé son compte, lança tout à coup le jeune Jones.

— Taisez-vous, Burke ! ordonna Finch.

Le sénateur Frueh n'en finissait pas de caresser sa barbe ; Andrea semblait s'être assoupie dans le fauteuil que Lucy avait occupé, le soir du crime ; Bill avait le teint d'un homme fiévreux, et il tourna sans cesse la tête de droite et de gauche, jusqu'au retour d'Ellery, chargé d'une grande valise.

— Tiens ! fit celui-ci avec une évidente contrariété. D'où sortez-vous, Ella ?

— Mon petit doigt m'a avertie qu'il allait se passer quelque chose ici, aujourd'hui, répondit miss Amity avec désinvolture. Me voici donc, vil cachottier !

— Comment êtes-vous venue ?

— A pied. L'exercice étant recommandé pour la ligne, je me promenais dans les parages et la vue de votre caravane m'a naturellement mis la puce à l'oreille. Tranquillisez-vous, mon cher, je n'ai rien dans les poches, rien sur la conscience. Que se passe-t-il ?

— Soyez sage et vous l'apprendrez peut-être. (Ellery posa la valise sur la table, puis il se retourna pour ajouter :) J'ai besoin de vous pour une commission urgente, en ville, Bill.

— Pourquoi diable... commença Bill.

Mais Ellery se précipita sur lui et l'entretint assez longuement, à voix basse. Bill fit un signe d'assentiment, puis il sortit, non sans avoir lancé un regard farouche à la ronde. Ellery referma aussitôt la porte restée ouverte. Ceci fait, il alla ouvrir la valise et il se mit en devoir de la vider. Les « accessoires » dont il avait parlé n'étaient autres que les pièces à conviction recueillies par De Jong, après l'enquête préliminaire, et chaque objet retrouva la place qu'il occupait le soir du crime.

Comme Ellery travaillait, des pétarades de moteur retentirent

dans le profond silence. Personne ne pouvait voir ce qui se passait dehors, car les rideaux étaient tirés devant les fenêtres, mais chacun savait que Bill se préparait à partir pour accomplir sa mystérieuse mission à Trenton et des regards furtifs furent échangés. La voiture mit tant de mauvaise volonté à démarrer que Bill dut emballer son moteur, sur place. Le vacarme durait encore lorsque Ellery sortit enfin de son mutisme, si bien que les auditeurs se penchèrent d'un même mouvement afin de comprendre ses paroles. Dehors, la nuit était brusquement tombée.

— Voilà, dit Ellery, revenu dans le cercle lumineux de la lampe. La mise en scène est terminée. Vous remarquerez que les vêtements de Gimball sont raccrochés au portemanteau, que le paquet contenant la garniture de bureau destinée à Bill pour son anniversaire a retrouvé sa place sur la cheminée et que la soucoupe vide avoisine de nouveau la lampe, sur la table. Il ne manque que le corps de la victime, mais votre imagination saura certainement suppléer à cette absence. Pour ceux qui pourraient encore l'ignorer, c'est là que Wilson-Gimball rendit le dernier soupir.

Tous les regards se fixèrent docilement sur l'endroit qu'Ellery désignait d'une main, par-dessus son épaule. On ne voyait plus, aujourd'hui, qu'un morceau de moquette beige, mais il n'était que trop facile de reconstituer intégralement la scène macabre, avec un cadavre étendu à cette même place.

— Laissez-moi retracer à votre intention les faits antérieurs au 1^{er} juin, continua Ellery. Cette récapitulation respecte, dans la mesure du possible, l'ordre chronologique des faits, et elle vous aidera à comprendre la suite de l'histoire.

— Quelles que soient vos intentions, je m'élève contre ce...

Mais Ellery interrompit le sénateur Frueh, sans plus d'égards que pour un simple mortel.

— J'ai la parole, et je la garde, jusqu'à nouvel ordre, sénateur. Votre tour viendra ensuite. En attendant, je prie toutes les personnes présentes de m'écouter en silence.

— Taisez-vous, Simon ! ordonna Jasper Borden du coin de la bouche.

— Merci, Mr Borden. Que chacun s'efforce de bien me suivre. Nous sommes au samedi 1^{er} juin, mesdames et messieurs. Dehors, il pleut à verse. La pluie fouette les vitres, mais il n'y a personne pour le voir : la cabane est vide. Les portes sont fermées, la lampe est éteinte, car il fait encore jour, et le paquet n'est pas sur la cheminée.

Un gros soupir s'éleva de l'auditoire. Ellery poursuivit d'une voix impitoyable :

— 17 heures. Joseph Kent Gimball est à New York, dans son bureau. Il est venu de Philadelphie d'une seule traite,

vraisemblablement sans s'arrêter ici pour troquer la vieille Packard contre sa Lincoln. Fait certain : c'est bien la Packard qui a été retrouvée ici.

« Gimball a déjà adressé deux télégrammes identiques, l'un à Bill Angell, l'autre à Andrea, leur demandant de le rejoindre ici à 21 heures et leur donnant les indications voulues pour trouver la cabane. A titre de précaution supplémentaire, il a même téléphoné à Philadelphie afin de prier instamment Angell de venir au rendez-vous.

« 17 heures, dis-je. Gimball quitte son bureau, il monte dans la Packard stationnée à proximité, et prend la route de Trenton, emportant avec lui deux objets qui font partie de sa « personnalité Wilson » : la valise de commis voyageur en bimbeloterie et le cadeau d'anniversaire destiné à son beau-frère qu'il a acheté la veille, à Philadelphie. Il atteint cette cabane à 19 heures, sous une pluie battante, et range sa voiture dans l'allée latérale. La pluie cesse peu après, mais elle a effacé toutes les empreintes de pas et de pneus, laissant pour ainsi dire un sol vierge. »

— Radotage de bonne femme ! maugréa Frueh d'une voix sourde.

Il se tut, foudroyé par un regard de Jasper Borden. Mais Ella Amity vint à la rescousse.

— Silence, sénateur, lança-t-elle. Nous ne sommes pas au Sénat. Continuez, Ellery. C'est passionnant.

— Gimball est ici, poursuivit Ellery comme s'il ne s'était rien passé. Il va et vient, pose le cadeau d'anniversaire sur la cheminée, s'arrête devant la fenêtre pour scruter le ciel. Le soleil a reparu, la pensée de la confession qu'il a décidé de faire le harcèle, et il a du temps devant lui : une promenade sur la Delaware le tente. Il sort donc par la porte latérale et se dirige vers le hangar à bateau, laissant l'empreinte de ses pas dans la boue du sentier. Le voici dans son voilier, filant au gré du vent sur le fleuve, pour se détendre les nerfs. Il est 19h15.

« L'intéressé étant mort et enterré, il faut faire la part d'une certaine inexactitude dans cette reconstitution posthume de ses faits et gestes. Mais nous pouvons désormais compter sur le témoignage des vivants. J'ai besoin de votre concours, Andrea. Il est 20 heures. Vous venez d'arriver et vous avez rangé la Cadillac empruntée à Mr Jones dans l'allée principale, en direction de Camden. Voulez-vous refaire sous nos yeux tout ce que vous avez fait à ce moment-là ? »

Livide, la jeune fille se leva, sans un mot, et elle se dirigea vers la porte.

— Dois-je... sortir ?

— Non, non. Pour nous, la porte est ouverte et vous venez d'entrer. Nous sommes au soir du 1^{er} juin, je le répète. Alors, Andrea ?

— La lampe était éteinte.

Un geste d'Ellery plongea la cabane dans l'obscurité.

— La nuit n'était pas encore tombée, et il faisait moins noir que maintenant, expliqua Ellery d'une voix dont la résonance, accrue par les ténèbres, provoqua un frisson général. Continuez, Andrea !

Tous entendirent la jeune fille se diriger lentement vers la table.

— Je... je jetai un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était vide. Je m'approchai de la table pour allumer la lampe... comme ceci.

La jeune fille resta un instant près de la lampe qu'elle venait de rallumer, puis elle embrassa la cabane d'un regard craintif, consulta sa montre-bracelet et refit en sens inverse les quelques pas qui la séparaient de la porte.

— C'est tout ce que j'ai fait à ce moment-là, murmura-t-elle.

— Fin du premier tableau, annonça Ellery. Merci, Andrea. Vous pouvez vous rasseoir. Donc, mesdames et messieurs, Andrea a constaté qu'elle était arrivée au rendez-vous avec une heure d'avance. Elle sort, monte dans le cabriolet et prend la direction de Camden. Elle n'a pas de but précis, il s'agit simplement de faire un petit tour, pour tuer le temps. La cabane est de nouveau vide. Pas pour longtemps, car la meurtrière y arrive, à 20h15.

Le silence devint intolérable, dès qu'Ellery cessa de parler. Tout autour de lui, on ne voyait que des visages qui eussent pu être taillés dans de la pierre millénaire ; l'atmosphère de la sordide cabane, la nuit et ses bruits étouffés étreignaient les cœurs et les esprits.

Ellery répéta sa dernière phrase :

— La meurtrière arrive ici à 20h15, dans le coupé Ford de Lucy Wilson dont elle s'est emparée à un moment quelconque dans le garage de Fairmount Park à Philadelphie. Elle s'avance avec précaution vers le perron, elle ouvre la porte, la referme, se retourne, prête à...

Ellery était contre la porte, mimant la scène pour les auditeurs fascinés.

— Personne. Ses muscles se détendent, elle relève son épaisse voilette, surmonte son premier mouvement de surprise. Contrairement à son attente, Gimball n'est pas dans la pièce, mais la Packard rangée le long du mur et la lampe allumée prouvent qu'il ne s'est pas absenté pour longtemps. Elle peut attendre son retour sans danger ; le lieu est isolé et elle croit être seule au monde à partager avec Gimball le secret de la maison à mi-route. Sa nervosité la pousse à faire quelques pas ; elle s'avance jusqu'ici, aperçoit le paquet.

Ellery avait atteint la cheminée. Arrachant brusquement le papier d'emballage, il découvrit la garniture de bureau qu'il transporta sur la table.

— Inutile de préciser que la meurtrière portait des gants, murmura-t-il avant de se redresser, tenant le coupe-papier ensanglanté

d'une main, une petite carte de visite de l'autre.

« Cette carte prouve que la garniture de bureau est un cadeau destiné à être offert par les époux Wilson et ce « présent d'anniversaire » comprend un coupe-papier finement aiguisé. Quel coup de chance inespéré pour celle qui a déjà volé la voiture de Lucy Wilson, afin d'accumuler des preuves contre celle-ci ! Et la future meurtrière ne sait même pas à quel point la chance la favorise : elle ignore naturellement la présence des empreintes digitales de Lucy Wilson sur l'arme dont elle se servira de préférence à celle qu'elle avait apportée. Elle refait le paquet et le remet à sa place, sur la cheminée. »

Tenant d'une main ferme le coupe-papier ensanglanté, Ellery continua, tout en s'avançant vers la porte latérale :

— Quelqu'un approche de la cabane, venant du fleuve. Ce doit être celui qu'elle attend. Le poignard levé, la meurtrière se cache derrière la porte. Le battant tourne sur ses gonds et se rabat sur elle. Joseph Kent Gimball essuie ses souliers boueux avant d'entrer, puis il s'avance dans la pièce, inconscient du danger qui le menace par derrière. Il est alors 20h30, à quelques minutes ou quelques secondes près.

« Gimball est debout, derrière la table, le dos tourné, quand un léger bruit trahit une présence insolite. Il se retourne. La meurtrière s'avance à pas de loup ; elle a rabattu sa voilette, mais il voit sa silhouette, ses vêtements féminins. Puis, le poignard mord les chairs, pénètre jusqu'au cœur. Gimball tombe, mort selon toute apparence. »

A la stupéfaction générale, la mère d'Andrea éclata en sanglots, les yeux toujours fixés sur Ellery, de grosses larmes roulant sur ses joues ridées.

— Et après ? murmura Ellery. Le coupe-papier est plongé dans le cœur de la victime. La meurtrière n'a plus qu'à prendre la fuite. C'est alors que...

— Je suis revenue, acheva Andrea, d'une voix étouffée.

— Grands dieux ! s'écria Finch, suffoqué. Je croyais, Andrea...

— Permettez ! fit Ellery. Peu importe ce que vous aviez été amené à croire, Mr Finch. La vérité n'a pas toujours été respectée, et il nous a fallu du temps pour obtenir une présentation exacte des faits, voilà tout. Reprenez votre rôle, Andrea ! Je jouerai l'autre.

Il courut se poster devant la porte principale et continua :

— Une voiture approche de la cabane ! Fausse alerte, peut-être ? Non, elle s'engage dans l'allée et s'arrête devant le perron. La meurtrière pourrait encore s'enfuir par l'issue latérale, mais il lui faut ramener la Ford à Philadelphie, pour achever de compromettre Lucy Wilson. Elle se tapit derrière la porte, comme ceci.

Andrea se trouvait maintenant près de la même porte. Lentement,

d'un pas de somnambule, elle avança, les yeux rivés sur un point de la moquette beige, derrière la table.

— On ne voit que les jambes de la victime, expliqua Ellery à mi-voix.

Comme sa partenaire s'était arrêtée devant la table, Ellery bondit et fit mine de lui assener un coup de poing sur la tête, par derrière.

— Assommée sans s'être rendu compte de rien, Andrea s'affaisse, évanouie, révélant ses traits à la meurtrière. Celle-ci décide de lui laisser un avertissement. Elle n'a rien pour écrire sur elle. Elle fouille le sac d'Andrea, mais en vain ; pas de plume ni de crayon dans la cabane, le stylo de Gimball est à sec, il n'y a pas d'encre dans la garniture de bureau. Que faire ? Où trouver de quoi écrire ?

« Le bouchon qui protégeait la pointe du coupe-papier avant le meurtre est resté sur la table : sa vue fait jaillir l'étincelle de l'inspiration. La meurtrière se hâte. Déchirer un morceau du papier d'emballage qui entoure le cadeau destiné à Bill Angell, retirer le coupe-papier du cadavre, en moucheter la pointe avec le bouchon, tout cela ne demande qu'un instant. Ensuite, la meurtrière frotte une allumette en carton, elle carbonise un point du bouchon, trace quelques lettres, recommence l'opération. Les allumettes consumées tombent une à une dans la soucoupe servant de cendrier, le billet est enfin rédigé. C'est un avertissement destiné à Andrea : Ne souffler mot à quiconque de ce qui s'est passé cette nuit-là dans la cabane, sinon la vie de sa mère est menacée. »

— Andrea, ma chérie ! gémit Jessica.

Ellery reprit :

— Après avoir glissé le billet dans la main inerte d'Andrea, la femme jeta sur la table le coupe-papier dont elle a négligé de retirer le bouchon calciné. Enfin, elle s'enfuit dans la Ford. Andrea reprend connaissance vers 21 heures ; elle lit le billet, reconnaît son beau-père, qu'elle croit mort, pousse un cri et s'enfuit à son tour. Puis Bill Angell survient, à temps pour recueillir les dernières paroles du moribond. Telle est, du moins, la version du drame qui m'a été présentée, acheva Ellery avec une intonation singulière.

Une question posée sans colère ni rancune par le sénateur Frueh rompit enfin un silence devenu intolérable :

— Qu'entendez-vous par là, Queen ?

— Qu'il manque une page à ce récit, répondit froidement Ellery. Il y a une omission, quelque part. Andrea !

Jamais la tension n'avait été aussi forte. Raidie sur sa chaise, la jeune fille leva les yeux.

— Oui ?

— Qu'avez-vous vu lors de votre seconde visite, avant d'être assommée ? Qu'avez-vous vu, sur cette table ?

— La lampe. La soucoupe avec... avec...

— Avec ?

— Six allumettes dedans.

— Merci.

Un éclair dangereux durcissant son regard, Ellery se pencha vers ses auditeurs.

— Que tout le monde comprenne bien, dit-il. Avant d'être frappée, Andrea a vu six allumettes partiellement brûlées dans la soucoupe. Le fait est significatif. Il change la face des choses, n'est-ce pas ? La soucoupe contenait déjà six bouts d'allumettes, alors que le coupe-papier était encore plongé dans le cœur de la victime, alors que le bouchon ayant servi de protège-pointe était encore intact ! Conclusion : ces six premières allumettes ne servirent pas à calciner le bouchon comme je l'ai cru au début, faute d'un renseignement précieux, et persuadé que les *vingt* allumettes trouvées dans la soucoupe par la police avaient été brûlées *après* le crime. Non, six d'entre elles servirent à un autre usage. Lequel ?

— Lequel ? répéta Ella Amity, bouche bée.

— Le problème est simple, trop simple ! Quand frottons-nous une allumette ? Quand nous voulons avoir du feu. Voilà. Or, l'absence complète de cendres et de débris suspects, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, prouve que rien ne fut brûlé. Les six premières allumettes, qu'Andrea aperçut dans la soucoupe, ne servirent pas non plus à calciner le bouchon, car le coupe-papier était encore planté dans le cœur de Gimball à ce moment-là.

« Furent-elles utilisées pour s'éclairer ? Assurément non. Cette lampe était déjà allumée et il ne faisait pas encore nuit dehors. Servirent-elles à allumer un moyen de chauffage quelconque ? Non, encore non. Il n'y a pas de gaz ici, l'âtre ne contient pas de cendres et le vieux poêle à charbon est absolument inutilisable. Enfin, la meurtrière infligea-t-elle à sa victime une torture préalable, par le feu, pour lui arracher soit un aveu, soit un renseignement ? L'hypothèse devait être envisagée, malgré sa flagrante improbabilité. Mais, cédant à mes instances, le coroner a vainement cherché des traces de brûlures sur la dépouille. Alors ? Alors, à quoi diable ces allumettes ont-elles bien pu servir ?

— Le problème me paraît insoluble, marmonna Burke Jones.

— Il le serait si je n'étais coupable d'une omission, répliqua Ellery. Ces six allumettes servirent simplement à une personne désireuse de fumer.

— Mais vous avez démontré le contraire dans votre déposition ! s'écria Ella Amity.

— Parfaitement. Et ceci pour l'excellente raison suivante : j'ignorais, à ce moment-là, qu'Andrea avait vu six bouts d'allumettes

avant que le bouchon n'eût été carbonisé pour servir de mauvais crayon. Mais laissons cette question jusqu'à nouvel ordre. Andrea !

— Oui ? répondit la jeune fille, toujours sur ses gardes.

Ayant sorti une enveloppe de la valise, Ellery la secoua au-dessus de la soucoupe. Il en tomba une pluie d'allumettes à demi consumées. Sous un faisceau de regards perplexes, Ellery remit ensuite toutes les allumettes, moins six, dans la même enveloppe.

— Approchez, Andrea !

Elle se leva et obéit avec une évidente lassitude.

— Oui ? dit-elle de nouveau.

— Ma partenaire est pleine de bonne volonté, remarqua Ellery en laissant percer une légère ironie. Il est 20h35, vous vous tenez à cette même place, juste avant d'être assommée, et vous comptez machinalement les six bouts d'allumettes jetés dans la soucoupe.

— Alors ?

Sa voix, si claire habituellement, trahissait aussi une étrange fatigue, comme si la jeune fille avait atteint le terme du voyage, ou était arrivée à la fleur de l'âge.

— Regardez cette table, Andrea.

Le ton d'Ellery, mordant comme l'acier, tira la jeune fille de sa demi-torpeur. Elle recula d'un pas, baissa les yeux, et les fixa de nouveau sur la table.

— La lampe. La soucoupe avec les six allumettes. Était-ce tout ? Réfléchissez ! N'y avait-il pas autre chose encore ? Réfléchissez, et dites la vérité. *Cette fois*, je veux la vérité, vous m'entendez ?

C'était un ordre péremptoire, et il fit vibrer une corde sensible. Le regard éperdu qu'Andrea jeta autour d'elle ne rencontra que des physionomies presque hébétées.

— Je...

Ce qui se produisit alors fut assez étrange pour défier toute description. Les yeux d'Andrea se reportèrent sur la table, sur la soucoupe contenant les allumettes. Puis, lentement, comme s'il obéissait à une force irrésistible, son regard alla se fixer à trois pouces de la petite soucoupe, en un point où le bois était nu.

Mais, à cet endroit, Andrea voyait quelque chose. Sa respiration précipitée, ses poings crispés, son expression de suppliciée, tout montrait qu'un souvenir venait de s'éveiller en elle, et de la terrasser.

— Oh ! murmura-t-elle. Oh, mon Dieu...

— *Quel mensonge allez-vous encore inventer, Andrea ?* demanda Ellery d'une voix cinglante comme un coup de cravache.

Mrs Gimball se leva d'un bond, mais elle resta clouée sur place ; Grosvenor Finch poussa une exclamation inarticulée ; le sénateur Frueh avait blêmi ; Burke Jones restait bouche bée ; seul, le vieillard dans son fauteuil roulant conserva le calme d'un demi-mort, égaré

parmi des vivants bouleversés.

— Un mensonge ? répéta Andrea, étranglée. J'allais justement vous dire...

— Un nouveau mensonge, acheva Ellery avec une douceur menaçante. Epargnez-nous la peine de l'entendre. Je suis fixé sur votre compte, depuis un certain temps déjà, miss Borden. De vous, je n'ai reçu que mensonges et inventions. Les six allumettes, mensonge ! L'agression dont vous avez été victime, mensonge ! Les menaces que vous avez reçues, mensonge ! Vous avez menti sur toute la ligne. Dois-je vous dire pourquoi ? Dois-je révéler ce que vous incarnez dans cette sanglante équation ? Dois-je vous...

— Seigneur ! murmura Jessica Gimball d'une voix rauque.

Les lèvres bleuies de Jasper Borden s'entrouvrirent, du côté valide ; mais aucun son n'en sortit. Les autres semblaient pétrifiés.

Andrea restait en pleine lumière, déjà enchaînée par la terrible réalité qui aveuglait maintenant les siens : sa culpabilité ! Ses lèvres, comme celles de son grand-père, remuaient, mais aucun son n'en sortait. Elle allait s'écrouler d'une seconde à l'autre... Alors, avec la rapidité de l'éclair, elle bondit vers la porte latérale et s'enfuit.

Il fallut un bruit extérieur, celui d'un moteur mis en marche, pour éveiller les témoins de cette incroyable scène. Une voiture s'éloignait déjà, dans un fracas de tonnerre, et personne, pas même Ellery, n'avait encore surmonté la paralysie née d'un pareil saisissement.

— Qu'a-t-elle fait, la petite malheureuse ? s'écria enfin le sénateur Frueh, gagnant la porte d'un pas chancelant.

Ce fut le signal d'une ruée générale au dehors. Le vieil infirme resta seul dans la cabane, cloué à son fauteuil roulant, son seul œil valide fixé sur un coin de ciel, visible par la porte restée ouverte.

Le feu arrière d'une automobile s'éloignait rapidement sur Lamberton Road, en direction de Duck Island. Les voitures stationnées autour de la cabane furent prises d'assaut ; puis une voix lança dans la nuit :

— Ma voiture est en panne !

D'autres cris répondirent au premier :

— La mienne aussi ! Que...

— L'essence ! Sentez cette odeur d'essence ! dit Ellery. On a vidé les réservoirs.

— C'est l'œuvre de ce salaud d'Angell. Il est de mèche avec elle ! Tous deux...

Une voix couvrit celle de Jones :

— Il me reste un peu d'essence !

Une voiture démarra instantanément. Au bout de l'allée, elle tourna sur deux roues dans Lamberton Road, lancée comme un bolide

à la poursuite d'Andrea.

Les autres s'étaient regroupés, étreints par un même sentiment d'irréalité. Leur esprit ne réagissait plus ; ils n'étaient capables que de scruter la nuit et de respirer lourdement, à la manière des animaux.

Puis Ellery se ressaisit et déclara :

— Elle ne peut aller bien loin, déclara-t-il. Il doit rester un peu d'essence dans chaque réservoir. Recueillons la lie et suivons !

Le conducteur de la seconde voiture filait à tombeau ouvert, les yeux fixés sur l'étoile rouge qui fuyait devant lui, sur la route de Duck Island. La nuit, le ciel, le chemin parcouru et celui qui s'ouvrait devant lui, tout échappait aux proportions connues.

Soudain, le feu rouge quitta la ligne droite, il s'immobilisa, et grandit au fur et à mesure que la seconde voiture approchait. Il s'était passé quelque chose. C'était même miracle qu'une femme folle de peur eût parcouru tant de milles sans accident.

La brutalité du coup de frein précipita le conducteur de la seconde voiture contre son volant. De l'autre côté de la route, Andrea était effondrée à la place du chauffeur, les yeux perdus dans l'immensité nocturne. Le puissant coupé qu'elle avait pris dans sa fuite s'était écrasé contre un arbre.

Le seul éclairage venait des étoiles, et elles dominaient la scène de si haut !

— Andrea !

Elle parut ne pas entendre.

— Andrea, pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

Mue par la terreur, la tête de la jeune fille se tourna lentement vers l'homme qui se tenait, très calme, entre les deux voitures arrêtées à la même hauteur, de chaque côté de la route.

— Andrea chérie, n'ayez pas peur de moi, continua l'homme. Dieu sait à quel point je suis las de tout ! Je ne vous ferais pas de mal pour... Si vous pouviez comprendre ! Mais le temps presse, ils vont bientôt nous rejoindre. Andrea, vous vous êtes brusquement souvenue d'avoir vu ce soir-là, sur la table, le...

La jeune fille voulut parler. Mais l'épouvante avait dû paralyser ses cordes vocales, car ses lèvres entrouvertes n'é mirent aucun son.

Au loin, deux faisceaux lumineux sondaient l'obscurité de la route, effleuraient le ciel, telles les antennes phosphorescentes d'un monstrueux insecte.

— Avant qu'ils n'arrivent, je veux me disculper envers vous, reprit l'homme avec un soupir. Je n'ai jamais eu l'intention de vous faire du mal, ma petite. Lorsque vous m'avez surpris, dans la cabane, j'ai frappé au hasard. Puis, quand vous êtes tombée... Non, je n'ai pas pu vous tuer, Andrea. J'ai tué Joe Gimball, parce qu'il était indigne de

vivre. Seule sa mort pouvait réparer le mal qu'il avait commis. Je me suis chargé de cette exécution nécessaire, et je ne regrette rien. Mais ce détective amateur croit que vous avez assassiné Joe et que vous avez voulu fuir le châtement mérité par votre crime. Il se trompe, et je suis seul à connaître la vérité. Vous avez fui parce que vous vous êtes brusquement rappelé ce que vous aviez vu sur la table, ce soir-là. Maintenant que vous êtes soupçonnée, je serais un misérable si je continuais à vous forcer au silence. Mon erreur fut de me croire le plus fort. Je ne voulais pas payer de ma liberté, ou de ma vie, la suppression d'un être abject. Maintenant, je vois que j'aurais mieux fait d'abattre Joe comme un chien, ouvertement, et de me livrer ensuite à la justice. C'eût été... plus propre.

Celui qui parlait ainsi eut un pâle sourire. Andrea poussa un cri, inspiré par la pitié, et non plus par la crainte.

La main si proche de son visage tenait maintenant un objet luisant. Simultanément, un mouvement insolite, une sorte de soubresaut, se produisit à l'arrière du coupé.

— Adieu, Andrea, reprit la voix calme. Ne m'oubliez pas... C'est tout. J'espère qu'elle se souviendra de moi.

La main armée se leva lentement.

— Non ! Non ! cria Andrea, éperdue.

Au même instant, Bill Angell hurla du fond de la voiture :

— Gare, Andrea ! Baissez-vous, pour l'amour du ciel !

Puis des hommes, revolver au poing, surgirent des fossés environnants. Une portière arrière du coupé s'ouvrit, Bill Angell sauta sur la route.

Les traits du poursuivant se contractèrent. Il y eut une détonation assourdissante, un éclair, de la fumée... Mais l'ombre chancela, sans tomber, et une véritable gamme de sentiments se refléta sur son mâle visage : surprise indicible, amertume, résolution. Andrea fut peut-être seule à entendre son exclamation étouffée :

— Ils ne m'auront pas aussi facilement !

Lâchant le revolver rendu inoffensif, l'ombre bondit sur Bill, cherchant à saisir coûte que coûte l'arme de celui-ci. Les phares de la troisième voiture, arrivant à toute allure, éclairèrent le corps à corps des deux hommes, tandis que les policemen surgis des fossés criaient et gesticulaient, sans parvenir à séparer les adversaires.

Une nouvelle détonation termina brusquement la lutte acharnée. La paix nocturne et le silence enveloppèrent de nouveau la campagne, et les hommes descendus de la troisième voiture s'immobilisèrent en pleine course.

L'assassin de Joseph Kent Gimball gisait sur la route, dans la pose abandonnée d'un dormeur. Mais aucun des troubles sentiments humains ne chasserait plus désormais l'expression de calme infini qui

s'était répandue sur ses traits.

Andrea murmura :

— Bill. Oh, Bill ! Vous avez tué...

Bill aspirait avidement l'air nocturne. Avant de se disculper, il baissa les yeux et constata que son propre revolver était encore dans la main raidie de l'homme qu'il n'avait pas abattu.

— Un suicide, répondit-il d'une voix haletante. Il m'a arraché mon arme, en dépit de tous mes efforts. Mort ?

Accroupi par terre, oreille contre poitrine, De Jong cherchait à entendre un cœur qui ne battait plus. Il se releva bientôt et prononça un seul mot, d'une voix grave :

— Mort.

Ellery entendit la sentence avant de demander brusquement :

— Vous n'avez pas de mal, Andrea ?

— Non.

La jeune fille ouvrit alors sa portière et se précipita en sanglotant dans les bras de Bill.

— Tout est noté, Mr Queen, reprit De Jong, visiblement embarrassé. Le sténographe de la police était dissimulé dans le fossé, assez près pour recueillir les aveux du meurtrier. Vous avez évité... Nous vous devons des excuses, Pollinger et moi.

— Vous devez surtout des félicitations à cette courageuse jeune fille, répliqua Ellery, pressant les mains glacées, toujours nouées autour du cou de Bill. Bravo, Andrea, bravo ! Seule, la réaction du coupable lors de votre fuite m'inquiétait ; alors, pour parer au réel danger auquel je vous exposais peut-être, je me suis assuré les services de certains amis qui ont su s'introduire en temps voulu et au bon endroit, afin de remplacer les balles meurtrières d'un certain revolver par des cartouches à blanc. Bravo ! Vous avez suivi mes instructions à la lettre.

Ceux qui étaient descendus de la troisième voiture formaient un groupe absolument silencieux. Personne n'avait prononcé une seule parole, tous les regards restaient rivés sur le corps gisant au milieu de la route.

— Malgré mes nombreuses occupations, je n'aurais certes pas manqué cette réunion pour tout l'or du monde, déclara Ellery le lundi matin.

La réunion en question se tenait au palais de justice de Trenton, dans l'appartement particulier du juge Ira V. Menander. Y assistaient : Pollinger, Andrea, Bill et Lucy. Libérée depuis une heure environ, cette dernière était en quelque sorte écrasée par la soudaineté de son bonheur. Les joues roses, les yeux brillants, elle était maintenant assise à la droite de son frère, sur le grand canapé du juge ; de l'autre côté de

Bill, il y avait Andrea, et tous trois se tenaient par la main, comme des enfants heureux.

Le juge Menander commença par présenter ses excuses à la victime à la fois des circonstances et d'une erreur judiciaire ; puis, il dit à Ellery :

— Je sais qu'une extraordinaire histoire entoure le dénouement de cette pénible affaire, Mr Queen. Comprenez donc ma légitime curiosité. Je vous connais de réputation, jeune homme, et votre destinée semble bien étrange au vieux juriste que je suis. Quel procédé magique avez-vous employé, cette fois ?

— Un procédé magique, murmura Pollinger. C'est le terme exact.

— Votre longue expérience s'allie mal à tant de naïveté, messieurs ! s'écria Ellery. Ma recette est vieille comme le monde. Si vous la voulez, la voici : « Prenez les faits importants, pétrissez-les avec une forte dose de logique et un grain d'imagination. Servez chaud. »

— Hum ! fit sèchement le juge. La recette peut mettre l'eau à la bouche d'un simple mortel, mais elle ne l'instruit guère.

— A propos, intervint Pollinger, je n'ai pas encore digéré la façon dont vous m'avez ignoré, De Jong et vous, samedi soir. Jusqu'à quel point votre petite tragi-comédie était-elle préparée d'avance ?

— Tout était prévu, de A à Z, et il n'y avait aucun rôle pour vous, Pollinger, répondit Ellery. Le mystère de cette fantastique affaire fut éclairci pour moi dès qu'Andrea eut mentionné la présence de ces six allumettes ; mais allez donc convaincre vos satanés jurés avec un raisonnement basé sur la logique pure ! Force m'était donc d'user de subtilité, de prendre le criminel au piège. Or, la caractéristique la plus marquante de ce criminel était, sans conteste possible, sa constante sollicitude à l'égard d'Andrea.

« Je m'explique, messieurs. Si Andrea connaissait réellement des faits susceptibles de compromettre l'assassin de Gimball, pourquoi celui-ci lui avait-il laissé la vie sauve ? A quoi rimaient ces « avertissements », cette anesthésie si bien dosée ? Bref : alors qu'un criminel ordinaire aurait purement et simplement supprimé un témoin dangereux, celui-ci n'avait employé que des demi-mesures inoffensives. L'évidence m'inspira le raisonnement suivant : puisque le meurtrier ménage tant Andrea, le meilleur moyen de l'amener à se démasquer consiste à menacer la même Andrea d'un sérieux danger.

« Comment cela ? Eh bien, en feignant de la croire coupable, sinon du meurtre proprement dit, du moins de complicité criminelle. Après quoi, le véritable assassin devrait choisir entre deux solutions : supprimer sa dangereuse protégée pour l'empêcher de révéler ce qu'elle savait, ou avouer son crime, afin de la disculper complètement. Les ménagements antérieurs à l'égard d'Andrea avaient beau être

rassurants pour l'avenir, je n'en pris pas moins trois mesures de sécurité élémentaire. 1° Le revolver du meurtrier fut rendu inoffensif grâce à une substitution de cartouches effectuée à l'insu de son propriétaire. 2° De Jong et ses hommes se postèrent à l'endroit prévu pour « l'accident » de la voiture dans laquelle Andrea s'enfuyait. Enfin Bill, armé d'un revolver, s'était caché dans le fond de ladite voiture et il aurait tiré sans hésitation, le cas échéant. La course à Trenton dont je l'avais chargé publiquement n'était qu'un prétexte pour l'éloigner de la cabane ; il se contenta d'emballer son moteur tandis que les hommes de De Jong vidaient les réservoirs des voitures désignées ; puis, quand ceux-ci furent partis pour le lieu de rendez-vous, il attendit la suite des événements, dissimulé dans le coupé qu'Andrea devait utiliser pour sa « fuite ». Le scénario de la comédie commencée dans la cabane avait naturellement été réglé d'avance, dans ses moindres détails, entre ma partenaire et moi. Andrea possédait son rôle à fond et les policemen avaient reçu l'ordre de mettre à sec les réservoirs de toutes les voitures, sauf deux : celle que la fugitive devait prendre et celle de l'assassin. Je voulais en effet assurer à ce dernier une avance qui lui permettrait d'avouer son crime à Andrea. »

— Vous connaissiez donc le coupable, quand vous avez préparé le dénouement ? demanda Pollinger.

— Certes. Tout mon programme reposait sur cette certitude anticipée. Si en effet je n'avais su qui était l'assassin de Gimball, comment aurais-je pu désigner la seconde voiture dont le réservoir devait rester plein ?

— Je voudrais oublier ce cauchemar ! soupira Andrea.

Bill lui murmura quelques mots apaisants et elle posa la tête sur son épaule.

— Quand entendrai-je votre histoire ? demanda le juge Menander.

— A l'instant, Votre Honneur. Où en étais-je ?

Ellery répéta au profit des deux juristes le raisonnement qu'il avait tenu le samedi soir, dans la cabane.

— Il était donc évident que les six allumettes, à demi consumées, et aperçues par Andrea avant que le bouchon n'eût été carbonisé par le meurtrier, avaient servi à un fumeur. Qui était ce fumeur ?

« Lors de la première visite d'Andrea, à 20 heures, la cabane était déserte, la soucoupe vide, et la voiture de Gimball stationnait dans l'allée latérale. Au retour de notre amie, vers 20h35, la Packard de la victime n'avait pas bougé, mais une seconde voiture se trouvait rangée devant la cabane. A l'intérieur, la soucoupe contenait six allumettes.

« Ces allumettes avaient donc été utilisées entre les deux visites d'Andrea. Qui avait pénétré dans la cabane durant ces trente-cinq minutes ? Gimball, revenu pour trouver la mort. Les traces de pneus relevées dans l'allée démontraient qu'une seule voiture, le coupé Ford,

était venue en l'absence d'Andrea. Personne n'était venu à pied, puisque les seules empreintes de pas, dans la boue, appartenaient à Gimball. Pour résumer ce qui s'était passé dans cet intervalle qui nous intéresse : seule la victime était venue à pied, et seule une voiture s'était rendue à la cabane. Conclusions : Le meurtrier avait dû arriver dans l'unique voiture, et les six allumettes avaient été utilisées soit par la victime, soit par l'assassin. »

Ellery fit une légère pose, puis reprit :

— Mais si ces allumettes avaient réellement servi à satisfaire l'envie de fumer de quelqu'un, Gimball se trouvait éliminé d'office : il ne fumait jamais, ainsi que j'ai pu en acquérir la certitude, grâce à d'innombrables indices et témoignages concordants. Restait le criminel. Qu'avait-il fumé entre les deux visites d'Andrea ? Qu'avait-il allumé avec ces six allumettes ? L'importance de la question me sauta aux yeux, et je procédai par élimination. Le meurtrier avait-il fumé des cigarettes ? Impossible.

— Comment diable arrivez-vous à une pareille conclusion ? demanda Pollinger.

Ellery soupira.

— Six allumettes consommées représentent, habituellement, un nombre égal de cigarettes, n'est-ce pas ? Or, six cigarettes fumées laissent de la cendre, des mégots écrasés, dans un cendrier de préférence. Et c'était bien de cendrier que la soucoupe avait servi au meurtrier, puisqu'il y avait jeté les six allumettes brûlées ; mais ladite soucoupe ne contenait *que* les allumettes lors du retour inopiné d'Andrea. Pourquoi le meurtrier n'y avait-il pas également déposé sa cendre et ses mégots, à un moment où il n'avait aucune raison de faire disparaître des indices compromettants, puisqu'il n'avait à craindre aucune intrusion ? Pourquoi n'y avait-il nulle part, tant à l'intérieur de la cabane qu'au dehors, devant les portes et sous les fenêtres, la moindre trace de cendre, de papier à cigarette, de débris de tabac ? Tout simplement parce que le criminel n'avait pas fumé de cigarettes. Restaient deux possibilités : le cigare ou la pipe.

— Comment avez-vous fixé votre choix ? demanda Pollinger, intrigué.

— Un cigare laisse des cendres, répondit Ellery. Une pipe aussi, direz-vous. Oui, mais encore faut-il la secouer pour vider le fourneau, et l'opération peut fort bien être remise à plus tard. D'autre part, l'emploi de six allumettes cadrerait parfaitement avec ma dernière théorie : une pipe s'éteint souvent et demande à être rallumée. Enfin, le choix entre le cigare et la pipe ne présentait qu'un intérêt secondaire ; l'essentiel était d'avoir éliminé les cigarettes.

— Je comprends pourquoi, maintenant, dit gravement Pollinger.

— Une femme ne fume ni cigare ni pipe, donc le criminel était un

homme, messieurs !

— Bravo, Mr Queen ! s'écria le juge Menander. Néanmoins, toutes les autres indications désignaient bien une femme comme étant la coupable.

— Elles étaient donc fausses ou volontairement truquées, déclara Ellery. Le trait caractéristique de cette affaire est précisément la contradiction existant entre les données, ou apparences, et la déduction logique. « Le crime est l'œuvre d'une femme voilée », disaient les premières. « Non, le meurtrier est un homme », répondait l'autre voix. Conclusion : nous étions en présence d'un homme déguisé en femme et la voilette devenait un élément essentiel de ce travestissement. Un détail psychologique infime vint d'ailleurs me confirmer le sexe du coupable.

— Lequel ? demanda vivement le juge Menander.

— Un infime détail, un rien, dit Ellery avec un sourire. Le fait que le bâton de rouge n'ait pas été employé.

— Comment ? s'écria Pollinger. Votre histoire de bâton de rouge qui n'a pas servi me rappelle le meilleur Conan Doyle, Queen !

— Merci. Maintenant, je m'explique. Nous savions que le criminel, une femme croyions-nous, avait jugé nécessaire de rédiger un avertissement destiné à Andrea et qu'il avait suppléé à l'absence de tout moyen d'écriture habituel par un bouchon carbonisé. Un procédé de fortune, certes, mais combien laborieux ! N'avez-vous pas pensé que toutes les femmes, ou presque toutes, portent sur elles un excellent crayon de remplacement ? Leur inséparable bâton de rouge ! Pourquoi choisir le mauvais procédé du bouchon calciné, alors qu'il suffisait d'ouvrir un sac à main pour trouver un bâton de rouge ? Question psychologique dont la réponse s'impose : « La meurtrière ne possédait pas de rouge à lèvres. » D'où, vraisemblablement : « Cherchons l'homme ! »

— Toutes les femmes, sans exception, n'ont pas toujours un bâton de rouge dans leur sac, objecta le juge. Alors ?

— Alors, Votre Honneur, il restait une autre ressource à notre « meurtrière », personnellement démunie de cette arme féminine. Andrea gisait, inanimée, sur le plancher, et son sac contenait, naturellement, un bâton de rouge ! La « meurtrière » à la recherche d'un stylo ou d'un crayon a certainement fouillé le sac d'Andrea. Pourquoi ne s'est-elle pas contentée du rouge à lèvres ? Simplement parce qu'elle n'a pas songé aux services que cet accessoire féminin pouvait lui rendre ! Une fille d'Eve y aurait certainement pensé. Nouvelle indication psychologique tendant à démontrer qu'il s'agissait bien d'un homme déguisé en femme.

Ce fut au tour de Pollinger d'élever une objection :

— Mais la science, au service de la police, permet d'analyser le

rouge à lèvres comme le reste. Il suffit ensuite de rechercher le bâton pour...

— Vraiment ? interrompit Ellery en souriant. Mais alors, pourquoi la « meurtrière » n'employa-t-elle pas le rouge d'Andrea ? Si la police retrouvait le bâton d'origine, pour qui cette découverte serait-elle compromettante ? Pour Andrea et pour Andrea seule. Je n'hésite donc pas à affirmer : nous connaissons actuellement deux traits caractéristiques du véritable assassin : c'est un homme, et il fume très probablement la pipe.

— Bravo ! répéta le juge.

Ellery reprit aussitôt :

— L'emploi des allumettes en carton implique inévitablement l'existence d'une petite pochette cartonnée. Certes, le meurtrier avait pu remettre le paquet dans sa poche. Néanmoins, j'insistai auprès d'Andrea pour savoir *tout* ce qu'il y avait sur la table, le soir du crime. Et mon attente ne fut pas déçue, car notre amie se souvint brusquement d'avoir vu une pochette d'allumettes, fermée, auprès de la soucoupe servant de cendrier. Parfait ! J'étais dès lors en possession du dernier indice nécessaire.

— Comment ? demanda le juge. Expliquez-vous, Queen.

— Vous ignorez peut-être un détail intéressant, et qu'Andrea nous a donné, l'autre soir : quand elle reprit connaissance, la pochette d'allumettes avait disparu. Le criminel l'avait donc emportée. Pourquoi ?

Une lueur d'intérêt troubla momentanément l'expression béate de Bill.

— Que voyez-vous d'extraordinaire à cela, El ? Les fumeurs, les fumeurs de pipe principalement, craignent toujours d'être à court d'allumettes et ils remettent machinalement la boîte dans leur poche.

— A condition qu'il reste des allumettes dans cette boîte ou dans la pochette, n'est-ce pas ?

— Evidemment !

— Or, dans ce cas particulier, la pochette était vide, annonça doucement Ellery.

— Permettez, jeune homme, intervint le juge. Par quels moyens de sorcellerie arrivez-vous à de telles conclusions ?

— Le raisonnement suffit, répondit Ellery. Combien d'allumettes y avait-il, *en tout*, dans la soucoupe ?

— Vingt, je crois.

— Combien d'allumettes les pochettes ordinaires contiennent-elles ?

— Vingt.

— Vous l'avez dit. Et j'ajoute : ce soir-là, l'assassin vida au moins une pochette complète. En admettant qu'il ait commencé avec une

pochette déjà entamée, et qu'il en ait pris une autre pour arriver au total de vingt allumettes, la première s'est trouvée entièrement dégarinée. A-t-elle été retrouvée, cette petite pochette destinée à être jetée une fois vide ? Non. Le criminel l'emporta. Pourquoi ?

— N'oubliez pas que cet homme était un assassin, Queen, répliqua Pollinger. Il a sans doute voulu éviter de laisser un indice compromettant sur les lieux du crime.

— Précisément. Mais en quoi une simple petite pochette d'allumettes pouvait-elle constituer un « indice compromettant », Mr le procureur général ? répondit Ellery avec un demi-sourire. Nous sommes littéralement envahis par ces petites pochettes d'allumettes publicitaires ! « Les annonces imprimées sur l'enveloppe donnaient peut-être un nom ou une adresse susceptibles de fournir quelque indication sur le lieu d'origine ou sur un récent déplacement de notre homme », objecterez-vous volontiers. Mais l'argument est sans valeur, car un carton distribué ici peut fort bien avoir été fabriqué à Akron, Tampa ou Evansville. Il m'est bien arrivé de recevoir des allumettes venant de San Francisco pour accompagner des cigarettes ou du tabac achetés à New York. Non, non, ce ne fut pas telle ou telle adresse publicitaire qui obligea le criminel à emporter la pochette vide. Il faut chercher une autre raison. Elle existe et la voici : la pochette avait un caractère *personnellement compromettant* pour le meurtrier.

Le juge et Pollinger inclinèrent la tête. Les trois occupants du canapé se penchèrent d'un même mouvement en avant. Ellery poursuivit :

— La certitude qu'Andrea n'avait pu apercevoir son agresseur ne suffit pas à tranquilliser le coupable. A cette première certitude, nous pouvons ajouter la suivante : ce qu'Andrea avait pu voir dans la cabane présentait une importance capitale pour le meurtrier. En voulez-vous la preuve ? De sa main, chaude encore d'avoir poignardé Gimball, il écrivit laborieusement son premier message ; le lendemain, nouvel avertissement télégraphique ; enfin, samedi dernier, il usa d'un moyen plus subtil pour rappeler à Andrea qu'elle devait continuer à se taire. Ces avertissements représentaient un risque supplémentaire, la moindre faute pouvait le faire démasquer. Néanmoins, notre homme ne cessa de crier à Andrea : « Taisez-vous ! » Pourquoi tant d'insistance ? Qu'est-ce qu'Andrea avait vu, ou pu voir, de si compromettant ? Il ne pouvait s'agir que d'un objet, la pochette d'allumettes que notre amie avait remarquée sur la table avant d'être assommée et qui avait disparu quand elle reprit connaissance.

« La petite pochette, fermée, était posée en évidence sur la table. Bien. C'était un de ces articles d'usage courant, répandus à profusion de par le monde et dont nul ne peut dire avec certitude : « Il appartient à Un tel ». Cependant, le meurtrier l'emporta. Encore une

fois, pourquoi ? Je n'ai trouvé qu'une seule réponse possible : sur le dessus de ce morceau de carton, il y avait un insigne, un monogramme ou quelque autre inscription apparente qu'Andrea pouvait immédiatement rattacher à une personne connue.

— Tout cela est si bizarre ! murmura Andrea, la gorge serrée. Dire que...

— Le côté ironique de l'affaire est qu'Andrea vit bel et bien cette marque distinctive, mais que sa mémoire, paralysée par l'émotion et la frayeur, ne l'enregistra pas. Ainsi, la révélation tellement redoutée par le meurtrier sommeilla dans l'esprit de notre amie jusqu'à la semaine dernière, alors que nous préparions ensemble le petit drame de samedi soir. A cet instant, une question précise, à laquelle j'avais déjà trouvé la réponse par déduction, fit jaillir l'étincelle. Andrea se souvint ! Quant à l'assassin, sous les yeux duquel elle avait regardé fixement la table et les objets posés dessus, il fut toujours persuadé qu'elle avait lu l'inscription révélatrice et qu'elle connaissait le véritable meurtrier de Joseph Gimball.

« A ce point de mon raisonnement, je pouvais donc dire : l'assassin est un homme, il fume la pipe et il utilise des pochettes d'allumettes plates portant sur le dessus une marque personnelle. »

Ellery s'étant arrêté pour allumer une cigarette, le juge Menander murmura :

— C'est remarquable ! Mais ce n'est pas tout, Mr Queen ? Je ne vois toujours pas...

— Non, ce n'est pas tout, loin de là, répondit Ellery. Je vous ai présenté le premier maillon de la chaîne ; le second me fut fourni par le bouchon carbonisé, employé faute de mieux, et faute d'avoir pensé à utiliser le bâton de rouge d'Andrea pour écrire le message. Le fait d'avoir recouru à un procédé aussi laborieux prouve évidemment que le meurtrier ne portait ni stylo ni crayon sur lui ou qu'il ne voulait pas se servir d'un objet personnel, s'il avait de quoi écrire dans sa poche. Revenons au soir du crime, Pollinger. Vous rappelez-vous l'insistance avec laquelle je suis revenu sur le fait que nul ne savait qui, de Gimball ou de Wilson, avait été tué ?

— Je m'en souviens, répondit le procureur avec une grimace. Vous avez même fortement souligné l'importance de cette question.

— Alors que je ne mesurais pas encore moi-même toute son importance, remarqua Ellery. A vrai dire, je n'aurais jamais découvert le coupable si au préalable je n'avais pu la résoudre. Oui, il fallait absolument savoir si la victime avait été supprimée en tant que Gimball ou en tant que Wilson.

— Comment avez-vous trouvé cette réponse-là ? demanda le juge.

— Suivez-moi bien. Le fait d'avoir tout prévu et exécuté pour faire accuser Lucy Wilson de ce crime prouve que l'assassin savait que

celle-ci possédait un ou plusieurs mobiles appelés à retenir l'attention de la police. Quels étaient donc ces mobiles retenus contre l'accusée et exposés au procès par notre compétent ami, ici présent ? 1° L'amour tourné en haine par la soudaine révélation que Joseph Wilson, l'homme dont elle croyait porter le nom, était en réalité Joseph Kent Gimball et qu'il lui mentait depuis dix ans. 2° L'intérêt, puisque la mort de « l'assuré » rapporterait un million de dollars à sa nouvelle « bénéficiaire ».

« Tels étaient les motifs applicables à Lucy Wilson. Il n'y en avait aucun autre, les « Wilson » n'ayant jamais cessé d'être un ménage modèle. Mais le meurtrier connaissait donc, par avance, les raisons capables de pousser Lucy Wilson au crime ? Oui. Il savait que Joseph Wilson et Joseph Kent Gimball ne faisaient qu'un. Il savait qu'à la mort de Joseph Wilson, Lucy Wilson toucherait le montant de l'assurance-vie contractée par Joseph Kent Gimball, soit un million de dollars. Enfin, il connaissait la double vie menée par sa future victime, et il tua deux hommes en un seul.

« Bref, la victime fut assassinée sous ses deux personnalités, et je vous laisse apprécier l'importance de cette conclusion. »

— Je préfère m'en remettre à votre jugement, dit Pollinger avec un sourire. Continuez.

— Si le meurtrier poignarda simultanément, en toute connaissance de cause, Wilson et Gimball, nous nous heurtons à la question suivante : *comment connaissait-il la double personnalité de sa victime ?* Comment avait-il découvert le secret de cette double vie menée depuis dix ans sans anicroche, sans le moindre faux pas ? Gimball-Wilson n'avait-il pas affirmé à Bill, ici présent, que nul au monde ne connaissait l'existence de la cabane ? Cependant, l'assassin choisit la maison à mi-route pour y perpétrer son crime. Gimball-Wilson comptait dévoiler son secret à Bill et à Andrea, ce soir-là ; mais il fut assassiné avant d'avoir pu réaliser son projet et, s'il avait eu l'intention de se confier à une troisième personne, il n'aurait certainement pas parlé à celle-ci avant ce même soir. Néanmoins, le meurtrier connaissait toute l'histoire. Comment l'avait-il donc apprise ?

— La question est logique, déclara le juge.

— Et elle comporte une réponse non moins logique, répondit Ellery.

Ce fut au tour de Bill de poser une question :

— Mais le meurtrier n'avait-il pu l'apprendre par hasard, cette extraordinaire histoire ?

— C'est possible, mais très improbable. Gimball se montra toujours d'une extrême prudence. En admettant qu'ils soient tombés entre les mains du criminel, les deux télégrammes ne lui auraient

appris que l'existence et l'emplacement de la maison à mi-route. C'était insuffisant. Non, Bill, les télégrammes furent expédiés quelques heures avant le crime ; mais bien avant cela, le meurtrier connaissait l'existence de la cabane et celle de Lucy Wilson, l'épouse légitime de Gimball. Il avait eu le temps de préparer son crime. Il savait par exemple où Lucy garait sa voiture, et qu'elle passait habituellement la soirée du samedi au cinéma, ce qui la priverait très probablement d'un alibi, et ainsi de suite. Une préparation de ce genre demande au moins une semaine, surtout quand tous les renseignements doivent être pris avec la plus grande discrétion. Franchement, je ne crois pas au rôle du hasard, dans le cas présent.

— Comment l'assassin découvrit-il donc la vérité ? s'écria Pollinger.

— Comment ? répéta Ellery. Oh, de la façon la plus simple du monde. Gimball fut assassiné peu après sa décision de confesser la vérité aux représentants de ses deux belles-familles. Coïncidence ? Non, si l'on considère que son premier pas dans la voie des aveux consista précisément à changer la bénéficiaire de sa police d'assurance, en désignant Lucy, son épouse légitime. à la place de Jessica, seconde femme d'un bigame. Y êtes-vous ? Ce transfert donna lieu à une preuve matérielle de la double vie menée par l'assuré, une preuve en neuf exemplaires sur lesquels figuraient ensemble les noms et adresses des deux épouses ! Je parle naturellement de la demande de transfert adressée par Gimball à la *National Life*, ainsi que des huit anciennes polices rectifiées par les compagnies intéressées. Et le meurtre eut lieu aussitôt après ! Comment douter, alors, que ces documents fussent à l'origine de la découverte faite par le meurtrier, à savoir que Gimball et Wilson ne faisaient qu'un ? Toute personne au courant du transfert ou ayant eu l'occasion de relever le nom et l'adresse de la nouvelle bénéficiaire inscrits sur les polices corrigées pouvait donc suivre Gimball lors d'une de ses « absences périodiques », découvrir l'existence de la maison à mi-route, celle du second ménage à Philadelphie, et ainsi de suite. Quinze jours suffisaient à cette même personne pour préparer un crime destiné à retomber sur Lucy.

Comme Lucy pleurait doucement, Andrea l'entoura d'un bras affectueux. Bill sourit avec la fierté d'un père de famille, attendri par les gentils enfantillages de ses deux rejetons.

— Ainsi, reprit Ellery , je possédais un portrait complet du criminel. En voici les caractéristiques :

« 1° C'était un homme ;

« 2° C'était un fumeur, de pipe probablement, et certainement un fumeur invétéré, car seul un intoxiqué pouvait recourir à sa drogue habituelle, le tabac, en attendant sa future victime, sur le lieu du

crime ;

« 3° Le soir du meurtre, cet homme portait sur lui une pochette d'allumettes plates marquée d'un signe distinctif ;

« 4° Il nourrissait des griefs contre Gimball et contre Mrs Wilson ;

« 5° Il n'avait pas de quoi écrire sur lui, ou dans le cas contraire, il préféra ne pas employer un stylo ou un crayon personnel ;

« 6° Le meurtrier appartenait vraisemblablement au clan Gimball (indication fournie par le fait qu'il ait choisi de compromettre Lucy, qui était de l'autre côté de la barricade) ;

« 7° Il tenait Andrea en réelle affection, puisqu'il l'avait toujours ménagée malgré le danger qu'elle représentait pour lui. Le meurtrier nourrissait un sentiment plus tendre encore pour la mère d'Andrea, qui fut l'objet de menaces répétées mais jamais mises à exécution. De fait, notre homme ne s'attaqua jamais à Mrs Gimball, alors qu'une simple feinte de sa part aurait définitivement réduit sa fille au silence ;

« 8° Le meurtrier était droitier (indication fournie par l'examen du coroner d'où il ressort que le coup mortel fut asséné de la main droite) ;

« 9° Le meurtrier savait que Gimball avait changé la bénéficiaire de son assurance-vie.

« Le chiffre neuf se prête à toutes sortes de combinaisons plus ou moins mathématiques, poursuit Ellery avec un sourire. Permettez-moi de vous montrer maintenant à quoi le même chiffre m'a servi pour résoudre une affaire criminelle. Grâce aux neuf caractéristiques du criminel, il ne me restait plus qu'à revoir ma liste de suspects et à procéder par élimination. »

— C'est passionnant ! s'écria le juge Menander. Dois-je comprendre qu'une méthode aussi personnelle vous permet de trouver la bonne solution ?

— Ma méthode me permet d'éliminer tous les suspects, sauf un, Votre Honneur. Avec votre permission, nous allons revoir la liste ensemble, après avoir éliminé toutes les femmes, puisque le coupable appartient au sexe fort.

« Passons donc les hommes en revue. De par son âge, le vieux Jasper Borden... »

— Oh ! souffla Andrea. Quelle horreur ! Auriez-vous soupçonné grand-père, ne fût-ce qu'une seconde ?

— Les considérations d'ordre sentimental ne peuvent jouer dans une analyse de ce genre, ma chère enfant, répliqua Ellery. Pas de tour de faveur pour un vieillard impotent ou pour une jeune et jolie femme ! Tout le monde sur le même pied ! Jasper Borden, disais-je, quitte à l'éliminer aussitôt, et pour une double raison. Primo : il s'est plaint à moi de ne plus avoir le droit de fumer, et son dragon d'infirmière, présente à notre entretien, ne se serait pas privée de

démentir le fait s'il n'avait été véridique. Secundo et surtout : Mr Borden est cloué à son fauteuil roulant par une hémiplegie totale. Voilà pour votre respectable grand-père, Andrea.

« A Bill Angell, maintenant. »

L'intéressé se leva, puis il retomba sur le canapé.

— Judas ! fit-il en souriant. M'avez-vous réellement compris dans votre fameuse liste de suspects, Ellery ?

— Certainement. Je vous avais perdu de vue depuis dix ans, Bill, et l'honnête garçon d'antan avait fort bien pu devenir un criminel endurci. Mais les raisons suivantes m'ont permis de vous éliminer très vite, mon vieux. D'abord, vous pouviez nourrir de légitimes griefs contre Gimball, mais vous n'en aviez certainement pas contre Lucy, votre sœur et la seconde victime du criminel. Ensuite, l'assassin n'avait pas de quoi écrire sur lui. Ce qui n'était certes pas votre cas, Bill !

— Comment diable le savez-vous ? demanda Bill, stupéfait.

— Rappelez-vous notre rencontre au Stacy-Trent, peu de temps avant le crime. Rappelez-vous mon examen de votre personne, suivi de cette réflexion : « Poche gonflée de crayons bien taillés : bon signe, dénotant le goût du travail. » Si vous aviez tué Gimball quelques minutes après cette conversation, vous vous seriez certainement servi d'un de ces crayons pour rédiger le message destiné à Andrea. Même à l'heure actuelle, la police reconnaît l'inutilité de rechercher un crayon déterminé d'après les traces qu'il a laissées sur le papier. Enfin, le criminel appartenait au camp adverse. Ces trois raisons me permirent de vous blanchir rapidement, Bill.

— Merci, murmura l'intéressé, mal remis de son saisissement.

— Au tour de notre pompeux ami, le sénateur Frueh. Chose étonnante, il remplissait les neuf conditions ! Cependant, un seul fait le lava de tout soupçon : notre sénateur porte une barbe authentique, sa joie et son orgueil depuis de nombreuses années. Et quelle barbe ! Elle balaie la poitrine de son propriétaire et les plus épaisses voilettes féminines de la création ne pourraient la cacher complètement. Le propriétaire du poste d'essence qui avait vu la « femme voilée » n'aurait pas manqué de remarquer un détail physique aussi surprenant chez une fille d'Eve. De plus, et selon le même témoin, la « femme » était grande et bien faite. Or, Frueh ressemble à un pot à tabac. Et, s'il avait rasé sa barbe pour la circonstance, celle qu'il porta par la suite, et qu'il arbore encore aujourd'hui, car une telle longueur ne s'atteint pas en quelques semaines, serait donc fausse ? Je n'en crois rien, et si un doute subsiste dans votre esprit à ce sujet, tirez sur la célèbre barbe du sénateur Frueh !

« J'en arrive au jeune Burke Jones. Éliminé d'office, pour une fracture du bras droit au cours d'une partie de polo, sous les yeux de

plusieurs centaines de spectateurs. Le coup de poignard mortel ayant été porté de la main droite, Jones ne pouvait être l'assassin.

« Après ces éliminations successives, il ne me restait plus qu'une seule et unique personne, laquelle répondait si parfaitement aux neuf caractéristiques que le doute n'était plus possible. J'ai nommé Grosvenor Finch. »

— C'est remarquable, dit le juge, après un long silence.

— Mais non, protesta Ellery. La réflexion et le bon sens ont tout fait. Finch remplissait les conditions, ai-je dit. Comment cela ?

« 1° C'était un homme.

« 2° Il fumait la pipe. Le jour où je me rendis à son bureau, sa secrétaire, miss Zachary, m'offrit du tabac spécialement préparé pour lui. Or, seul un incorrigible fumeur de pipe pousse le raffinement jusqu'à se faire composer des mélanges spéciaux.

« 3° Il possédait des pochettes d'allumettes plates encore plus révélatrices que le raisonnement basé sur la logique ne l'indiquait ! Lors de cette même visite à la *National Life Insurance*, et comme j'appréciais fort le fameux tabac, l'aimable miss Zachary promit de m'en faire envoyer « aux frais du patron » par Pierre, le fournisseur attitré de Finch ! Pierre m'en adressa effectivement une livre, accompagnée d'une boîte pleine de pochettes d'allumettes sur lesquelles j'eus la surprise de lire mon nom ! C'était « une coutume de la maison », expliquait Pierre dans le billet joint à l'envoi. Ainsi Finch, ancien et fidèle client dudit Pierre, devait posséder une collection de pochettes d'allumettes marquées à son nom, écrit en toutes lettres « *Grosvenor Finch* » et qu'Andrea avait dû lire ! Son inquiétude s'explique, la disparition de la pochette vide également. Tout s'explique. »

— Grands dieux ! s'exclama Pollinger, levant les bras au ciel.

— 4° Finch nourrissait bien un double grief. Ayant découvert le secret de Gimball d'une façon que j'exposerai plus loin, il voulut venger Jessica en supprimant son pseudo-mari et la cause de son déshonneur. Et pourquoi ne pas abattre du même coup Lucy Wilson, vivant symbole de la trahison ?

« 5° Le bouchon carbonisé ? Détail curieux : lors de ma visite à la *National Life*, Finch me demanda d'enquêter sur cette affaire pour le compte de sa compagnie et je le vis tirer de sa poche un stylo, dont il se servit pour signer un chèque, déjà rempli à la machine, et qu'il me tendit ensuite. Ce chèque était signé à l'encre verte ! Sur les lieux du crime, pouvait-il raisonnablement utiliser le même stylo, rempli d'une encre aussi caractéristique, pour rédiger le message destiné à Andrea ? Non, certes. Nous ne saurons jamais comment Finch était habillé, ce soir-là, mais j'imagine qu'il se contenta de retrousser les jambes de son pantalon et conserva ses vêtements habituels sous le déguisement

féminin. Ainsi s'explique le fait qu'il ait eu sur lui sa pipe, ses allumettes et, très certainement, le stylo inutilisé.

« 6° Finch connaissait depuis toujours les familles Borden et Gimball. Il appartenait donc au camp opposé à celui des Angell, frère et sœur.

« 7° Son affection pour Andrea est prouvée par sa conduite après le crime. Inutile d'insister sur ce point. Au sujet de la mère d'Andrea, nous ne pouvons que constater une sollicitude jamais démentie depuis la mort de Gimball, un attachement qui portait peut-être un autre nom. »

— Oui, murmura Andrea. Je suis sûre qu'il... qu'il aimait maman. Un sentiment de jeunesse. Ma mère m'a souvent laissé entendre que Grosvenor ne s'était jamais marié, parce qu'elle lui avait préféré mon père, mon vrai père, Richard Paine Monstelle. Quand, restée veuve, maman épousa Joe...

— Son amour pour une amie de jeunesse semble bien être le seul mobile assez fort pour avoir poussé Finch à supprimer votre beau-père, Andrea. Ayant découvert que Gimball avait trahi la confiance de votre mère par un mariage illégal, qu'il consacrait la majeure partie de son temps à une autre femme, dans une autre ville, et qu'enfin son propre sacrifice avait été vain, Finch décida de tuer l'imposteur.

« 8° Le criminel avait porté le coup mortel de la main droite. Cette caractéristique ne désigne évidemment pas Finch en particulier, mais les huit autres sont tellement probantes que celle-ci perd tout intérêt. Contentons-nous donc de dire : « Aucune infirmité ou blessure passagère ne privait Finch de l'usage de son bras droit. »

« 9° Dernier point, le plus important à plusieurs égards : Finch savait que Lucy Wilson hériterait d'un million de dollars à la place de Mrs Gimball. Il était même le seul suspect – et sans doute la seule personne que la question pût intéresser à être au courant du changement de bénéficiaire. »

Ellery fuma d'un air pensif avant de continuer :

— Cette conclusion ne fut pas atteinte sans difficulté, vous savez.

« D'après mon raisonnement, la découverte de la double vie menée par Gimball n'avait pu venir que de neuf documents : la demande de transfert et les huit polices rectifiées par les compagnies intéressées. Qui avait eu l'occasion de voir les huit polices, avant qu'elles ne fussent remises, dans une enveloppe cachetée, par « Wilson » à Bill ? Les employés des diverses compagnies, évidemment. Mais il nous est impossible de tenir compte de « possibilités » aussi vagues, les affaires privées d'un client n'intéressant habituellement pas des personnes qui s'acquittent d'une tâche professionnelle quelconque. Le cas de la demande de transfert adressée par Gimball à la *National Life* est différent : la direction avait

communiqué cette pièce à Finch, en sa qualité d'homme d'affaires des Gimball.

« Contrairement à ce qu'il prétend, Finch aurait-il parlé de ce transfert à quelqu'un ? Encore une fois, écartons une possibilité qui nous entraînerait trop loin, et sans profit appréciable. Fait certain : s'il avait mesuré l'importance de la « révélation » apportée par la demande de transfert, Finch n'aurait pas affirmé son entière discrétion à ce sujet. Il aurait même commis une ou deux indiscretions judiciaires, afin de disperser les soupçons ultérieurs.

« Croyons-le donc sur parole et passons à la suite des événements. Une fois ses soupçons éveillés, Finch procéda à une enquête personnelle qui lui révéla dans son entier le « secret » de Gimball ; puis il prépara le crime, avec la mise en scène destinée à compromettre Lucy. »

— Le déguisement féminin était évidemment indispensable, fit remarquer Pollinger.

— Certes. Puisqu'il s'agissait de faire passer Lucy pour coupable, le coupé Ford devait être conduit par une femme et la voilette devenait indispensable pour dissimuler des traits masculins. Le mutisme de Finch lors de son arrêt intentionnel à la station-service s'explique de même : son timbre de voix aurait certainement trahi son sexe au propriétaire du poste, lequel était déjà dans son esprit un « témoin à charge » contre Lucy. Connaissant mal le code juridique, Finch se faisait des illusions sur la valeur réelle des preuves indirectes qu'il fournissait contre Lucy à l'accusation. S'il n'avait eu la chance de trouver le fameux coupe-papier portant déjà, le plus innocemment du monde, les empreintes de l'inculpée, le procès se serait certainement terminé par un acquittement.

— Sans la présence des empreintes digitales de Mrs Wilson sur l'arme du crime, j'aurais rejeté l'affaire à la première requête de la défense, déclara le juge Menander en hochant la tête. A la vérité, même ainsi, et sans vouloir vous offenser, Paul, la cause était maigre. Vous le savez d'ailleurs comme moi. Nous avons un jury médiocre et j'en suis encore à me demander pourquoi personne n'a voulu croire les explications fournies par Mrs Wilson.

— Tout le mal est venu de la grosse dame, soupira Ellery. Enfin ! Je suis arrivé au bout de mon histoire. Votre Honneur, et vous avez pu constater l'absence de tout procédé magique. Le bon sens a suffi, cette fois encore. Mais des moyens aussi ordinaires diminuent sans doute mon prestige et je ferais mieux de les taire !

Les deux magistrats de New Jersey riaient encore, quand Bill rassembla son courage pour commencer d'un ton respectueux :

— Monsieur le juge...

— Un instant, Mr Angell.

Le vieux juriste se pencha en avant.

— Excusez-moi de vous signaler une lacune, Mr Queen. Vous êtes parti du principe que miss... puis-je vous appeler Andrea, ma chère petite ? qu'Andrea disait la vérité au sujet des allumettes et du reste. N'était-ce pas contraire à votre stricte règle de n'accepter que les faits certains ? De quel droit avez-vous admis sans preuve la sincérité de notre jeune amie ? Si Andrea avait menti, votre bel échafaudage de raisonnement pur s'effondrait comme un vulgaire château de cartes, mon cher !

— Quel plaisir de discuter avec des juristes ! s'écria Ellery en riant. Vous avez mille fois raison, Votre Honneur. Mon bel édifice s'écroulait bel et bien. Mais il tint bon, parce qu'Andrea avait dit la vérité. Confirmation du fait me fut d'ailleurs donnée lors de mon voyage au Pays du Raisonnement.

— Ceci dépasse mon faible entendement, soupira Pollinger. Comment diable avez-vous acquis la certitude que votre informatrice disait vrai ?

Ellery alluma une cigarette avant de répondre :

— Andrea n'avait *aucune* raison de mentir, à moins d'avoir poignardé Gimball de sa main et de chercher à brouiller les pistes, n'est-ce pas ? Innocente, elle disait vrai ; coupable, elle pouvait mentir. Mais à quoi son « mensonge » conduisait-il ? A accuser Grosvenor Finch. Beau résultat ! Réfléchissons ensemble : si Andrea était coupable, elle avait déjà réussi à duper la police et à provoquer une cruelle erreur judiciaire. Condamnée à sa place, Lucy Wilson passerait vingt années de sa vie en prison. Donc, en continuant à considérer Andrea comme la véritable meurtrière de Gimball, son noir dessein à l'égard de Lucy Wilson avait été couronné de succès, nul ne la soupçonnerait jamais. Alors ? Alors, pourquoi m'amener à accuser Finch, par une fausse révélation ? Pourquoi détruire les chefs d'accusation qui accablaient celle qui expiait à sa place pour désigner une autre « victime » ? L'absurdité d'une telle volte-face prouvait la sincérité de notre amie, voyons !

— Je parie que vous n'hésiteriez pas à soupçonner votre propre mère ! lança la jeune fille en souriant.

— Touché ! fit Ellery en répondant à son sourire. Mais vous ne pensiez certainement pas tomber si juste, ma chère. Il y a quelque temps, j'ai bel et bien étudié une affaire où la logique désignait mon père, l'inspecteur Queen, comme criminel ! J'ai passé là plus d'un mauvais quart d'heure, je vous prie de le croire !

— Et qu'advint-il ? demanda vivement le juge Menander.

— C'est une autre histoire, Votre Honneur.

— Et vous n'avez pas fini celle-ci, déclara Pollinger, légèrement impatienté. Sans offense, Queen, il me semble que vous n'avez pas

brillé de tout votre éclat dans la conduite de cette enquête. Vous saviez depuis le début que Finch connaissait le changement de bénéficiaire, n'est-ce pas ? Si le fait était aussi concluant, comment son importance ne vous est-elle apparue que si tard ?

— Seigneur ! soupira Ellery. Pourquoi ai-je choisi un auditoire composé de si éminents juristes ? Vous marquez un point, Pollinger ! Non, un demi-point seulement, car le fait en question ne revêtait son importance qu'à partir du moment où la logique me cria : « Le criminel devait *forcément* connaître le changement de bénéficiaire ! » Comprenez bien : cette certitude ne pouvait être que le couronnement de mon édifice de déductions successives. En voici les principales : le meurtrier était un homme, donc Mrs Wilson était innocente ; le meurtrier avait choisi Mrs Wilson comme « seconde victime », donc il connaissait la double vie de Gimball ; et enfin, le meurtrier connaissait la double vie de Gimball, donc il était au courant du changement de bénéficiaire.

— C.Q.F.D. fit Bill. Magnifique. Bravo, Ellery ! Monsieur le juge...

— Qu'y a-t-il, jeune homme ? Si cette question d'assurance vous tracasse, dormez sur vos deux oreilles. Votre sœur touchera le million de dollars sans discussion possible et dans le plus bref délai.

— Non, Votre Honneur, bredouilla le malheureux Bill. Il ne s'agit pas...

— Je ne veux pas de cet argent, dit simplement Lucy. Je n'y toucherais pour rien au monde !

— Mais cette fortune vous appartient, ma chère enfant, protesta le vieux magistrat. Il faut l'accepter, puisqu'elle vous revient de par la volonté expresse du défunt.

Les beaux yeux noirs, ternis par la souffrance et les larmes, brillèrent d'un éclat soudain.

— Cette fortune m'appartient, dites-vous ? demanda Lucy. Je suis libre d'en disposer à ma guise, Votre Honneur ?

— Certes, madame.

Un bras autour des fines épaules de sa voisine, Lucy Wilson dit alors :

— J'accepte donc cet argent et je l'offre à celle qui, je l'espère, sera bientôt ma sœur. C'est mon cadeau de nocces, Andrea... et celui de Joe.

— Lucy ! s'écria la jeune fille avant de fondre en larmes.

Les joues en feu, Bill dit vivement :

— C'est à ce sujet que je voulais vous parler, Mr le juge. Lucy a raison. La semaine dernière, nous sommes allés, Andrea et moi... Bref, Votre Honneur, voici la licence. Voulez-vous nous marier ?

— Avec plaisir !

Le vieux juge riait de bon cœur ; mais Ellery déclara d'un ton

chagrin :

— Las ! Quel manque d'imagination, Bill ! Au dénouement, « le héros épouse l'héroïne et ils sont heureux jusqu'à la fin de leurs jours ». Telle est du moins la formule classique. Eh bien, voulez-vous savoir ce qu'est le mariage ? C'est une hypothèque, un esclavage mêlé de toutes sortes de petits soins et de grands sacrifices que le romancier a généralement la sagesse de passer sous silence.

A quoi Bill répondit avec un sourire contraint :

— Néanmoins, j'aimerais vous avoir comme garçon d'honneur, El. Andrea aussi.

— Ah ! fit Mr Queen. Le garçon d'honneur a droit à une prérogative qui arrange tout.

Il alla jusqu'au canapé, prit Andrea par le menton pour lui relever la tête et déposa un baiser sonore sur chacune de ses joues humides de larmes. Puis, essuyant ses lèvres sur son mouchoir, il ajouta :

— J'ai pris ma récompense !

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin
7, Bd Romain Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche,
le 16 janvier 1984
1543-5 Dépôt Légal janvier 1984. ISBN : 2 - 277 - 21586 - 4
Imprimé en France



Editions J'ai Lu
27, rue Cassette, 75006 Paris
diffusion France et étranger : Flammarion